



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Dec 2  
M. T. ...







LA  
VIE ÉLÉGANTE  
A PARIS

---

**TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE**  
**Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation**  
**rue de Vaugirard, 9**

---



LA  
VIE ÉLÉGANTE  
A PARIS

PAR  
*François-Jérôme Sémonet*  
LE BARON DE MORTEMART-BOISSE  
COMTE DE MARLE

Chambellan de S. A. I. et R. le Grand-Duc de Toscane  
Commandeur et Chevalier de plusieurs Ordres  
français et étrangers



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1857

Droit de traduction réservé

659



A MADAME

LA PRINCESSE MARIE G<sup>\*\*\*</sup>

NÉE COMTESSE J<sup>\*\*\*</sup>.

CHÈRE PRINCESSE,

Vous rappelez-vous que l'année dernière, lorsque vous avez accepté la Dédicace de mes *Souvenirs toscans*, je cherchais à vous communiquer mon admiration pour cette colline de fleurs, pour cette corbeille de fruits, cachée coquettement dans un des replis alpestres des monts de Ripa ?

Vous rappelez-vous qu'en vous parlant de ce golfe tiède d'Italie près duquel j'ai établi mes lares, je vous citais, à propos de cette mer qui s'étend sur les côtes

A

dorées de l'antique Ausonie, les vers d'une femme d'esprit qui fit une si grande impression sur Byron, quoiqu'elle fût presque enfant lorsqu'il la vit<sup>1</sup>?

Vous rappelez-vous que je vous ai dit que là, le paradis n'était point une de ces vagues épithètes, une de ces créations hyperboliques de la fantaisie; que la nature est à Colle-Buono dans tous ses charmes primitifs, ses parfums, ses harmonies, ses souffles de la mer, ses soupirs du ciel et ses amours de la terre? Je vous ai dit et répété que sa puissance de végétation, la vie rêveuse qu'elle provoque, les trésors enfouis dans son sein<sup>2</sup>, que tout enfin était là dans son essence native, et avec son radieux éclat!

Si vous vous rappelez tous les *Midsummer night's dreams* de votre vieil ami pour sa terre de prédilection, vous n'avez point oublié sans doute aussi que vous deviez venir à Paris pour donner ce que nous appelons *le bon à tirer* de ce livre descriptif et contemplatif.

1.           Ecco il mare! magnifico, immenso,  
              Irradiato dall' astro nascente,  
              Mi favella il suo flutto possente,  
              L' orizzonte infinito mi appar!

Je pourrais faire bien d'autres citations, et autrement importantes, d'un talent gracieux et rêveur, philosophique et penseur, élégant et observateur; mais la belle marquise dont je tais le nom n'a consacré et ne veut consacrer ce talent qu'à ses amis; conservons-en donc le parfum.

2. Des mines de cinabre (mercure sulfuré), dont les gangues et les produits ont reçu la médaille de seconde classe à l'Exposition universelle.

Mais vous avez préféré alterner votre douce vie entre Vienne et Varsovie, entre Venise et Bruxelles, tout en nous laissant vous attendre à Paris !...

Nous avons attendu en famille, causant de vous avec votre brillant et sympathique frère, votre blessé de Crimée ; mais le temps, qui n'attend personne, lui, est venu me presser de faire un autre livre. N'allez pas supposer qu'il remplacera, pour le fond ou la forme, celui dont vous connaissiez quelques chapitres ; non, je ne nourris pas ici ma pensée de la rosée que le soleil enlève aux crêtes de ma montagne, ni des parfums que la brise emporte de mes jardins. Je suis devenu pédagogue par circonstance, professeur par hasard, positif par occasion, et ennuyeux comme vous le verrez bien.

Ne cherchez donc point ici l'*idéal*, cette flamme insaisissable que s'efforce d'éteindre le *réalisme* d'aujourd'hui. N'espérez pas non plus y trouver quelques-uns de ces émouvants épisodes qui vous font assister à ce duel éternel entre le cœur et la raison. *Fiume d'amarissime e dolce onde !* Non, encore une fois : ce livre est un jalon planté sur des chemins qu'on dit dangereux, pour en éclairer la route jusqu'à ce qu'une main plus habile trace des voies nouvelles, plus faciles, plus sûres, et ornées de tout ce que la raison, la science, l'imagination et le cœur demandent à tous les livres.

Je n'ai donc, en vous dédiant ce travail, qu'un simple but, celui de vous donner un nouveau témoignage de mon amitié.

Au moment de retourner dans mes domaines d'Italie pour y retrouver les sourires de ma terre et de mon ciel, je veux vous dire, ainsi qu'au cher prince et à vos spirituelles filles, ce que m'adressait ce charmant poète qui a chanté nos belles collines piétrasantines :

Questi versi sono pochi fiori, Dimani saranno appassiti ;  
non sarà mai così del mio affetto.

MORTEMART.



# INTRODUCTION

LE MONDE EN GÉNÉRAL





## INTRODUCTION.

### LE MONDE EN GÉNÉRAL.

#### Une lettre et la réponse.

J'ai reçu, mon cher cousin, vos deux *Nouvelles*, sous deux de vos pseudonymes<sup>1</sup>. Je persiste à vous dire que je ne comprends pas le motif qui vous fait ainsi perpétuer votre fausse modestie d'auteur en vous éparpillant sous tant de pseudonymes. Pourquoi ne pas dire tout simplement : « C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau ? » Il me semble que vous êtes arrivé à l'heure où, sans importance, sans vanité, mais aussi sans timidité, on peut dire : *Moi aussi je suis peintre*. Je vous salue l'italien monsieur le Toscan; ainsi ne vous moquez pas.

1. Lord Wigmore, et le comte de Ripa.

Enfin, cela vous plaît ainsi, et ce n'est pas pour recommencer nos discussions littéraires que je vous envoie cette lettre par mon neveu Gustave; c'est dans un tout autre but.

Voici mon motif. Ce fils de ma sœur m'est cher, très-cher, puisque je suis veuve sans enfants et que je ne suis plus d'âge à courir les chances d'un second mariage. J'ai voulu l'envoyer à Paris pour le dégrasser de sa science et le débarrasser des préventions dont on l'a rempli. J'apprends que vous faites un livre tout neuf sur une bien vieille histoire; pouvez-vous faire aussi la lumière à l'intelligence timide ou faussée de mon enfant d'adoption? Voulez-vous le diriger, le recommander, l'introduire ou le pousser par les épaules, dans ce qu'on appelle *l'élégante et bonne compagnie*?

Il a fait ici son éducation, aussi bien qu'on peut la faire dans une ville préfectorale de province; mais la connaissance du monde de Paris, du monde comme il faut, lui manque totalement. Il est instruit, presque savant même; mais je crois que, si on le laissait faire, il entrerait dans un salon à reculons, tant il est étranger à la vie mondaine, tant il évite de regarder en face ce que d'autres jeunes gens envisageraient avec passion.

Voilà six mois que sa mère et moi le sermonnons sur son peu de politesse, sur son manque

d'empressement auprès des femmes, sur le peu de soin de sa toilette, sur son ignorance des usages du monde, et jusqu'à ce jour il a préféré sa veste de chasse, son cigare, ses chevaux et ses chiens, à la vie sociale. Nous lui avons dit que la fortune de son père, dont il jouit, car il est majeur depuis deux ans, ne lui donnera pas l'urbanité, la distinction, l'élégance qui lui manquent, et qu'il faudrait passer une année à Paris pour voir la bonne compagnie, en apprendre la langue et les manières.

Sa mère, qui a deux filles à élever, parer, surveiller, endoctriner, ayant renoncé à ce labeur de chaque jour, m'a enfin chargée de ses pouvoirs sur Gustave, et, comme il est bon au fond, il n'y a pas mis d'obstacle. Hier, profitant d'un bon moment, voici ce que je lui ai dit :

« Mon cher ami, veux-tu qu'en parlant de toi je dise comme Scarron : *Mon neveu à la mode du Marais* ? »

« Tu vis ici, dans ta coquille, sans penser au développement de toutes les heureuses facultés dont tu es doué. Tu crois avoir fait merveille quand tu as pu saisir quelque faux type parisien pour jeter du ridicule sur la politesse, sur les devoirs d'un homme bien élevé, sur l'étiquette des cours ou du grand monde ; mais l'étiquette même, prise

à un certain point de vue, est indispensable à l'homme civilisé, dont les types, je te le répète, sont à Paris.

« Apprends enfin, mon cher enfant, qu'après ton éducation de collège, il y a une seconde éducation à faire : celle du salon, celle du savoir-vivre, pour être distingué partout; cette éducation qui apprend à connaître et à savoir se conduire dans le monde.

— Mais, ma tante, qu'entendez-vous toujours par ce mot vague, *le monde* ? » me dit Gustave.

La question était ardue et aurait demandé peut-être un livre pour y répondre. Il fallait pourtant m'en tirer à l'instant. Voici ma réponse fantasque, ou fantastique, comme vous voudrez l'appeler, mon cher cousin; mais votre étonnement sera égal au mien en voyant l'effet qu'elle a produit. C'est un coup de fortune, comme un lot gagné au crédit foncier ou à l'emprunt de la ville de Paris.

« Mon cher enfant, lui ai-je dit, j'entends, par ce mot, *le monde en général*, lequel se compose d'une foule de petits mondes.

« Ainsi il y a : le monde de la cour, où souvent l'étiquette sévère, l'amour-propre et l'ambition absorbent toutes les autres facultés, et où les maris payent fort cher les toilettes et les succès de leur femme.

« Le monde diplomatique, élégant, aimable, instruit et discret.

« Le monde du sport, l'une des *institutions sérieuses* importées d'outre-mer.

« Le monde scientifique, qui pâlit sur les livres et meurt à la peine.

« Le monde agricole, qui voudrait pouvoir nous fournir le pain qui nous manque.

« Le monde horticole, qui vise à obtenir une tulipe à odeur de jacinthe ou une jacinthe à odeur de violette..

« Le monde des échecs, qui absorbe toutes les facultés humaines sur un casier.

« Le monde de la Bourse, où l'on devient riche quand on se sert de l'argent des autres.

« Le monde des affaires, ai-je ajouté en riant, où l'on devient riche aussi quand on tient *la queue de la poêle* dans laquelle sont frits ceux qui apportent le beurre.

« Le monde du whist, où les inutiles sont relégués près du salon où les autres s'amuse*nt*.

« Le monde des théâtres, où l'on ne va plus dès qu'on a ses entrées.

« Le monde de la chasse, où l'on tue ce qu'on peut..., quelquefois son ami ou soi-même.

« Le monde de la danse, qui diminue tous les jours, et va bientôt s'exprimer par des révérences.

« Le monde des restaurants, où l'on peut dîner depuis deux francs jusqu'à cent francs par tête.

« Le monde des armées, où l'on acquiert toujours de la gloire, rarement de l'argent.

« Le monde des salles d'armes, où l'on apprend l'escrime pour se défendre d'une insulte, et quelquefois pour la provoquer.

« Le monde des *dames quêtuses*, qui, sans fortune, vivent doucement, bénévolement, assez largement, dans un joli petit appartement, meublé coquettement, où quelques vieux et bons ecclésiastiques vont quelquefois dîner.

— Est-ce tout, ma tante ? me dit Gustave, quand j'eus fini l'énumération qui me passait en ce moment par l'esprit.

— Non, lui répondis-je, car il y a le grand monde, le monde des célébrités, le monde poétique, le *monde élégant et spirituel de la bonne compagnie*. Celui-ci existe de tradition chez la duchesse du faubourg Saint-Germain, du faubourg Saint-Honoré, et maintenant des Champs-Élysées.

« La bonne compagnie, mon cher enfant, peut certainement se trouver aussi dans sa fleur à la Chaussée-d'Antin, mais c'est en s'éloignant d'un certain côté où habitent les marquises du Helder, les ladies de la rue Taitbout et les camélias de Breda-Street.

« Il va sans dire qu'on peut trouver la bonne compagnie dans les quartiers de Paris où la riche et saine bourgeoisie a conservé ces types honnêtes qui font la joie de ceux qui les rencontrent et les étudient.

— Eh bien ! ma tante, reprit tout à coup Gustave, j'irai à Paris, je verrai de loin et en passant la lanterne magique dont vous m'avez tracé l'esquisse ; mais j'irai pour m'y maintenir dans la bonne et honnête compagnie, partout où je la trouverai. »

Je vous jure, mon cher cousin, que je ne m'attendais pas aux fruits, sitôt mûris, de mon improvisation de vieille tante. J'en suis confondue et enchantée, comme vous pensez bien.

Je vous recommande donc notre enfant ; dirigez-le surtout entre deux écueils que je redoute. Mme Geoffrin, disait à son filleul, qui débutait :

« Si vous voulez avoir des succès dans le monde, il faut, quand vous entrez dans un salon, que votre vanité fasse la révérence à la vanité des autres. »

Ce Méphistophélès de Brummel, recommandait, au contraire, *l'insolence bien maniée* (*well directed insolence*) !

N'y a-t-il pas un juste milieu ? je ne sais ; dé-

cidez, mon cher cousin, je m'en remets à votre vieille habitude du monde.

Croyez à ma reconnaissance et à mon affection.

Vicomtesse de TOUSTAIN.

Auxerre, ce mercredi.



Ma chère cousine,

Il y a un siècle que j'étais sans nouvelles de vous et des vôtres. Ce silence remonte presque à la mort du cousin de Vercy, votre oncle, qui m'envoyait de coquets barils de son vin blanc doré, dont le cru, depuis le progrès, sera probablement devenu, avec quelques soins, de l'excellent champagne.

Et d'abord, je ne savais pas, savante cousine, que vous faisiez le pédagogue comme moi, mieux que moi voulais-je dire; car je ne suis, hélas! qu'une veilleuse attéridie, dont la faible clarté s'éteint sans avoir donné de véritable lumière.

Vous rappelez-vous ce que nous disions des premières amours de jeunes filles, espèce de fruit vert qui se ride sans mûrir? Eh bien, la décrépitude amène de pareils résultats par les voies inverses. Vous en avez dit plus à votre neveu dans vos paroles nettes et vibrantes que tout ce que mon livre va apprendre aux provinciaux et aux étrangers que



le tender entraîne sans cesse vers Paris. Je redoute même que ma psalmodie endormante ne soit répulsive, malgré mes soins pour éviter le didactique, afin de ne pas creuser le même sillon que ceux qui m'ont précédé; sillon, hélas! qui n'était qu'une ornière de village.

Que votre neveu, qui est un homme fait, soit donc le bienvenu. S'il veut m'aider et mettre au net mon affreux barbouillage, il suivra ainsi avec moi ce petit voyage en zigzag à travers le monde parisien. Nous ne referons pas, Dieu nous en préserve, les ouvrages nombreux déjà publiés (avec d'excellentes intentions sans doute), sur *le bon ton et les belles manières*, ce serait tristement grotesque : quelque chose comme ce rouge qu'on met aux morts!... Nous éviterons seulement qu'en ouvrant nos pages on n'aille se heurter contre ces invraisemblances, contre ces lieux communs, en un mot cette absence des choses du monde, qu'on aperçoit au premier coup d'œil dans cette vaste collection de *Guides des gens comme il faut*; lesquels, d'ailleurs, n'ont pas besoin de guides, s'ils sont *comme il faut* être.

Nous parlerons ensemble de ce qui se dit, de ce qui se fait, de ce qui se tolère, de ce qui se défend dans l'élégante et bonne compagnie; votre neveu s'instruira en lisant les conseils et en les transcrivant. Je tâcherai surtout de lui faire ap-

prendre par la prévoyance ce que plus tard on apprend par le regret.

Nous rappellerons aussi ensemble les anciennes traditions des salons, des théâtres, etc., pour relier les uns aux autres les anneaux de la chaîne de l'urbanité française, et pour que les étrangers et les provinciaux y retrouvent, comme quelques Parisiens, la trace de nos modèles dans la politesse, l'élégance, la grâce et l'esprit.

Puis, après quelques présentations dans des salons d'élite, votre neveu se liera avec des esprits brillants, faciles, fins, délicats, qui le charmeront. Peut-être rencontrera-t-il quelques hommes aimables à la manière du prince de Conti, qui cachait beaucoup d'art sous une simplicité apparente; mais cela le forcera à une étude individuelle d'appréciation qui lui servira dans la vie et l'amènera peut-être à conclure, comme La Rochefoucauld, qu'il est plus facile d'avoir *beaucoup d'amis* que peu d'amis.

Il verra enfin que l'humanité est composée de mille nuances qui ne sont pas toujours insaisissables pour l'homme pratique qui les étudie.

In tenui labor; at tenuis non gloria.

Quelques êtres seulement ont l'esprit et l'habit

officiel du rôle qu'ils jouent dans cette grande comédie, dans ce grand drame que le monde représente ici-bas. Ceux-là sont faciles à deviner. Pour les autres, ils rentrent dans ce vaste *pandemonium*, où toutes les passions se meuvent, où toutes les défaillances s'observent, où tous les vices s'affichent, où toutes les vertus se dissimulent.

Ainsi faiblesse, grandeur, apparat, mystère, tout est là devant nos yeux, sous notre main. Des aveugles de naissance assistent, il est vrai, à tout cela sans y rien voir, sans y rien comprendre, et, quand il arrive un événement, ils croient qu'il est le résultat de combinaisons profondes; oubliant le hasard, ce grand arrangeur et déranger des choses humaines, ce grand romancier, ce grand historien!

Eh! mon Dieu, si l'on recherchait les causes premières de tous les événements publics et privés, on serait étonné du peu de corrélation qu'ils ont entre eux. Prenez donc aussi beaucoup de peine au théâtre pour faire découler les situations ou les faits les uns des autres!

Quelle est la scène inventée par nos plus habiles dramaturges, qui puisse valoir celle où Cromwell, signant la sentence de mort du roi Charles I<sup>er</sup>, barbouille d'encre, en riant, la figure de son camarade le régicide?...

Que le neveu s'installe donc chez moi, qu'il suive mes pérégrinations et partage mes heures sédentaires; je vous réponds qu'il ne lui restera pas de temps à mal employer.

Votre affectionné cousin.

MORTEMART.

Paris, ce lundi matin.



# PREMIÈRE PARTIE

DE L'ÉLÉGANCE PERSONNELLE



## CHAPITRE PREMIER.

### DE LA POLITESSE.

En parcourant des livres jeunes et vieux, j'ai remarqué une vingtaine de volumes traitant d'une manière si étrange *de la civilité puérile et honnête*, qu'on pourrait les appeler *les trivialités puériles et honnêtes*.

Tout ce qui m'est tombé sous la main dans ce genre m'a convaincu que, malgré les efforts d'écrivains à *bonnes intentions*, il n'y avait rien de complet, que dis-je ? rien de fait, sur le vrai savoir-vivre du monde élégant, et que, malgré les titres pompeux de *Code de la bonne compagnie*, *Science du grand monde*, *Manuel de la politesse*, *Guide des gens comme il faut*, *Code du bon ton*, etc., etc., etc., il n'y avait rien, ou presque rien, à prendre ou à apprendre

dans ce pêle-mêle de renseignements recueillis aux portes des hôtels du vrai monde. La majeure partie de ces ouvrages avaient encore ce grotesque avantage d'être écrits dans les quartiers où l'on sait parfaitement *le prix des denrées*, mais où l'on ignore complètement ce qui se passe dans un monde dont on n'a pas même l'idée!...

Il y avait cependant, au xvi<sup>e</sup> siècle, un ouvrage assez estimé, sur la politesse, par monsignor della Casa. Il fut, dans le temps, traduit par Belle-Forest, et cette œuvre servit de base à un autre livre postérieur intitulé : « De la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens. » Ce livre et d'autres anciens que je pourrais citer ont beaucoup vieilli, et quelques-unes de leurs recommandations, faites aujourd'hui, paraîtraient venir de trop loin !

La bonne compagnie a adopté certaines coutumes, certaines manières, certaines formules, certaines convenances, qui ne se devinent pas. La présomption seule en ferait dédaigner l'étude. Je ne parle pas de quelques gens rebelles à toutes les supériorités sociales, de ceux qui n'aiment ni la distinction du langage, ni celle des manières, ni la noblesse de l'esprit, ni celle des inclinations. Pour quelques-uns, c'est manque d'intelligence; pour les autres, c'est pis.



Que ceux qui pensent que mes conseils et mes récits peuvent faciliter leur entrée et leur maintien dans le monde élégant, se rappellent, avant tout, qu'il faut éviter la vulgarité de paroles et de manières qui feraient dire tout d'abord : « Ce monsieur est mal élevé. » Qu'ils suivent attentivement et en observateurs les manières de la bonne compagnie, son exquise urbanité, ses empressements et ses prévenances, qu'ils en voient les effets, et, s'ils pensent comme Vauvenargues que « la politesse vient du cœur, » ils croiront, comme moi, qu'elle touche à la *charité*.

Les Chinois ont, dit-on, un *Code de l'étiquette et des manières* qui n'a pas moins de trois mille articles; pour les hautes classes, assez inoccupées du reste, c'est un livre d'une telle importance et d'un usage si fréquent, qu'il devient aussi indispensable que l'est pour notre clergé son bréviaire. On devine aisément la forme et la couleur du vêtement qui couvre les idées chinoises; aussi me bornerai-je à citer l'ouvrage.

Notre héritage de la *politesse*, qui occupe peut-être une des divisions du code dont je parle, ne nous est pas venu d'un pays si éloigné de nos mœurs. Ce sentiment des convenances sociales nous est arrivé de la Grèce par Rome.

On est poli et prévenant dans toutes les relations de la vie. On l'est avec son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses domestiques. On l'est dans l'amitié, dans l'amour, dans l'indifférence, dans la haine même; car on va se battre en duel avec politesse. On l'est encore à la guerre; nous avons tous dans la mémoire ces mots chevaleresques, plus que chevaleresques peut-être, adressés à l'ennemi : « A vous, messieurs, tirez les premiers. »

La *politesse de famille*, qui prend sa source dans la politesse du cœur, est indispensable au bonheur intérieur. Le père et la mère, chefs de la famille, doivent en montrer l'exemple. Le mari doit être déférent, empressé, affectionné, plein d'égards affectueux pour sa femme. La femme ne doit être ni maussade, ni boudeuse, ni querelleuse dans l'intérieur. Ils doivent tous deux chercher les moyens de s'être mutuellement agréables, et surtout s'abstenir de rien de blessant l'un envers l'autre, lors même que quelques nuages passeraient sur le ménage.

Les enfants doivent être traités avec une affection marquée, mais dont la forme néanmoins soit en rapport avec leur âge, leur sexe et leur situation.

A leur tour, les enfants, quel que soit leur sexe, leur âge, leur rang, doivent être très-empressés, très-polis et pleins d'une respectueuse affection

pour leur père, leur mère, et même pour leur oncle, s'ils vivent près de lui, car il est difficile de mesurer de loin la *politesse du cœur* autrement que par des lettres plus ou moins tendres. Les enfants entre eux doivent être convenables, polis, prévenants, amis dévoués les uns pour les autres. S'il y a une fille dans le nombre, ses frères doivent l'aimer plus encore, parce qu'elle a besoin de protection; ils doivent avoir plus d'égards et de politesse pour elle, et la faire respecter sévèrement *partout et par tous*.

Soyez poli avec vos amis les plus intimes; car, si vous les traitiez avec un certain sans-*façon* de mauvais goût, ils pourraient s'émanciper de langage ou de manières avec votre femme ou votre fille, et vous forcer ainsi à les remettre à leur place; c'est dans ce cas qu'on pourrait appliquer ce vieux dicton : « Si l'amitié arrive quelquefois au trot, l'impolitesse la fait fuir au galop. »

Ne tutoyez pas vos amis; cela engendre la trop grande familiarité, qui, plus tard, engendre le mépris. L'amitié, avec la politesse qui la conserve et la contient, est possible et durable entre deux hommes; entre un homme et une jeune femme, presque sans exemple; entre deux jolies femmes, c'est une fiction de poète.

Soyez polis dans la manière même de comman-

der et de diriger votre maison; le mot *merci*, dit à propos à vos gens, les dispose à être encore plus prévenants, plus dévoués pour vous.

Dans la rue, sur le trottoir, partout, évitez l'impolitesse, ayez des égards pour tous ceux que vous rencontrez de très-près, évitez de les coudoyer, de les froisser; soyez polis par-dessus tout pour les femmes, soit que vous les connaissiez, soit qu'elles vous soient inconnues.

Puisque j'ai parlé de la rue, sachez que vous ne devez saluer, soit dans la rue, soit sur les boulevards, soit dans n'importe quelle promenade, que les femmes de votre connaissance intime, et ne les accoster que si elles s'arrêtent pour vous parler. Pour toutes les autres femmes que vous auriez vues au bal, au concert, ou dans une réunion quelconque, vous devez attendre qu'un signe d'elles vous y autorise.

Je ne sais qui a poussé un homme de tant d'esprit qu'Addison à vouloir ternir ce développement de la bienveillance la plus délicate, en disant avec une sorte de dédain qu'elle n'était qu'une bonté *artificielle*. C'est peut-être dans la crainte de l'*artifice* que quelques Anglais s'en dispensent. C'est peut-être aussi ce qui a fait dire à Montesquieu : « Les Anglais sont si occupés qu'ils n'ont pas le temps d'être polis; » et ce qui a motivé cette plaisanterie

du duc de Lauraguais à son retour de la Grande-Bretagne : « En Angleterre, dit-il, je n'ai trouvé de *poli* que l'acier. »

Sauf une roideur que tout le monde connaît, je n'ai presque trouvé, pour mon compte, que des Anglais bien élevés et polis. J'en ai même connu d'affectueux pour moi, et j'en ai été touché. Je dois cette explication pour répondre à l'épithète de *russo-phile* qu'on m'a donnée à propos de mes articles, publiés sous divers pseudonymes, à l'époque où l'on faisait une rude guerre aux Russes, vers lesquels j'ai des entraînements.

Voltaire, qui voyait les gens les plus élevés en dignité, en esprit, en savoir-vivre, est fort éloigné de l'auteur anglais que j'ai cité et de ceux qui font peu de cas de la politesse; car il a dit :

La politesse est à l'esprit  
Ce que la grâce est au visage;  
De la bonté du cœur elle est la douce image,  
Et c'est la bonté qu'on chérit.

La marquise de Montecatini, grande maîtresse de la cour de Lucques, à l'époque brillante où cette cour ducale, malgré le peu d'étendue de ses domaines, était la plus élégante, la plus polie, la plus instruite de la péninsule Italique; époque où la Malibran refusait de jouer à la *Pergola* de Florence

pour venir à Lucques<sup>1</sup> faire le charme du théâtre *del Giglio* ; époque des belles soirées où se réunissaient de belles intelligences ; temps des grands succès de Malibran, qu'on allait chercher aux flambeaux et qu'on ramenait en triomphe ; la marquise de Montecatini donc m'écrivait un jour ceci à propos d'une jeune protestante que nous avions aidée à rentrer dans le sein de l'Église catholique :

« Je pense comme vous que notre filleule fera de tout ceci une chose sérieuse, et que nous n'aurons qu'à nous louer d'avoir introduit cette âme de plus dans la vraie voie. Ce qui m'embarrasse un peu, c'est la politesse extrême, toute française, toute chevaleresque, que vous mettez dans les *conséquences* de notre *commérage*. Vous en raisonnez si bien que je veux vous dire, à vous, grand cultivateur de votre *Colle buono*<sup>2</sup>, qui devrait s'appeler *Colle fiorito*, que je considère la politesse comme une chose multiple ; comme le botaniste qui ne se bornerait pas à aimer la rose, mais voudrait encore en séparer, en savourer les folioles. Il y a la politesse *des rapports*, la politesse *des manières*, celle *du langage*, de *l'esprit*,

1. Lucques était alors placé sous le gouvernement si doux, si bienfaisant, de S. A. R. l'Infant d'Espagne, CARLO LUDOVICO, devenu duc de Parme depuis la réunion du Lucquois avec la Toscane.

2. Villa près de Pietra-Santa (Toscane).

et même la politesse *du cœur* ; j'espère que la nôtre sera toujours *celle de l'amitié*, qui y prend sa source. »

Paris, foyer de toutes les lumières, de tous les grands esprits, de tous les talents, de toutes les gloires ; Paris, centre et point de contact de toutes les civilisations, a, comme chacun sait, depuis des siècles, le privilège de donner les lois du goût, de l'esprit, du langage et de la politesse. Mais la citation de l'aimable billet que je viens de sortir de mes autographes prouve que partout où l'intelligence est cultivée, partout où les sentiments d'urbanité chrétienne sont en honneur, partout où la femme occupe le rang qu'elle mérite et exerce le doux ascendant qui lui est facile, la politesse répand sur les sociétés humaines de réels bienfaits<sup>1</sup>.

« La politesse relève la vie, disait un jour la princesse Ghika à Mme de Patounine. — Oui, répondit celle-ci ; et, si l'affection en fait le bonheur, la politesse en fait le charme. »

Tout le monde sait que la cour de Louis XIV

1. Il prouve aussi que la terre privilégiée de l'ancien lucquois, aujourd'hui toscane, possède des intelligences privilégiées. Il suffirait de nommer les deux marquis Bocella, le président Sabatini, le marquis Mazzarosa, le chevalier Amédée Digerini, la famille Carli, MM. Rafaëlli, Carduci, Santini, Razzuoli, et beaucoup de gens capables qui habitaient cette ancienne frontière des États de la grande maison d'Este.

était la cour la plus polie de l'Europe. A cette même époque, on citait comme le gentilhomme le plus poli de cette cour, M. de Coislin.

Dans ce temps, l'homme de cour ne s'occupait ni de politique ni d'affaires d'État ; il ne prenait guère part qu'aux affaires intérieures du château , aux chasses et aux voyages du roi ; il ne caressait pas les ministres, ne se compromettait dans aucune de leurs intrigues, et se vouait presque entièrement au culte de la royauté.

Être placé sur la liste des voyages et des chasses, présenter la canne, le chapeau, faire le reversi au petit jeu du soir, figurer dans les ballets où dansait le roi, étaient son unique ambition, quand il n'était point à la guerre.

Le duc de Coislin, frère du cardinal-évêque d'Orléans, était alors le type le plus complet de l'homme de cour. Plaire au roi était son unique pensée ; un regard satisfait, un mot gracieux étaient le but où il aspirait et sa plus douce récompense.

Lorsque Louis XIV fut visiter Marly, qu'on venait de terminer, il désigna M. de Coislin pour l'accompagner, et, comme peu de seigneurs y furent appelés, cette faveur fut remarquée. A l'un de ces petits voyages, Coislin fut oublié ! Il en éprouva un tel chagrin, qu'il fut sur le point d'en faire une maladie.... Le lendemain, au lever, le roi s'aperçut de



la profonde tristesse de M. de Coislin, s'informa s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. Le courtisan n'osa avouer le motif de sa tristesse, mais son frère l'apprit à Sa Majesté, qui fut très-flattée de cette sensibilité, et, comme M. de Coislin n'avait pas d'emploi, ni de part aux affaires, il décida que son nom ne serait jamais omis sur les listes.

Saint-Simon, ce grand peintre de la société, raconte que la politesse du duc de Coislin était telle, qu'un ambassadeur étranger étant allé le voir, il voulut le reconduire jusqu'à la rue. Mais l'ambassadeur, fort poli également, ne le permit pas. De là une lutte de politesse entre eux qui fit voir à l'ambassadeur que Coislin ne serait vaincu que s'il prenait un parti vigoureux. En conséquence, arrivé au vestibule, il ferma la porte au double tour, afin d'empêcher le duc de le suivre. M. de Coislin, désespéré, ouvre une des fenêtres de l'antichambre, mesure sa hauteur, n'en est point effrayé, saute dans la rue, et arrive assez à temps pour pouvoir s'incliner devant l'ambassadeur au moment où il va monter dans son carrosse.

« Mon Dieu ! dit l'étranger, vous avez déchiré vos chausses ; ne vous seriez-vous pas blessé ? »

— N'y prenez pas garde, je vous prie, dit le duc ; il suffit que j'aie pu vous rendre mes devoirs. »

M. de Coislin s'était démis le pouce.

Le roi, l'ayant su, lui envoya son chirurgien Félix. L'opération fut douloureuse; enfin le pouce fut remis et l'habile praticien prit congé. Mais M. de Coislin voulut lui faire honneur et le reconduire jusqu'aux escaliers. Le chirurgien s'y opposa; ils firent si bien tous deux, l'un tirant par la clef, l'autre par la serrure, que M. de Coislin se démit de nouveau le pouce.... Il fallut procéder immédiatement à une nouvelle opération beaucoup plus douloureuse que la première.

Le duc de Saint-Simon, revenant un jour, avec sa femme, de Fontainebleau, trouva la voiture de M. de Coislin brisée, et le duc, au milieu de la route, maugréant après un mauvais charron de village qui ne pouvait la raccommoder.

Saint-Simon offre à M. de Coislin de le ramener à Paris; le duc accepte avec empressement. Au moment où il monte par une des portières, il s'aperçoit que Mme de Saint-Simon fait descendre par l'autre ses deux femmes de chambre qu'elle ramenait de Fontainebleau. Coislin redescend, disant qu'il ne souffrira jamais qu'on mette à pied ces demoiselles pour lui. De là grand débat.

Enfin, Saint-Simon dit : « Eh bien ! en nous servant, nous tiendrons tous les cinq.

— A la bonne heure ! » dit Coislin, et il remonte....

Mais à un signe du maître, le cocher part à fond de train.... M. de Coislin, hors de lui de se voir ainsi frustré de sa politesse, ouvre une des portières pour se précipiter sur la route; Saint-Simon n'a que le temps de le saisir à bras-le-corps; et, voyant qu'il va s'élancer, il ordonne d'arrêter pour calmer M. de Coislin.

On reprend les deux femmes de chambre de Mme la duchesse de Saint-Simon et l'on arrive enfin à Paris, où le duc de Coislin peut aller le soir aux Tuileries faire sa cour au roi. . . .

Indépendamment des usages parfaits de la bonne compagnie, il y a dans l'élégante et haute sphère du monde certaines prononciations qui lui appartiennent. Ainsi, pour prononcer, suivant les *us et coutumes* des salons, le nom du spirituel conteur de deux règnes, du baron de Besenval, vous devez dire *Bezval*. — S'il s'agit du prince de Talleyrand, vous dites *Talran*. — Si c'est des ducs de Damas, Duras, Brancas, ne faites pas sentir l's. — Si c'est de M. de Castries, dites *Castre*. — Si c'est du comte de Soyecourt, dites *Socour*. — Si vous nommez les comtes de Castellane, de Béarn, ou de Bernis, prononcez *Castlelane*, *Béar*, *Berni*.

Si vous parlez d'avant-hier, ne faites point sentir le *t* : prononcez *avanhier*, etc.

Je crains d'être fatigant ou monotone dans mes

. . .

indications; il faut pourtant vous dire encore qu'il n'est pas permis à un homme bien élevé de ne pas savoir écrire les noms de la noblesse historique.

Au xvii<sup>e</sup> siècle, les mots aussi n'avaient pas la même signification qu'aujourd'hui. Par exemple, La Rochefoucauld, Pascal, Méré, disaient : « Le vrai *honnête homme* est celui qui ne se pique de rien. »

Au xviii<sup>e</sup> siècle, la maxime se modifia ainsi : Le vrai *galant homme*.

Au xix<sup>e</sup>, ces deux versions seraient absurdes si on s'en servait pour désigner celui qui ne se pique ni ne se fâche d'une mauvaise plaisanterie à son adresse.



## CHAPITRE II.

### DU COSTUME, DE LA TOILETTE ET DU MAINTIEN.

« Li abis ne fait pas l'ermite, » disait un fabliau du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle.

Un manuscrit de la même époque y introduit une variante : « Li abis ne faict pas le religieux, mais la bonne conscience. »

Le roman de la Rose <sup>1</sup> a consacré ce vieux proverbe dans un de ses vers.

Le curé de Meudon l'a étendu ainsi dans son Pantagruel : « Vous mesmes dites que l'habit ne faict pas le moine, et tel est vestu d'habit monachal qui au dedans n'est rien moins que moine. »

Vers le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, le proverbe s'enrichit encore d'un petit raisonnement ainsi conçu : « Il ne faut

1. De Jean de Meung.

juger l'homme 'que par luy mesme, non par ses atours. » Tout cela est fort bien, et peut-être même très-philosophique; mais *les atours*, si atours il y a, font le même effet chez les sauvages que chez les peuples civilisés. Les Esquimaux même se parent de verroterie.

Et d'abord, pour commencer par le costume officiel, il faut, dans notre société française, que tout ce qui est *fonctionnaire* ait un signe représentatif de son caractère, de sa valeur, comme distinction publique. Il est naturel également que la différence des emplois se traduise par la différence des habits. Le costume donne à l'autorité une espèce de prestige qui lui prête une gravité nécessaire, et contribue puissamment à la faire respecter. Ainsi le costume officiel établit une distinction nette, précise, entre l'homme public et l'homme privé.

On pourrait paraphraser ce vers si connu, et dire :

Le costume n'est pas ce qu'un vain peuple pense!

Le costume, de même que l'*Étiquette*, dont je parlerai, détermine aussi l'ordre des *préséances* dans les cérémonies publiques. M. de Breteuil a dit que de toutes ces distinctions, de toutes ces nuances, on pourrait faire « une science symbolique et

héraldique qui parlerait aux sens, à la raison, et à l'imagination. »

Je me rappelle ce que me racontait dernièrement à Florence lady S.... L.... relativement aux préséances, qui en Angleterre surtout ont de l'importance. Deux jeunes et charmantes misses entraient ensemble chez la reine, quand tout à coup l'une d'elles tire l'autre par la robe, et lui dit : « Que faites-vous, miss *Lennox* ? Je suis des *Malcolm*<sup>1</sup> ; j'ai le pas sur vous. »

L'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, qui savait que les questions de forme ont souvent une grande portée, attachait au cérémonial, à l'étiquette, une assez grande importance.

Il réglementait lui-même leurs formes, de la même main qui refaisait la carte d'Europe ; aussi, le jour du sacre, tous les corps de l'État, défilant lentement devant l'Empereur, offraient-ils une pompe remarquable.

Ce livre étant destiné à la *généralité* des gens du monde, je ne saurais m'appesantir plus longtemps sur ce qui concerne les fonctionnaires publics, qui ne sont dans la société française que des spécialités.

L'habillement de ville des hommes est connu de

1. Du sang royal d'Écosse.

tous, il ne s'agit que d'ouvrir les yeux. On sait qu'il serait aussi ridicule de sortir le matin en habit, que d'entrer dans un salon le soir en redingote ; de même qu'il serait extravagant à une femme de mettre des diamants le *jour*, et un chapeau dans le monde le *soir*.

Il faut reconnaître, en général, combien est déplorable la toilette des hommes dans les grandes ou petites soirées. Ce malheureux costume noir, habit, pantalon, gilet, car le gilet blanc n'est plus que pour certaines réunions, et plus particulièrement pour ceux qui ont des ordres français ou étrangers qu'on porte au cou ou en sautoir, tout ce triste appareil, qui n'est interrompu que par la cravate blanche, tout ce *presque deuil*, brille peu au milieu des magnifiques salons de la belle duchesse de \*\*\* ou de la poétique marquise de \*\*\*. Notre costume fait tache au milieu des dentelles, des tulles, des fleurs, des diamants. Aussi aux bals de la cour, et aux bals, plus restreints, de la comtesse de \*\*\*, le coup d'œil devient-il magique, par comparaison, en voyant les brillants uniformes français ou étrangers.

Il faut subir notre *costume de ville du soir* ; il est le résultat de bien des changements. Il a été lui aussi, frappé par l'esprit de nivellement des révolutions, et ne diffère en rien, comme vous pouvez le



voir dans un dîner, du costume du maître d'hôtel qui vous sert à table.

Le sans-gêne que toute notre société actuelle a adopté avec empressement nuit au coup d'œil et même à l'élégance des manières. Le baron Denon, directeur général des Musées sous Napoléon I<sup>er</sup>, me racontait avoir vu Dorat, ce type de la vie frivole, ce *chanfre des grâces*, au moment de sa mort, jouer encore le rôle d'homme du monde, avec les belles manchettes de dentelles et les éclatants nœuds de rubans d'épée, présents de cette comtesse Fanny de Beauharnais qui écrivait de si charmantes lettres à Beaumarchais, et que Mme Le Brun accusait « de faire son visage et de ne pas faire ses vers<sup>1</sup>. »

Cependant, et malgré tout, l'homme, quant à la forme, peut valoir par ses habits; mais il ne vaut, au fond, que par lui-même. Il doit se recommander par son esprit et non par sa toilette, par ses aptitudes et non par le prix de ses vêtements.

La tenue, qui est l'aisance dans les manières; le son de la voix, qui s'allie si bien à la pureté du langage; la sobriété des gestes en parlant, suffisent

1. Dorat, en apparence si frivole, était miné par une souffrance morale. Sous son fard, ses vêtements de soie, ses dentelles et sa fausse gaieté, il mourait à petit feu dans une douleur secrète, à 46 ans (le 29 avril 1780), un vendredi; *dies Veneris!*

souvent pour classer presque à l'instant dans un salon le nouveau venu : il est d'ores et déjà rangé parmi les gens de bonne compagnie.

Ne montrez pas trop d'amour-propre si vous êtes mieux mis qu'un autre. Il y a des gens insupportables qui *posent* pour se faire voir, comme d'autres pour se faire écouter, et qui finissent par se croire au-dessus de tout.

Oubliez votre mise et *presque* votre esprit partout où vous irez, excepté dans les salons où l'on cause. Parlez aux autres de ce qui les intéresse; faites-les valoir, tout en évitant l'adulation; rendez-les contents d'eux-mêmes : ils le seront bientôt de vous. Enfin représentez-vous des salons où l'on évite de s'offenser, où l'on cherche à s'être mutuellement agréable; vous aurez l'image de la bonne compagnie dans le monde.

La mode étant mobile, comme la fantaisie, je n'ai point à vous prescrire ici la coupe des vêtements des hommes, et encore moins la forme de ceux des femmes. Pour ce dernier article, une femme du goût le plus irréprochable devrait se charger de diriger son sexe; mais il n'en est point ainsi. Excepté pour la mode des jupons-balloons, qu'on dit avoir été donnée par l'impératrice Eugénie, le reste vient au hasard et par la fantaisie des couturières. Le temps est passé où la du-

chesse de Duras disait : « La dernière personne que je consulterai pour ma toilette, c'est ma couturière. »

Quant aux *formules* de La Rochefoucauld, de Balzac, d'Alphonse Karr et autres esprits supérieurs, ce sont des généralités dont quelques-unes seulement doivent être retenues pour servir de jalons aux deux sexes.

Il est naturel qu'un homme du monde soit mieux mis, soit plus élégant de forme et de manières, qu'il ait même plus d'éclat et de succès, à moyens égaux, qu'un autre homme qui habiterait la province. L'habitant de Paris est sans cesse en contact avec tout ce qu'il y a de plus instruit, de plus spirituel, de plus élégant, de plus littéraire, de plus artistique, de plus poli en Europe. Rendant continuellement une espèce de culte à la bonne compagnie, aux plus hautes intelligences du monde entier, dont Paris est le centre, il est évidemment façonné à toutes les grandes existences, à toutes les pensées d'élite, comme à toutes les gracieuses futilités des gens comme il faut.

J'en reviens aux formules ou aphorismes des auteurs que j'ai cités. Écoutez-les : « La brute *se couvre*, le riche ou le sot *se pare*, l'homme intelligent et convenable *s'habille*. »

« La toilette ne doit jamais être du luxe. »

« La toilette ne consiste pas tant dans le vêtement que dans une certaine manière de le porter. »

Et ceci plus particulièrement pour certaines femmes :

« Tout ce qui vise à l'effet est de mauvais goût ; si tout le monde vous regarde, c'est que vous n'êtes pas mise convenablement ; vous êtes ou trop parée, ou trop recherchée, ou ornée à l'effet. »

Au reste, je l'ai déjà indiqué, la duchesse du faubourg Saint-Germain, les grandes dames du faubourg Saint-Honoré et maintenant des Champs-Élysées, où habite le meilleur monde, sont des types à connaître et à imiter, soit dans leurs habitudes de salons, soit dans leur vie de château. Ces femmes distinguées y paraissent avec les élégances de la mode, mais sans exagération, sans les grands effets surtout de *dames* ou de *demoiselles* qui n'appartiennent qu'au demi-monde, ou qui sont plus bas encore.

Dans les rapports intimes avec les femmes comme il faut, vous remarquerez même qu'elles sont d'une simplicité telle, que le petit monde ne la comprendrait pas.

Il y a des lois secrètes dont les femmes de la haute aristocratie gardent les mystères... Il faut pouvoir vivre dans l'intimité d'une très-grande dame qui a cent mille écus de diamants qu'elle

ne porte que deux ou trois fois dans l'année, qui a toutes les dentelles du vieux temps, toutes les soies du nouveau, et qui ne s'habille que par extra, pour comprendre ce que la simplicité a de charmes.

Si vous suivez cette grande dame l'été, vous la verrez porter à la campagne des robes de toile qui lui vont à ravir !

C'est à confondre les marquises de la rue du Helder, les lady Laura..., et autres, de la rue Taithout, et les lorettes du quartier Breda.

Comme il arrive à Paris, par tous nos chemins de fer, beaucoup de femmes honnêtes de la province, il faut pourtant les prévenir que, lorsqu'elles suivront les boulevards pour leurs emplettes, lorsqu'elles iront aux Champs-Élysées et au Bois pour leurs plaisirs, elles pourront rencontrer des femmes dentelées et des femmes qui ne prennent pas la peine de le paraître. Il est du devoir de chacun de les prémunir contre quelque erreur, de leur faire connaître que tout ce qu'elles rencontreront à toilettes excentriques, à couleurs voyantes, à regards assurés, n'est pas de bonne compagnie.

Il faut leur dire également que, si elles rencontrent aux Champs-Élysées ou au Bois des dames porées, étendues sur les coussins de leur Victoria, cherchant les hommes d'un air souriant, regardant

avec impudence les femmes honnêtes qui sont dans leur calèche moins rapide, ou dans leur modeste coupé, ces dames *à effet* sont tout simplement des lorettes.

Peut-être, si je réservais un chapitre aux femmes comme il faut, entrerais-je au fond de bien des choses qui pourraient racheter leur stérilité comme forme par leur utilité comme fond. Mais le terrain brûlant des petites vanités, qui poussent à dépasser la ligne des simples coquetteries tolérées, me paraît si dangereux, que je crains de toucher à des questions aussi délicates.

Vous n'avez pas de présomption, n'est-ce pas ? tant mieux.

Vous êtes docile à ce que l'on vous dit pour votre bien ? c'est parfait.

Eh bien, sachez que le désir seul de votre part, l'envie d'être en tout convenable, fera plus que tout ce que je pourrais vous dire.

Si, au reste, vous aviez moins de condescendance pour le moraliste direct que pour les leçons qui vous arriveront par le hasard, je vous citerai quelques lignes qui me semblent assez à propos :

« L'une des plaies les plus profondes de notre temps, c'est le besoin immodéré du luxe. Né des fantaisies de l'esprit et des entraînements de la

vanité, ce besoin factice pousse à courir les chances aventureuses de spéculations effrénées pour se procurer des ressources extraordinaires en rapport avec les folles dépenses.

« Le grand mal de cette excessive surexcitation d'appétits tout matériels, de ce jeu de passions égoïstes et vulgaires, c'est qu'il détend les ressorts moraux de la société. »

Je ne saurais mieux terminer ces conseils qu'en donnant ici, à ceux de mes lecteurs qui n'ont pas de règles générales de conduite, un passage du deuxième volume des *Réflexions morales* de mon excellent ami le vicomte de La Tour du Pin-Chambly :

« J'ai élevé un homme, dit-il, et cet homme était mon fils ; toutes mes recommandations se sont bornées à lui dire : « Sois droit et adroit, sois élégant et simple. Si tu n'es que droit, tu seras dupe ; si tu n'es qu'adroit, tu seras faux ; si tu n'es qu'élégant, tu seras fat ; si tu n'es que simple, tu seras niais. Être droit et adroit quant au fond, être élégant et simple quant à la forme, voilà ce qu'il faut pour être bien ; et ce *bien*, je veux qu'il te soit propre. »

« Et heureusement je semais en bonne terre, et mes paroles n'ont pas été perdues, et elles ont produit ; et ce fils m'a fait honneur. »

Faites de même, amis, et que Dieu aussi vous protège.

La tenue, autrement dit le maintien, doit naturellement suivre la toilette et précéder l'étiquette. Pour se tenir et se contenir dans le monde, il faut du tact et du coup d'œil, il faut voir et écouter.

Il y a surtout de mauvaises habitudes que les gens mal élevés ou communs laissent facilement apercevoir et qui servent aux nouveaux venus pour s'en préserver.

Il ne s'agit que de se rencontrer une fois avec M. \*\*\* , pour s'apercevoir que c'est un manant nouvellement enrichi : il vous frappera sur l'épaule, il vous appellera *mon cher*, se renversera sur son fauteuil en jouant avec les breloques de sa chaîne de montre, dira : Mes voitures, mes chevaux, ma livrée, etc., etc.

Ceci est plus rare, c'est un avocat; ils ont ordinairement un parfait sentiment des convenances. Voyez ce M. \*\*\* ; malgré tout son talent, il est joueur et plaide contre le jeu, il commet l'adultère et défend les maris malheureux, il.... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, c'est de son manque de tenue que je voulais vous parler. Eh bien, il s'acharne à vous tirer par la boutonnière, à vous mettre les mains sur les épaules, ou à vous raconter ses



espérances politiques, ou ses dernières affaires au Palais.

Le général \*\*\*, blessé dans quelques-uns de ses rapports avec un certain avocat, s'en vengeait en les attaquant tous ! Ce qui n'est ni juste ni logique. « Les avocats ! écrivait-il sous Louis-Philippe ; ils nous font l'honneur d'être députés, ministres, directeurs, académiciens, le monde leur appartient. Je vous dis, moi, que le monde régulier, le monde de l'ordre, le monde hiérarchique, s'en va pour avoir produit trop d'avocats. L'avocat ! ce n'est que le bruit, la parole, l'agitation, le paradoxe. Il défend ou attaque le pour et le contre, il usurpe toutes les places, il blâme tous les pouvoirs ; il bouleverse tout. »

Parmi les importants insupportables, voyez ce député tout étonné, tout joyeux de ses dix mille francs de rente, qui, vous rencontrant, ne pourra s'empêcher de vous parler de ses *trois-six*, et qui, voulant sanctionner de son vote affirmatif ce que vous aurez dit sur l'industrie des betteraves devenues sucre et des pommes de terre devenues féculé, vous appliquera un coup sur l'épaule, comme marque de satisfaction et de *supériorité*....

On se rappelle cet homme d'État d'un esprit si éclatant et d'un talent si remarquable qui, dans ses allures rondes et sans gêne, s'oublia jusqu'à frapper

sur le ventre d'un ambassadeur étranger, qui était en outre un grand seigneur.

Lorsque l'on fut raconter la vulgarité de cette action<sup>1</sup> au maréchal \*\*\*, il qualifia le ministre d'un sobriquet non moins vulgaire que l'action du ministre. Vous en conclurez qu'avec les moyens si remarquables que la nature avait mis dans ces deux hommes, et l'emploi si habile de leurs facultés dans des carrières différentes, ils n'en étaient pas moins tous deux très-impolis.

Dans les *Scènes de la vie du grand monde* de miss Edgeworth<sup>2</sup>, on trouve des gens haut placés (que la partialité anglaise va toujours chercher en Irlande) qui ont de mauvaises manières et parlent un *horrible anglais* ; ce que la haute *fashion* appelle le pur *cockney*<sup>3</sup>.

Mais l'auteur écrit un roman.... tandis que je cherche ici à donner exactement ce qui se fait dans ce qu'on appelle le monde de la bonne compagnie parisienne.

Dans la ligne d'impartialité où j'aime à me placer, je ne borne pas mes citations aux deux *célèbres par-*

1. On disait même, à cette époque, qu'elle avait eu une fâcheuse influence sur les rapports de la France et de l'Angleterre.

2. *Tales of fashionable life.*

3. Sobriquet donné aux bourgeois de la Cité de Londres.

*venus* que je viens d'indiquer. Il y a des gens du sang le plus illustre qui oublient facilement les égards qu'on doit avoir pour tout le monde ; j'appelle cela des abus de position.

En voiture, M. \*\*\* se place au fond et laisse sa fille, qui ferait une fort agréable femme, sur le devant et à rebours ; c'est manquer à la politesse et au public bien élevé qui le voit passer aux Champs-Élysées.

N'oubliez pas, pour ce qui vous concerne, que, lorsque vous êtes en coupé ou en berline avec une femme, vous ne devez jamais avoir votre chapeau sur la tête. Le chapeau n'est permis qu'en calèche découverte.

S'il y a un homme âgé dans la voiture où vous êtes, vous devez toujours lui laisser la place du fond ; de même, lorsqu'il vous parle debout dans un salon, vous devez vous lever.

Lorsqu'une femme de haut rang est venue faire une visite à votre femme ou à votre fille, vous devez l'accompagner jusqu'à sa voiture, et, pendant que son valet de pied ouvre la portière, vous devez présenter votre avant-bras à la grande dame, pour qu'elle s'y appuie. Si vous êtes déjà en rapports un peu intimes avec elle, vous pouvez lui donner la main, l'aider même en lui prenant le bras.

Si c'est à la sortie du spectacle, prenez aussi ces

précautions, mais surtout évitez de toucher le ~~ma~~. La main d'une femme, encore moins d'une jeune personne, ne peut être gardée dans la vôtre plus d'un rapide moment.

Parmi les faits qui peuvent concourir à servir d'exemples pour la manière de se tenir et de se comporter en homme de bonne compagnie, le plus concluant c'est de montrer le ridicule des manières contraires.

Un des amis du comte de S\*\*\*, homme du meilleur monde, et cité à Paris pour son bon goût et sa verve spirituelle, lui écrit du Havre qu'il a une fantaisie, c'est d'aller le voir à New-York afin de juger par lui-même des élégantes beautés de Broadway, où il espère rencontrer les plus grandes dames américaines.

C'était peut-être une excentricité, un rêve fantaisiste; mais n'avons-nous pas vu l'année dernière la princesse \*\*\* quitter Paris, ses plaisirs et ses fêtes, pour aller savoir, en Afrique, ce que les Bédouins penseraient de sa visite?

L'ami, le fantaisiste donc, suit de près sa lettre à M. de S\*\*\*, et arrive à New-York un dimanche matin, par un temps magnifique.

Il descend chez le comte, change de vêtement, et, dans son ardeur de connaître, il se rend à la promenade. Prenant Broadway par un bout, il est

persuadé qu'en regardant aux fenêtres de droite et de gauche de cette rue tant célébrée par les descriptions américaines, il va voir aux balcons le beau monde, ce qu'il traduit *in petto* par le beau sexe. Mais le malheureux voyageur ne voit à toutes les fenêtres que des semelles de souliers et quelques sous-pieds des citoyens de Broadway, attendu que le très-grand genre, dans l'autre monde, est d'occuper les croisées, non par la tête, mais par les pieds.

Ces messieurs fumaient leur cigare, assis les jambes en l'air et les pieds sur l'appui des fenêtres.

C'est ainsi qu'à Paris nous voyons quelques faubouriens se dépêchant de dépenser ce qu'ils ont gagné, et prenant un cabriolet pour aller plus vite. Ces hommes *en goguette* s'étendent sur les coussins, abattent le tablier et placent leurs pieds en l'air, presque à la hauteur du siège du cocher.

On voit par ces deux faits rapprochés qu'il ne suffit pas d'être riche, très-riche même, pour devenir tout à coup un homme à vie élégante, à tenue convenable, à habitudes distinguées.

On peut malgré tout, et dans certains cas, ressembler à des gamins mal élevés.

En résumé, le costume doit être toujours simple mais distingué.

La toilette convenable, en suivant la mode, jamais en l'exagérant.

Le maintien et la tenue découlent assez naturellement de la manière dont on est vêtu; il faut donc s'appliquer à ne rien outrer.

Si vous êtes avec des amis intimes, il y a une certaine tolérance, une espèce d'abandon qui vous permet une mise propre et simple.

Si vous êtes avec des étrangers, lors même que ce ne serait ni un grand dîner ni une grande soirée, vous devez être plus soigneux de votre toilette et de votre maintien, qui n'exclut ni le respect pour les femmes et pour les vieillards, ni la bonté pour vos amis, ni l'urbanité pour tout le monde!

Dans les dîners d'apparat et les grandes réunions, vous vous observerez encore davantage dans tout.



## CHAPITRE III.

### DES GANTS.

Les gants sont le complément obligé de tous les costumes ; je ne puis donc me dispenser de vous en parler.

Leur existence n'est pas moderne : on en trouve la trace dans l'Écriture, aux livres de *Ruth* et des *Rois*.

Homère, dans son *Odyssée*, montre Laërte arrachant des épines dans son jardin, les mains préservées par des gants de cuir.

Xénophon en attribue le premier usage aux Perses.

Athénée parle d'un célèbre glouton qui arrivait au festin les mains gantées pour manger plus vite et plus aisément, tandis que les autres convives atten-

daient que les viandes fussent assez froides pour les toucher.

Les mitaines de soie rappellent les beaux jours de la cour de Louis XIV et l'époque coquette de Louis XV.

Nous avons aujourd'hui les mitaines, les gants de peau, de tricot, de soie, de filet, de batiste, de fil d'Écosse et de coton.

Pour votre règle, apprenez que les gens du monde doivent porter le jour des gants de daim, de castor ou de chevreau, de diverses nuances, et le soir des gants paille pour le salon ou pour le théâtre.

D'Orsay établissait ceci, à Londres, en 1839 :

Un gentilhomme de la fashion anglaise doit employer six paires de gants par jour.

Le matin, pour conduire le briska de chasse : gants de peau de renne.

À la chasse, pour courir le renard : gants de peau de chamois.

Pour rentrer à Londres en tilbury : gants de castor.

Pour aller, plus tard, se promener à Hyde-Park : gants de chevreau de couleur.

Pour aller dîner : gants jaunes en peau de chien.

Pour le soir, le bal ou le raout : gants en cannepin blanc brodés en soie.

Ce qui constitue une dépense, pour les gants



seulement, de 48 francs 75 centimes par jour; et, par an, la somme de 17 793 francs 75 centimes<sup>1</sup>.

Je me borne aux deux paires par jour, que je vous ai expliquées plus haut. Il n'y a qu'aux chasses, soit royales, soit de riches *gentlemen*, que les trois paires deviennent indispensables.

1. En 1839; qu'on juge en 1857 !





## CHAPITRE IV.

### DES LOCUTIONS.

Les mauvaises locutions sont des restes d'habitudes de mauvaise éducation ou de mauvaises fréquentations.

Il y a une vieille maxime qui dit : « Riez avec ceux qui rient ; pleurez avec ceux qui pleurent. »

Telle n'est pas mon opinion absolue.

Dans ce livre un peu trop didactique peut-être, je ne puis pourtant pas vous laisser sans notions sur tout ce qui peut vous être utile, même sur les choses qui au premier aspect pourraient paraître puériles.

Des raisons particulières, des motifs d'affaires peuvent vous conduire chez des gens communs, dont les locutions sont déplorables ; gardez-vous

de les imiter, et *ne hurlez pas toujours avec les loups.*

Pour bien rendre ma pensée, je vais vous donner ici une série de locutions ou d'expressions de mauvais ton, pour vous en préserver. Cela me laissera la latitude de m'entretenir avec vous, dans les chapitres qui concerneront les salons, de choses d'un ordre plus élevé, ainsi que des traditions des beaux temps de l'exquise élégance des manières.

Vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre que je serais d'un ennui mortel, si je vous donnais une espèce de dictionnaire pédagogique des *us et coutumes* du monde; aussi je me bornerai à vous ~~laisser quelques semences que vous saurez faire~~ germer. Les fruits qu'elles porteront seront ~~aux~~ *aux* renseignements de quelques amis et amies, parmi lesquelles il faut placer au premier rang la spirituelle et ~~bonne~~ comtesse de Brady, dont la fille si distinguée était une perle à la cour de Toscane<sup>1</sup>.

On ne demande pas des nouvelles de sa femme à un mari, en lui disant *madame votre épouse*; de même quand il s'agit de sa fille, vous ne pouvez

1. Cette terre bénie du ciel, cette patrie des grands génies et des grands talents, est placée sous le gouvernement paternel des dignes héritiers du grand LÉOPOLD.

pas dire : *Comment va votre demoiselle ?* Vous dites au mari : « *Comment va madame \*\*\*\* ?* » vous ajoutez le nom du mari. Si c'est de sa fille que vous prenez des nouvelles, vous dites « *mademoiselle votre fille.* »

Si vous parlez aux enfants de leurs parents, vous avez le soin de dire : « *Monsieur votre père, madame votre mère, madame votre tante,* » etc., etc.

Un bon provincial, qui était venu à Paris pour assister aux dernières fêtes, s'en retourna chez lui en disant qu'il était content d'avoir vu *l'empereur, son épouse et leur petit bonhomme.*

Dites bien clairement *mademoiselle* quand vous parlez à une jeune personne. *Mam'selle* est commun, ou impertinent.

En Italie, le *laisser-aller del parlare* permet de dire, en citant de très-grandes dames qui sont parfaitement vertueuses, *la Colona*, pour la princesse Colona de Rome; *la Pignatelli*, pour la princesse Pignatelli de Naples; *la Corsini*, pour la princesse Corsini de Florence; *la Centurioni*, pour la princesse Centurioni de Gènes. Turin étant en contact plus immédiat avec la France, la langue italienne y est un peu plus rigide dans l'expression. En France, les susceptibilités, ou le purisme de notre langue, ne permettent ces mots que pour ce qui appartient au théâtre; encore est-il de fort

bon goût, quand on parle de grandes artistes, de faire précéder leur nom des mots *mademoiselle* ou *madame*.

*Femme enceinte* ne se dit plus, *femme grosse* se dit plutôt ; on a adopté *état intéressant*, quoiqu'il soit précieux et affecté.

Ne dites pas un *cadeau* ; dites un *don*.

Les expressions *orgie*, *bacchanale* et mots analogues, ne doivent jamais retentir dans un salon. De grâce, pensez à ce que vous voulez dire avant de parler : car, s'il doit vous échapper un mot qui blesse la décence ou la convenance, il est préférable de vous abstenir.

Un seul exemple pris dans le demi-monde vous suffira pour vous préserver. A l'une des visites de ces marquises inconnues et de ces duchesses impossibles, la maîtresse de la maison disait à une jeune personne : « Tenez, ma petite, le marquis ici présent a depuis longtemps une *tocade* pour vous.... — Merci, répond la personne pour prendre le ton du genre, *je ne cultive pas les jeunes gens*. »

Je vous prie de faire attention au mot *conséquent*, qu'on estropie trop souvent. Un homme *conséquent* est celui dont la conduite est conforme à ses principes. Une fortune, une terre, une belle maison, peuvent être *considérables*, mais jamais *conséquentes*.

Ne dites pas d'un homme gros qu'il est *puissant*, ou d'une femme grosse qu'elle est *puissante*. La puissance est dans la force ou dans le pouvoir.

Gardez-vous de dire, comme les gens les plus communs, en parlant d'un général qui vient d'être élevé à une haute dignité dans la Légion d'honneur, qu'il a obtenu le *crachat*, c'est ignoble et dégoûtant ; dites *la plaque* de la Légion d'honneur. Il en est de même de tous les ordres étrangers.

N'appellez pas Paris *la capitale*.

On ne dit plus *pincer de la harpe*, *toucher du piano*. Jouer s'applique à tous les instruments. On dit sonner de la trompe ; donner un ton de chasse. On dit aussi *battre la caisse*, et non *battre le tambour* ; le tambour est l'homme qui bat la caisse.

Le mot *croisée* a vieilli ; dites *fenêtre*.

Ne dites pas : « J'ai mangé *un fruit*, *un raisin* ; » c'est *du fruit*, *du raisin* qu'il faut dire.

Vous pouvez, en parlant à une femme distinguée et respectable, lui dire : « J'aurai l'honneur de vous faire ma cour tel jour, si vous voulez bien me le permettre. » Mais on ne doit pas avancer que M. \*\*\* *fait la cour* à Mme \*\*\* ; il est plus convenable de s'exprimer ainsi : « M. \*\*\* rend hommage à l'esprit de Mme \*\*\* ; » à la beauté

ne serait pas parfait, car cela pourrait donner une couleur *matérielle* aux assiduités de M. \*\*\*. Et généralement le matérialisme, le positivisme, sont mal reçus dans les salons de la bonne compagnie.

Ne dites pas de ces trivialités : « Je vais me jeter dans les bras de Morphée; — Voilà un fauteuil qui vous tend les bras; — Émilie s'en va dans le royaume des taupes; — Ses épaules sont blanches comme un lait, ses mains comme un satin; — Je vais ce soir en société. » — On doit dire *comme du lait, comme du satin*, et quant au mot *société*, il est aussi bouleversé, par le peuple, que le mot *conséquent*.

On peut être *en société*, lorsqu'on est uni par des liens d'intérêt avec des commerçants ou des industriels : cela veut dire que vous avez formé une entreprise avec quelques personnes et qu'il y a entre vous un acte de société. Voilà pour les relations d'affaires.

Quant au mot *société*, pris en général, c'est un peuple qui primitivement, et afin de s'entr'aider, soit pour dompter les animaux, soit pour cultiver la terre, soit pour vaincre les éléments, soit pour développer les facultés que Dieu a données à l'homme, s'est réuni en nation, en *société*, en quittant l'état vagabond et sauvage.



On a donné souvent un peu d'extension au mot *société* ; mais il ne faudra jamais dire *aller en société*, pour dire aller dans le monde.

Dans les Mémoires attribués à la marquise de Créquy, on trouve ceci : « Ceux qui disent la *bonne société* ne sont pas de la *bonne compagnie*. » Cela rend ma pensée mieux que tout ce que j'aurais à ajouter.

Ne dites pas *aller en soirée*, autant vaudrait-il : *aller en matinée, en jour, en nuit*.

Ne confondez pas *mortifier* avec *fâcher* : « J'ai été bien *mortifié* de ne m'être pas trouvé chez moi lorsque vous avez pris la peine d'y venir. » *Mortifié* voulant dire *humilié*, cela ne peut être le sentiment que vous avez éprouvé ; c'est *fâché* qu'il est d'usage de dire, quoique, suivant moi, la vraie phrase devrait être : « J'ai beaucoup regretté, » etc., etc.

J'espère bien qu'en offrant du tabac vous ne dites pas : *En userez-vous ?* — ni *J'y vas de suite* ; — *Se détruire*, pour se tuer ; — ni *Ses procédés vis-à-vis de moi* (envers moi). »

Ne dites point *sottiser* pour *injurier* ; ces mots ne sont pas synonymes. Celui qui dit *une sottise* est un sot, puisqu'il fait l'important et manque de justesse dans l'esprit. Celui qui dit *une injure* est un homme violent et colérique, qu'un duel ne suffit pas pour corriger.

Celui qui dit d'un homme gai : *C'est un farceur*, d'une femme trop gaie : *C'est une farceuse*, est un pilier d'estaminet.

Garez-vous de ces trois espèces d'hommes, ils ne peuvent que vous nuire, tôt ou tard.

On ne doit pas désigner un homme qui a très-peu de fortune, un homme pauvre enfin, par les mots : *Il est peu fortuné*, car fortuné veut dire heureux; tandis que l'on peut éprouver les chagrins les plus cruels en jouissant d'une immense fortune. On n'est donc pas *fortuné* parce qu'on possède deux cent mille francs de rente, *on n'est que riche*. « Il y a de la Providence là-dessous, » disait Pascal.

Si vous allez, comme moi, en omnibus, vous entendrez les gens qui vous dérangent vous dire poliment : *Excusez*, au lieu de : « Je vous demande pardon. » La majeure partie vous dira même, avec une fort bonne intention : *Je vous demande excuse*, ce qui est bien autre chose; cela voudrait tout simplement dire ceci, si ces personnes parlaient français : « Vous avez eu des torts envers moi, et j'exige que vous vous en excusiez. » Ce qui serait désagréable pour vous, après avoir eu les pieds écrasés.

Ne dites pas : *bêta*, pour bête; — *embêter*, pour ennuyer; — *douceurs*, *chatteries*, pour sucreries ou

friandises; — *beau râtelier*, pour belles dents; — *carré*, pour palier de l'escalier; — *une bonne trotte*, pour une longue course; — *fendant*, pour tranchant ou présomptueux; — *pas moins*, pour néanmoins; — *quoique ça*, pour malgré cela; — *sur*, pour aigre ou acide; — *entregent*, pour adresse, habileté, quelquefois intrigue.

Pour exprimer qu'une chose est à la mode ou contre la mode, il ne faut pas dire : *C'est le bon genre, cela est de mauvais genre*. Genre ne peut être synonyme ni de *mode* ni de *goût*.

Ne dites jamais : *éduquer*, pour élever; — *endêver*, pour s'impatienter; — *craquer, blaguer*, pour mentir; — *rouler carrosse*, pour aller en voiture; — *bougonner*, pour gronder; — *se soûler*, pour s'enivrer; — *décesser*, pour cesser; — *bâfrer*, pour manger avec avidité; — *étreinté*, pour harassé; — *priser*, pour prendre du tabac; — *bisquer, rager*, pour être contrarié ou impatient.

Ne dites pas davantage : *Les jambes me rentrent dans le corps*, pour Je suis très-las; — *Il fait des morales*, pour dire Il donne des leçons de morale; — *Il fait les cent coups*, pour Il fait mille folies; — *Votre chaise est sur moi*, pour Votre chaise est sur ma robe ou sur mon paletot.

Il y avait au *xvii<sup>e</sup>* et au *xviii<sup>e</sup>* siècle des qualifications qui ont disparu. Ainsi « le titre de *Madame*

était porté de droit par toutes les filles de France, dit Saint-Simon; il s'étendit aux filles des duchesses femmes<sup>1</sup>, puis enfin aux filles *dames d'atours*; ce fut Louis XIII qui créa ce droit pour Mlle d'Haute-  
fort.

« Louis XIV donna des lettres spéciales portant permission à Mlle de Sery, comtesse d'Argenton, parente de la duchesse de Ventadour, et amie du duc d'Orléans (depuis régent de France), de prendre également le nom de *Madame*<sup>2</sup>. »

Ces distinctions n'existent plus aujourd'hui; mais, pour être parfaitement poli, il faut se pénétrer de celles qui subsistent encore et savoir les appliquer à propos; il faut enfin faire une foule de concessions et de sacrifices agréables aux autres, pour les convaincre que nous préférons leur satisfaction à la nôtre.

Soyez aussi très en garde contre les habitudes de

1. On entendait par ces mots les filles nées duchesses, et non duchesses par leur mari.

2. Le chevalier d'Orléans, fils de S. A. R. le duc d'Orléans et de Mme la comtesse d'Argenton, était grand prieur de France, général des galères de France, grand d'Espagne, etc., mais non apte à régner.

Il tint sur les fonts de baptême la comtesse de Marle, ma grand'mère (côté paternel). Son père, le comte de Marle d'Autigny, gouverneur de Tretz, commandait deux des galères de France, à l'époque où le prince Doria, duc de Tursi, commandait celles de Gênes.

quelques gens qui ont toujours le besoin de se mettre en scène, de parler d'eux, de leurs goûts et de leurs habitudes, de juger telle ou telle chose, s'appuyant sur la sûreté de leur jugement, etc , etc. En général, ne vous mettez jamais en avant, même en très-bon langage, ce n'est pas poli pour les autres, et c'est quelquefois dangereux pour soi.





## CHAPITRE V.

### L'HOMME ÉLÉGANT.

*Asteios* était en Grèce le nom de l'homme élégant. Un auteur anglais a pris ce pseudonyme pour faire une espèce de traité sur la science de la vie (*Science of life*), au point de vue, bien entendu, de la vie élégante, qu'il a intitulé : *The Science of etiquette*. M. *Asteios* se pose en écrivain *humoriste*. Tantôt de l'école de Johnson, qui, comme le dit Frédéric de Mercey, est alternativement puéril ou touchant; tantôt comme Sterne ou Swift, qui sont presque toujours spirituels et amusants. L'*élégant* *Asteios* donc s'attache à montrer la haute importance des mots *monsieur*, *cher monsieur* et *respectable monsieur* (*sir*, *dear sir*, *respected sir*). Je ne compte pas le suivre dans ce qui me reste à dire sur l'élégance et

sur les hommes qui ont brillé dans cette *science*, où l'un des principaux avantages est d'avoir ce que les Anglais ont par-dessus tout : *self confidence* (confiance en soi). Cela sert merveilleusement pour l'impudence avec les autres, pour peu qu'on y soit disposé.

Cela rappelle aussi très-bien cette *stiffness* (roideur) dont on parle tant. .

Il faut que je répète ici que la politesse, l'urbanité, la toilette des hommes, leur manière de se tenir dans le monde, les règles enfin du *savoir-vivre*, sont essentiellement distinctes aujourd'hui de ce qu'elles étaient autrefois.

L'homme commun manque à toutes ces règles; le fashionable ignorant et important les exagère et les rend ridicules; l'homme comme il faut fait juste ce qu'il faut.

Le *fashionable*, sachez-le bien, n'est pas l'*homme poli*; c'est chez lui le triomphe du bizarre, du singulier, sur le naturel.

Le fashionable anglais pur-sang doit avoir un facile dédain des hommes et des choses (*easy scorn*).

Il ne doit jamais s'émouvoir, sourire affectueusement, être heureux ou malheureux; seulement, s'il perdait son chien terrier, son *gray-hound*, ou si son cheval faisait un *fiasco* à la chasse, il devrait mon-



trer du mécontentement, froncer le sourcil à la manière de Jupiter.... mais parler bientôt après d'autre chose.

Le fashionable évite les hommes vulgaires, ou ceux qui n'ont pas une fortune à dissiper. Si on en rencontre, il faut, comme disait l'impertinent *Drumot*, les *cut directly* (les couper à l'instant). Couper son homme, dit *Mercey*, c'est déjouer toute tentative de conversation.

En général, la réserve du fashionable envers tout le monde doit être taciturne, hautaine, insolente.

Il doit aimer le *confortable*, mais sans prendre la peine de s'en occuper. Il s'étend sur un divan, le pied de sa jambe droite appuyé sur le genou gauche, la tête renversée en arrière, et attend ainsi la *Félicité*, comme les princes arabes attendaient les voluptés orientales au temps des califes.

Le *haut fashionable* doit toujours chercher à éblouir le bourgeois; il doit avoir un mépris de bon ton avec ses égaux et ses inférieurs. Quant à ses supérieurs, il leur parle avec une habileté telle qu'il peut tromper tous ceux des assistants qui ne sont pas faits à ce manège; il prend une supériorité factice, et, lorsque le supérieur est distrait par la moindre des choses, il en profite pour prendre des airs protecteurs, quand il n'est au fond que le protégé.

La France, avant Louis XVIII, ne connaissait pas le mot *fashionable*; il est venu avec la constitution d'importation, et a été suivi d'une foule de mots que notre *Jockey-Club* a adoptés, et qui se sont répandus dans les habitudes de la vie depuis notre entente cordiale avec l'Angleterre.

La France ne comprenait, autrefois, la galanterie spirituelle et élégante qu'avec des hommes bien élevés.

Ainsi, la plupart des types qui frappaient sa mémoire et fixaient ses convictions, c'étaient le roi chevalier, et près de lui Brantôme; sous le roi Béarnais, c'étaient Bellegarde et Bassompierre.

Sous Louis XIII, on retrouve le même Bassompierre, *si jeune à quarante-trois ans* qu'il refusait d'être maréchal de France, assurant que ce n'était qu'une affaire de *vieil homme*.

Ce qui faisait dire beaucoup plus tard à plusieurs femmes, et particulièrement à Mme de Motteville : « Les restes de Bassompierre<sup>1</sup> valent mieux que les prétendues primeurs de la jeunesse actuelle. »

Bassompierre avait alors soixante-cinq ans.

Sous Louis XIV, on citait comme la fleur de la galanterie élégante le marquis de Vardes, le chevalier de Gramont.

1. Mort en 1646.

Sous Louis XV, le maréchal de Richelieu et le duc de Lauzun.

Sous Louis XVI, le comte d'Artois, le baron de Bezenval, le comte de Vaudreuil.

Sous Louis XVIII, le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld.

Sous Charles X, le duc de Guiche.

Enfin, de nos jours, mon spirituel et bon ami Alfred, comte d'Orsay.

Ce livre, je le reconnais, n'est pas pour l'élève qui sort du collège; mais je tâche qu'il soit à l'adresse des intelligences viriles qui n'ont plus qu'à jouir des avantages soit d'une fortune héréditaire, soit d'une fortune acquise par leur honorable labeur.

Pour sortir du stérile sillon tracé par tous ces prétendus *Guides du monde comme il faut*, j'écris avec la résolution, en m'adressant à ces intelligences nouvelles, de leur faire connaître quelques intelligences anciennes, afin qu'en entrant dans le monde ils aient des indications suffisantes pour ne paraître ignorants ni du passé ni du présent.

Ainsi, dans ce chapitre, je ne puis me dispenser de montrer à ceux de mes lecteurs qui se sentiraient des entraînements vers l'élégance anglaise, ce spirituel Français qui fut le type le plus parfait, le plus élevé, le plus noblement élégant qui ait existé dans les Trois-Royaumes.

Mais avant de vous parler de notre d'Orsay, qui était devenu l'un des *sporting gentlemen* les plus renommés de l'Angleterre, il faut que vous connaissiez quelques noms de gentilshommes anglais qui ont brillé dans la Grande-Bretagne avant la célébrité du comte d'Orsay.

Sir Walter Raleigh<sup>1</sup>, favori de la reine Elisabeth<sup>2</sup>. Ce fut lui qui se dépouilla un jour du riche manteau qu'on portait alors, et l'étendit devant les pieds de la reine, afin qu'elle pût franchir un endroit fangeux sur lequel elle hésitait à passer. Il était lié avec le poète le plus renommé du temps, Edmond Spencer. Il était lui-même littérateur, poète, et doué surtout de cet esprit chevaleresque, qui exerce un si grand charme sur les femmes.

Sir Kenelm Digby, neveu de lord Perryne Digby<sup>3</sup>, présentait la brillante réunion des qualités qui éblouissent avant de convaincre, qui commandent l'admiration avant de prouver qu'elles la méritent.

J'ai cité ces deux noms parce qu'ils ont eu une valeur réelle, et une juste renommée de courtoisie, d'élégance et d'esprit.

Le comte Alfred d'Orsay était le digne successeur

1. Né en 1552, décapité par ordre de Jacques I<sup>er</sup>, le 29 octobre 1618.

2. Avant lui le comte de Leicester, après lui le comte d'Essex.

3. Né en 1603, mort le 11 juin 1665.

de ces parfaits gentlemen. Aussi les femmes de la haute aristocratie anglaise ne s'y trompaient pas. Lady William R\*\*\*, lady S\*\*\* L\*\*\* et lady S\*\*\* G\*\*\*, qui m'en parlaient sans savoir que j'étais son ami, me disaient : « Ce n'est ni un *Mildmays*, ni un *Pierrepoint* de la régence; ce n'est pas non plus un *Nash*, ni un *Brummel* du prince de Galles. Ces gens-là n'avaient ni la noblesse de ses manières, ni son exquise politesse. On ne peut non plus le comparer au prince de Ligne, quoiqu'il ait de son esprit, ni le mettre en parallèle avec Alcibiade dont il a la beauté; rien de tout cela ne serait complètement digne de notre gentilhomme français. »

Parlant un jour de d'Orsay avec lord Ruttwen, il me dit : « C'est le gentilhomme le plus accompli, un idéal *specimen* de Français du meilleur monde<sup>1</sup>. »

Byron rapporte qu'étant à Gènes, le 5 avril 1823, il lut quelques notes informes écrites par le comte d'Orsay : « La plus singulière chose, dit-il, est qu'il ait pénétré, non pas le *fait*, mais le *mystère* de l'*ennui anglais* à vingt-deux ans ! J'avais à peu près le même âge, ajouta-t-il, lorsque je fis la même découverte. »

Le manuscrit jugé par cette grande autorité

1. Lord Byron avait dit de lui : « C'est le rare et idéal type du Français accompli. »

égale tout ce que le chevalier de Gramont a laissé de plus piquant sur les mœurs de son temps. Il est, dit-on, dans les mains d'une personne qui a été chère au comte d'Orsay.

D'Orsay avait les manières aimables, le tact, l'à-propos des personnes les plus brillantes d'Hampton-court et de Cambridge Wells. Il avait les habitudes chevaleresques de son père, le général de division comte d'Orsay, une de nos gloires du premier empire français. Il était frère du comte Maximilien d'Orsay, chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche, et de Mme la duchesse de \*\*\* ; il se trouvait ainsi oncle, grand-oncle et frère, par le cœur, de cette noble, spirituelle et élégante pléiade des Gramont, tous ducs, tous gens de cœur et d'esprit, tous servant le pays : car, avant les intérêts de caste, avant les divisions d'opinion, il y a LA FRANCE.

D'Orsay parlait quatre ou cinq langues. Il dessinait avec un goût exquis. Il peignait avec facilité et donnait à tous ses portraits une élégance qu'il puisait dans la délicatesse de ses impressions et de ses inspirations. Sa sculpture a une vérité de ressemblance qui est incessamment rehaussée par son goût pur et antique. Ses lettres, et surtout ses *Mémoires sur la société anglaise*, ont un remarquable cachet d'observation.

Tout contribuait à surprendre l'esprit de ceux

qui l'étudiaient, et à charmer ceux qui l'affectionnaient. Ses succès furent toujours d'une étonnante rapidité. Lady Luisa H\*\*\* disait de lui : « Si Alfred était tombé d'un ballon dans n'importe quelle partie du monde, il s'y serait fait admirer et aimer. » Je sais qu'un M. de L\*\*\*, grand critique de toutes choses, a répété que ce ne serait qu'à la condition de refaire vite un autre ballon pour qu'il quittât l'endroit. Il faut laisser aux sots, aux envieux, aux jaloux de toutes les supériorités, les tristes jouissances du dénigrement.

La bibliothèque Impériale possède l'autographe d'une lettre de lord Byron au comte d'Orsay qui mérite de trouver sa place ici<sup>1</sup>.

« Mon cher comte d'Orsay,

« Vous devriez être satisfait d'écrire dans notre langue maternelle aussi bien que Gramont, et d'avoir réussi à Londres comme personne n'y a réussi depuis le temps de Charles II, sans tomber dans notre barbare langage, que vous écrivez cependant beaucoup mieux qu'il ne mérite.

« Mon approbation est très-sincère, mais peut-être pas très-impartiale : car, bien que je chérisse mon pays, je n'aime pas mes compatriotes, et, indé-

1. Voy. Philippe Busoni, et l'*Illustration*, vol. XX.

pendamment de la séduction du talent qui brille dans votre livre, je crains qu'il ne m'offre aussi l'attrait de la vengeance. J'ai vu et éprouvé beaucoup ce que vous décrivez si bien. J'ai connu les personnes et les réunions (pour la plupart) dont vous parlez, et les portraits sont tellement ressemblants que je ne peux pas moins admirer le peintre que ses productions. Mais je suis malheureux *pour vous*, si bien initié à la vie, à votre âge, en songeant à ce qu'il en peut advenir quand l'illusion sera dissipée. N'importe, en avant!... vivez tant que vous pourrez jouir entièrement des nombreux avantages de jeunesse, de talent et de figure que vous possédez : tel est le vœu d'un Anglais (je suppose), car ma mère était Écossaise, mon nom et ma famille sont normands; pour moi je ne suis d'aucun pays, et quant à mes *ouvrages*, qu'il vous plait de mentionner, laissez-les aller au diable *d'où ils viennent*, si j'en crois beaucoup de gens. NOËL BYRON. »

Je suppose que vous lisez l'anglais : dans ce cas, demandez à votre libraire le *Idler in Italy* de lady Blessington; vous y verrez, entre autres singulières allusions relatives à la rencontre fortuite qu'elle fit à Valence<sup>1</sup> du *fascinant lieutenant d'Orsay*, une phrase qui sent son hyperbole.

1. Dauphiné.



« Napoléon, dit-elle, était aussi *lieutenant* quand il vint en garnison à Valence ! »

Lord Blessington se prit d'une grande amitié pour d'Orsay, et il fut convenu en famille qu'il épouserait l'honorable lady Harriet Gardiner, que lord Blessington avait eue de sa première femme<sup>1</sup>.

D'Orsay pour ce mariage donna sa démission, quitta la carrière militaire, partit pour Gênes avec lord et lady Blessington. Lady Harriet fut retirée de pension, arriva à Gênes où elle épousa d'Orsay, conformément à la volonté de son père.

De retour d'Italie, lord Blessington mourut à Paris en 1827, et sa femme devint une des plus brillantes étoiles du firmament littéraire de l'Angleterre, où d'Orsay l'accompagna. C'est à cette époque qu'il reprit sa grande carrière de *sportsman* et *arbitre général* de la haute aristocratie anglaise, comme a dit *the Court journal*.

J'ai entre les mains, à la date du 29 août 1852, une lettre de notre grand poète, Lamartine, qui dit de d'Orsay : « C'était un de ces hommes que j'aimais,

1. Charles-John Gardiner, créé comte de Blessington en 1806, fut marié deux fois : la première à Mary Campbell, et la seconde à la fille de M. Edmond Power. — Deux nièces de lady Blessington, portant le nom de Power, toutes deux très-distinguées, habitent Paris. — Lady Blessington et d'Orsay sont enterrés près de Saint-Germain, dans une des terres de la famille de Gramont.

comme je vous aime, pour leurs charmes autant que pour leurs talents. Il faut deux siècles pour former ces hommes-là : le siècle des aristocraties aimables et le siècle des pensées viriles. Les hommes d'un seul temps n'ont pas cette double nature ; ils peuvent être estimables, mais ils ne sont pas attachants <sup>1</sup>. »

Tous ces souvenirs du plus beau type de l'élégance, de l'esprit, de la politesse et de l'urbanité, seraient incomplets si je ne faisais connaître, comme complément, l'asile qu'il s'était choisi, je devrais dire qu'il avait créé.

Pour ceux des lecteurs qui aiment à orner leur hôtel ou leur appartement, la vue de ce *luxe artistique* peut être utile. Je sais que, pour mon compte, il m'a servi en partie de modèle pour ma salle d'armes.

Un jour que d'Orsay *flânait* dans Paris, cherchant un atelier de peintre ou de sculpteur, il tomba par hasard à l'entrée d'une espèce de grenier délaissé par Gudin, dans son hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque. C'est de ce *Hall* abandonné que d'Orsay fit une manière de kiosque des Mille et une Nuits où je vais essayer de vous introduire.

Le comte d'Orsay, en y entrant, commença par

1. Notre peintre célèbre de marine baron, Tr<sup>e</sup> Gudin, était intimement lié avec d'Orsay, et méritait cette lettre.

entasser pêle-mêle marbres, bronzes, plâtres, toiles, dessins, livres, statuettes, armes, curiosités de tous genres. Puis une pensée de fée, une main de fée peut-être, transforma ce chaos en un campement de prince. Puis ce campement devint un boudoir, un salon, une galerie, un temple ; le tout décoré du nom d'*atelier*.

Charmants tableaux, portraits magnifiques, statuettes grecques, ou romaines des plus beaux temps, figurines du moyen âge, coupes et fibulines de la Renaissance, poignards de Benvenuto, faïences de Depht et de Bernard de Palissy, sabres dignes de l'*Armeria* de Turin<sup>1</sup>, panoplies élégantes, bustes célèbres, curiosités de tous genres, tout fut bientôt classé avec tant d'art et de goût, qu'on se serait cru dans le palais Dusommerard.

Lorsque la transformation fut complète, et que l'*atelier* fut un musée, Alfred, enchanté, comme nous, trouva un charmant petit coin pour placer un lit, dans ce sanctuaire toujours orné de fleurs et de myrtes épanouis.... qui poussaient ou tombaient de je ne sais où. Alors le souverain de ce

1. J'ai été assez heureux pour offrir au roi l'un des plus riches sabres de Tipoo-Saïb, attribué, dit-on dans le volume publié sur l'*Armeria* en 1840 par le comte de Seyssel, p. 208, à *Soliman le Grand*, qui régnait en l'an de l'hégire 926 (soit en 1549 de notre ère). Mais le travail est indien, et non arabe ou turc.

petit royaume fit, seul ou avec quelque mystérieuse Égérie, des lois pour son empire.

Cet empire de la Paix était des plus sages, comme on va le voir ; car il prescrivait à chacun, quels que fussent ses opinions, son culte, son rang ou son sexe, de vivre en bonne intelligence avec son voisin. Les républicains ou les royalistes, les doctrinaires ou les impérialistes, se regardaient sans humeur, et paraissaient sans fiel.

Quant aux femmes, c'était bien autre chose : lady Blessington, ce buste digne de l'antique, souriait à lady A\*\*\*, dont d'Orsay m'a laissé le grand portrait au pastel (car il savait tout faire). La reine Victoria (statuette en bronze), sur un joli cheval orgueilleux de la belle main qui le guide, se trouvait parfaitement bien à côté de la statue équestre de Napoléon le Grand. La marquise de Douro regardait presque tendrement lady S\*\*\* qui ne l'aimait pas. La sœur et les deux nièces de lady Blessington paraissaient accueillir sans embarras la duchesse de \*\*\*. Deux princes, fort puissants aujourd'hui, vivaient sans haine à côté des bustes de \*\*\*, qui les ont en horreur. Dans une certaine pénombre, on voyait cette foule de femmes esquissées avec le merveilleux crayon d'Alfred, toutes vaporeuses, toutes nébuleuses, semblables aux femmes des visions d'Ossian, et nageant comme elles dans l'éthérée !

Il faudrait la plume d'Horace, pour vous décrire ici, avec la fraîcheur et la jeunesse de son esprit, le charme que répandaient toutes les *amies* de d'Orsay dans ce sanctuaire des arts. Tyndaris, Lalagé, Barine, en auraient pâli !

Le duc et la duchesse de \*\*\* occupaient une place sérieuse et de choix dans cette galerie ; la noblesse, la distinction, l'élégance, avaient là deux beaux modèles. Le trophée d'armes qui entourait le buste du général d'Orsay était aussi du côté des portraits de famille.

Je passe rapidement sur la collection de tous ces cadres qui renferment les dessins ; mais lisez au bas : sir Thomas Lawrence, sir Edwin Landseer, Füger, de Vienne, Prudhon, Mme Jacquotot, Robert Lefèvre, Gudin, Gigoux, Clésinger, les deux Johannot, Devéria, Camille Roqueplan ; il me semble que toutes ces célébrités valent bien la peine qu'on les nomme. J'allais oublier ce précieux bas-relief de Clodion, qui a un si parfait imitateur dans Lévéque. Ce bas-relief fut exécuté en grand pour le tombeau de la princesse de Poix, grand'mère de d'Orsay.

Je voudrais vous parler d'une charmante statuette, au milieu de cent charmantes statuettes ; c'est un Centaure chargeant son ennemi à fond de train. Alfred s'est surpassé dans cette composition,

comme dans le buste de la comtesse de Blessington, qu'il a fait de cent manières.

Pour terminer l'examen rapide de cette élégante demeure, venez avec moi jeter un regard sur ce silencieux clair de lune de *Tuite*. Voyez comme la pâle voyageuse des nuits baigne de sa lumière le tombeau de lady Blessington!

C'est en m'imprégnant de cette nocturne et mystérieuse poésie que je me suis rappelé la touchante prière de mistress S\*\*\*, humble et mélancolique comme un clair de lune sur la neige :

As moonlight on snow.

En voyant, dans cet atelier de d'Orsay, tant de portraits si beaux, tant de statues ou de bustes de femmes si parfaits, tous mes souvenirs d'Italie me sont revenus.

C'est là qu'on comprend le culte de la forme! Mais en voyant les statues de femmes si divines, soit chez d'Orsay, soit aux galeries Pitti, soit dans la grande Rome, le désir de Pygmalion ne m'est jamais venu à l'esprit. Il a gâté son œuvre en demandant à Vénus de lui donner la vie. Pauvre traduction sensuelle!... vulgaire profanation de ce que l'intelligence, la poésie, le sentiment, avaient fait à l'égal des dieux!...

J'ai toujours dit à la Vénus de Médicis même :

« Restez marbre, déesse des beaux rêves; soyez cyzique ou pantélique, paros ou carrara, mais ne recevez pas notre vie terrestre.... restez un chef-d'œuvre divin, accessible seulement à notre âme! »

. . . . .  
J'en reviens à l'homme élégant.

Grâce au bon goût de la cour de France et de la nation française, nous n'avons jamais eu pour souverain de la mode, du bon ton et de la grâce, un homme du genre de Brummel, qui insultait le duc de Bedford, le prince de Galles et toute la société anglaise, dont il était devenu l'impudent souverain.

« Brummel, homme de rien, dit le comte de Mercey, sans naissance, sans fortune, sans instruction, conquit l'empire de la mode, se plaça à la tête de la *fashion* la plus aristocratique de l'Europe, régna en tyran sur cette société hautaine qui semble dédaigner le reste du genre humain, et, simple particulier, engagea avec la royauté elle-même une lutte d'amour-propre dans laquelle la royauté fut vaincue. »

Un *élégant* et une *élégante* de la cour de Catherine de Médicis nous fournissent une anecdote qui a un côté assez comique pour être placée ici comme diversion.

. .

Saint-Mesgrin était, sous Catherine de Médicis, un des hommes à bonnes fortunes les plus recherchés des élégants du temps ; il fut cause d'une aventure dont l'abbé de Choisy nous a conservé le souvenir<sup>1</sup>.

M. de Guise, dit-il dans ses Mémoires, avait épousé une princesse de Clèves, veuve du prince de Porcian. Elle était belle et vivait dans une cour fort élégante. On l'accusait de n'être pas fort insensible à la passion de Saint-Mesgrin. Un jour que la reine Catherine de Médicis donnait une fête où toutes les dames de la cour devaient être servies par des jeunes gens du même rang, portant leur livrée, M. de Guise pria sa femme de n'y point aller, l'assurant fort qu'il était persuadé de sa vertu, mais que le monde parlant d'elle et de Saint-Mesgrin, il fallait le faire taire.

Mme de Guise lui dit qu'elle ne pourrait pas désobéir à la reine, qui lui avait fait dire d'y aller.

Elle y alla.

La fête dura jusqu'à six heures du matin. Elle revint chez elle ; mais à peine fut-elle couchée, qu'elle vit entrer dans sa chambre M. de Guise, suivi d'un seul maître d'hôtel qui portait un bouillon. Il ferma la porte, s'approcha du lit et lui dit d'un

1. L'abbé de Choisy fut ambassadeur de Louis XIV à la cour de Siam, en 1685.



ton sévère : « Madame, vous ne voulûtes pas faire hier au soir ce que je souhaitais, vous le ferez présentement ; les divertissements vous ont échauffée , il faut prendre ce bouillon. »

Mme de Guise se mit à pleurer, demanda un confesseur, ne doutant pas que ce ne fût du poison. Elle était seule ; M. de Guise parlait en maître : il fallut obéir.

Dès que le bouillon fut avalé, il la laissa seule, bien enfermée dans sa chambre.

Trois heures après, l'étant venu trouver : « Madame, lui dit-il, vous avez passé une nuit assez désagréablement ; j'en suis cause. Jugez de toutes celles que vous m'avez fait passer aussi désagréablement pour le moins !... Rassurez-vous, vous n'en aurez que la peur.

— Je veux croire, répondit-elle attendrie, que j'en suis quitte pour la peur ; mais à l'avenir, ne nous en faisons plus l'un à l'autre. »

Avis aux élégantes qui font attendre la nuit leur mari à la fenêtre, pendant qu'elles vont au bal chez la comtesse de \*\*\*.

Avis à celles qui les font attendre aussi, quand elles reviennent du bal accompagnées par un jeune officier.

Avis enfin aux femmes qui, après avoir assuré leur mari qu'elles n'iront point au bal masqué de

l'Opéra, y passent la nuit en partie fine, et ne rentrent chez elles que le lendemain.

Vous voyez que je suis au courant de la chronique de cet hiver. Le fashionable et *gros élégant* Dar..., en me racontant les peccadilles de ces trois dames, m'ajouta qu'il avait entendu l'une d'elles reprocher à son mari les torts qu'elle avait envers lui. La plus candide, la plus simple, la plus vraie de toutes les femmes, ne manque jamais d'adresse dans l'occasion.

« Voilà pourtant les trois ménages les plus unis, les plus constants, les plus aimants de Paris; jugez du reste, me cria en partant le sceptique Dar....

— Vieux voltairien, va! »

Cette digression me rappelle le conte allégorique des *Deux Corbeaux*, par le célèbre poète russe Pouschkine. On y reconnaîtra aussi le sarcasme de Byron et le rire amer du fashionable de *haut ton*.

Un corbeau dans son vol crie, en passant, à un autre corbeau :

« Où dînerons-nous, aujourd'hui ?

— Là-bas, j'ai vu gisant le corps d'un héros assassiné.

— Par qui ? et pourquoi a-t-il péri ?

— Trois êtres seuls le savent : son faucon qui s'est envolé dans les bois, sa jument noire sur laquelle son ennemi est monté, et sa jeune femme

qui paraît attendre celui qu'elle aime.... non l'*assassiné*, mais le *vivant*. »

Un autre auteur russe, Lermontoff, a aussi le rire sardonique ; vous pouvez vous en assurer, si vous lisez l'histoire du jeune garde du corps du tsar Ivan Vasilievitch.

Ce n'est donc pas seulement *la grande civilisation* qui donne ces idées sur ce qu'on appelle les *galantries* des salons, ou la *perversité* du grand monde ?

Il y a là une pensée grosse de douleurs pour un cœur pur, bon et aimant !

Raison de plus pour vous recommander de ne fréquenter que la bonne compagnie, et de ne vous attacher qu'à une âme honnête.





## CHAPITRE VI.

### L'HABITATION ÉLÉGANTE ET CONFORTABLE.

Après vous avoir dépeint l'habitation du comte d'Orsay, habitation qui n'était, après tout, qu'un atelier, ma tâche ne serait pas remplie si je ne vous décrivais en peu de mots ce que le luxe moderne exige dans une maison véritablement bien tenue.

Je laisse de côté la Grèce et Rome. Vous trouverez dans les auteurs anciens la description de leurs maisons; vous pourrez même en voir si vous allez à Herculaneum et à Pompeï; je me dispense donc de vous en parler et je vous conduis immédiatement chez Mme la vicomtesse de S\*\*\*, dont l'hôtel peut vous servir de modèle si vous désirez une habitation où le *confort* soit uni à l'*élégance*.

L'hôtel de Mme la vicomtesse de S\*\*\* est situé dans cette partie du faubourg Saint-Honoré, qui a envahi les jardins de l'ancien hôtel Stacpoole. Il a une cour d'honneur et une serre-jardin, mais dans des proportions restreintes qui le sauvent de cet air d'*abandon* dont les grands hôtels du faubourg Saint-Germain ne peuvent plus se défendre. Un perron de quelques marches en pierre blanche poncée avec soin, et couvert en partie d'un tapis écarlate, mène à une antichambre boisée en chêne, entourée de banquettes en velours où se tiennent les valets de pied.

Cette antichambre conduit à un salon d'attente tendu en tapisserie de Beauvais encadrée dans des baguettes d'ébène. Au centre de cette pièce vous verrez une table carrée à pied tors, couverte d'un tapis pareil à la tenture, et sur laquelle se trouve tout ce qu'il faut pour écrire. C'est là que se tient le valet de chambre chargé d'écrire les noms et d'annoncer les visites. Dans ce salon d'attente existent trois grandes portes cachées sous des portières. La porte de droite mène à une salle d'armes dont les murs disparaissent sous des panoplies. Aux deux côtés de la porte se trouvent deux armures complètes de chevalier, montées sur des socles en ébène écussonnés aux armes des maîtres de la maison. Cette salle d'armes mène au fumoir du

vicomte de S\*\*\*. Ce fumoir, tendu à l'algérienne, se trouve à l'extrémité droite du bâtiment.

La porte du milieu du salon d'attente conduit au grand salon blanc et or, style Louis XVI. Le meuble est en bois doré, les étoffes en lampas. Deux consoles en bois de rose incrustées de porcelaines de Sèvres occupent les entre-deux des croisées. Sur ces meubles, des marmousets en marbre blanc tiennent des torchères en bronze doré pour les bougies. Les quatre panneaux du salon sont égayés par quatre pastels de Greuze, quatre chefs-d'œuvre.

La troisième porte du salon d'attente mène à la salle à manger. Elle est peinte à fresque à l'italienne, avec fontaine et vasque en marbre cipolin. Une bonne copie du tableau de Vanloo, *le Déjeuner de chasse de Louis XV*, orne le grand panneau qui fait face aux fenêtres.

Nous arrivons enfin au boudoir qui termine l'extrémité gauche de l'hôtel. C'est la seule pièce de la maison que la vicomtesse de S\*\*\* habite réellement ; les autres ne servent que pour les réceptions. Vous verrez là son piano, son chevalet, ses livres favoris, sa tapisserie et le *bonheur du jour* sur lequel elle écrit ses lettres. Toute la femme est là.... et dans sa chambre à coucher où, malgré le *shocking*, je vous conduirai tout à l'heure.

Toutes les croisées du rez-de-chaussée donnent sur une serre-jardin que, quatre ou cinq fois dans l'hiver, les tapissiers changent en une petite salle de spectacle où les hommes et les femmes du monde jouent des proverbes.

Montons maintenant au premier étage, où se trouve la chambre à coucher de la vicomtesse. Rien de plus simple et de meilleur goût. Elle est capitonée en soie orange (la vicomtesse est brune), rehaussée de câbles tordus en soie bleue. Le bois du lit disparaît sous une ouate recouverte d'étoffe pareille à la tenture. Des ganaches, des chauffeuses, se nichent dans les angles.

Le cabinet de toilette et de bain est tendu en perse fond vert d'eau avec bouquets de roses ; la baignoire est de marbre blanc à contour enroulé ; un épais tapis turc couvre le sol.

La chambre à coucher du vicomte de S\*\*\*, séparée de celle de sa femme par un vaste cabinet de travail d'un style sévère, est tendue en damas vert. Quelques portraits de chevaux et de chiens, par Alfred Dedreux, ornent les parois de la chambre. Un bois de cerf porte les cannes et les parapluies. Les cabinets de toilette et de bain suivent la chambre et font pendant à ceux de la vicomtesse.

Un calorifère chauffe toutes les pièces et les escaliers à une température égale.



Le second étage est mansardé et occupé par les gens.

Les *communs*, construits de chaque côté de la cour, renferment une écurie pour quatre chevaux, une remise pour quatre voitures, une sellerie et la loge du concierge.

Voilà ce que, en l'an de grâce 1857, on peut citer comme le modèle d'un charmant hôtel accessible aux fortunes ordinaires. On peut loger là avec soixante ou quatre-vingt mille francs de rente, tandis qu'il en faut deux cents pour retrouver le même confort et le même luxe dans un vaste hôtel du faubourg Saint-Germain.

Si vous désirez connaître quels sont aujourd'hui les plus somptueux hôtels de Paris, en voici la liste par quartiers.

Au faubourg Saint-Germain :

Les hôtels de Monaco, de La Rochefoucauld et Duchâtel.

Au faubourg Saint-Honoré :

Les hôtels de Pontalba, Bagration et Stourdza.

Aux Champs-Élysées :

Les hôtels de Montijo, Lehon-Poniatowski, de Caumont ; le château gothique du prince Soltykoff et le palais grec du prince Napoléon. Ces deux derniers hôtels, vraies raretés de Paris, sont situés avenue Montaigne et rue Jean-Goujon.

- A la chaussée d'Antin :

Les hôtels d'Osmont et de Rothschild.

A l'île Saint-Louis :

L'ancien hôtel Lambert, résidence actuelle du prince Czartoryski.



# DEUXIÈME PARTIE

DE L'ÉLÉGANCE DANS LE MONDE



## CHAPITRE PREMIER.

### L'ÉTIQUETTE.

(Du grec *στῆξις*, rang.)

En traitant ici de l'étiquette, je n'entends pas professer et provoquer une admiration générale pour le cérémonial et l'étiquette, surtout pour les étiquettes de cour, dont quelques-unes présentent un aspect quelquefois ridicule. Mais les classements ont leur raison d'être. Sans d'utiles réglementations, il n'y aurait ni cérémonie publique, ni pompe religieuse, ni fête militaire. Il n'y aurait d'ordre nulle part. La foule ne serait plus qu'une cohue.

Dans une société bien organisée, chacun, d'ailleurs, doit concourir à l'agrément de tous.

Quant aux présentations à la cour, c'est l'aide de

camp de service qui fait toute espèce d'invitation pour les hommes, et même pour les audiences des femmes qui ont un certain rang dans le monde.

Napoléon, qui voulait toujours classer la société, disait : « Si Corneille vivait, je le ferais prince<sup>1</sup>. »

Quels que soient votre noblesse, votre rang, votre haute distinction ou votre célébrité, dès que vous êtes introduit près d'un souverain, vous devez vous conformer aux trois saluts d'étiquette.

Vous savez aussi que vous lui parlez à la troisième personne, et que vous devez avoir ôté vos gants.

Vous dites : « L'Empereur daignera-t-il m'accorder telle grâce ? » Si c'est un roi, ou une souveraine, vous vous servez des mêmes expressions, sauf la différence du titre.

Si c'est un prince souverain, le grand-duc de Toscane, par exemple, vous savez qu'il est Altesse Impériale et Royale, et que le grand-duc de Baden est seulement Altesse Royale.

En parlant aux princes souverains de cette catégorie, et aux princes du sang des familles impériales ou royales, vous leur dites *Monseigneur* ainsi qu'aux cardinaux, qui en outre sont *Éminence*.

Si vous étiez présenté à Baden, à la grande-du-

1. *Mémorial*, t. II, p. 366.

chesse douairière de Baden, qui, si elle n'était pas une des princesses les plus distinguées, serait encore une des femmes les plus accomplies, vous pourriez la traiter d'Altesse Impériale et Royale ; ce ne serait pas une simple courtoisie, ce serait un devoir.

Le mot *monsieur* doit toujours précéder le titre des princes du sang lorsqu'on parle d'eux. Ainsi on ne doit pas dire le comte de Chambord, le duc d'Orléans, il faut dire : M. le comte de Chambord, M. le duc d'Orléans ; et, quand on leur parle, il faut dire *Monseigneur*<sup>1</sup>.

Quant au titre de *prince*, en France, il faut que vous le sachiez, il a moins d'importance nobiliaire que celui de *duc*, car il y a eu toutes sortes de *nominations* de prince du Saint-Empire, de prince romain, etc., sans autre motif que l'achat d'une grande terre, ou une faveur particulière.

Le titre de duc, quoiqu'il y ait eu dans les deux derniers siècles des *ducs à brevet*, que je pourrais citer, a été beaucoup moins répandu.

C'est en 1351 que le roi Jean fit des ducs, mais c'étaient les plus hauts barons du royaume. Le Dauphin de France, depuis Charles V, fut nommé duc de Normandie ; Philippe le Hardi, duc de Bourgo-

1. L'aîné des Condé était appelé *Monsieur le Prince*.

gne; il devint le chef de cette seconde maison, si florissante et si belle, détruite par la bataille de Nancy.

Lorsque les duchés sortirent de la maison royale, le baron de *Montmorency* devint duc. Pour lui c'était presque descendre, car les *Bouchard* avaient été comtes, quand les comtes étaient rois. Le duc d'Uzès est de la création de 1572.

Depuis, les nominations de ducs se multiplièrent avec une certaine profusion, si l'on considère que quelques-uns de ces titres furent créés par la volonté ou la fantaisie des amies de nos rois.

On raconte à propos de grandes faveurs obtenues par de petites causes, que, sans la mort inattendue du grand Dauphin (fils de Louis XIV), l'épagueul de Mme de Choin, sa maîtresse, faisait un duc et pair.

Voici l'anecdote, que je vous donne sans garantie, bien entendu.

« Le marquis d'Huxelles, qui voulait être duc, et n'en dormait pas, se mit sous le patronage du barbet, et payait d'avance ses services par deux têtes de lapin rôties qu'il lui envoyait tous les jours, de la rue Neuve-des-Augustins au Petit-Saint-Antoine. L'ingénieuse séduction du marquis avait levé tous les obstacles, lorsque la catastrophe de Saint-Cloud



vint briser ses fleurons de duc, en interrompant cette chaîne de rapports mystérieux qui allait faire donner par la reconnaissance de l'épagneul de Mme de Choin un fauteuil à la grand'chambre<sup>1</sup>. »

Lorsque vous rencontrez dans le monde un prince âgé ou d'une haute position dans les affaires publiques, vous pouvez lui dire *mon prince*, mais pas continuellement; il faut éviter les airs de servilité.

A un autre prince, vous rappelez seulement ce titre en lui parlant. Par exemple, au prince de Craon qui joint à l'illustration de la maison de Beauvau un mérite qui lui est personnel, un cœur noble et élevé, et une sûreté de sentiments et d'affections dont j'ai la preuve depuis quarante ans, vous dites : « Prince, » sans le faire précéder du mot *mon*, qui du reste a vieilli.

Le titre d'*Excellence* se donne aux ministres, aux maréchaux, aux ambassadeurs. Mais il faut savoir qu'un *maréchal de France* sera très-peu flatté, s'il sait son monde et apprécie les vieilles traditions, que vous l'appeliez *Excellence*, ou que vous lui donniez son titre nobiliaire s'il en a un. On doit dire *Monsieur le maréchal*, quand on parle à M. le duc de Malakoff.

On disait : M. le maréchal de Turenne, de

1. Voy. la collection de la *Revue de Paris*. Voy. aussi *Mémoires de Saint-Simon*, t. IV, p. 94, éd. Hachette (in-8°).

Saxe, de Luxembourg, d'Albret, de Feuquières, de Créqui, etc.

Le titre de maréchal de France, après le souverain et les princes du sang, domine tout.

Ou n'allez pas dans les hautes régions, ou apprenez-en la langue, les habitudes, en un mot, l'étiquette.

Quoique je réduise dans ma pensée l'étiquette à ce qu'elle a d'utile, il ne faut pas croire qu'elle ne soit pas nécessaire dans une foule d'applications, depuis la plus simple jusqu'à la plus difficile.

Ainsi, si vous terminez votre lettre à un souverain, à un ministre, à un maréchal, à un personnage en grande dignité, par les mots : *J'ai l'honneur*, etc., vous faites une faute contre l'étiquette et contre les convenances adoptées. Vous devez écrire : *Je suis*, etc. Mais à toutes autres personnes, excepté vos amis et vos égaux, vous faites précéder votre signature des mots : *J'ai l'honneur*, etc.

De même dans les choses délicates, où votre susceptibilité craint une humiliation, considérez toujours ce que font les plus grands personnages.

Napoléon I<sup>er</sup>, que j'aime à citer, car il a été mon guide au feu, car il m'a donné à la guerre ma première épaulette, et sur le champ de bataille ma première croix, *Napoléon le Grand*, qui s'entendait en fierté et en grandeur, dit un jour à lord

Hamherst qui revenait de la Chine : « Quoi ! vous avez refusé une audience de l'empereur, parce qu'il faut se prosterner ? Je dirais à mon ambassadeur, moi : « Restez deux heures ventre à terre, « s'il le faut, mais réussissez. »

On ne doit pas en effet se formaliser d'une forme, d'un usage qui n'a rien d'exceptionnel ni de personnel.

Si on a l'esprit peu familiarisé avec les usages des cours ou du monde, si on a la sottise vanité de se croire plus que tout le monde, il faut renoncer aux grandes réceptions, à toutes les grandes solennités officielles, à vivre enfin avec les gens que la société a classés.

Personne, je le suppose, ne demandera pourquoi tout est ainsi réglé pour les vieilles monarchies, par un homme qui commande, qui spécifie, qui ordonne à tous les autres hommes ; car je répondrais par une question : « Quels sont les hommes réunis qui n'obéissent pas à un chef ? »

Si le cérémonial, les préséances, si tous les genres d'étiquette agitent vos nerfs ou troublent votre paresse, restez chez vous ; si cela blesse votre orgueil, restez chez vous ; si vous voulez pour vous la liberté absolue dans votre costume votre tenue, votre langage, votre sans-gêne, ne fréquentez que vos amis les plus intimes.

Si là même vous trouvez trop de servitude, rentrez chez vous, comme le colimaçon dans sa coquille, plutôt que de vous jeter dans le demi-monde, où l'on est accommodant *pour tout*.

Si vous avez le caractère misanthrope, ou quelque *orgueil rentré*, comme disait le prince de Talleyrand, et que vous ayez la crainte de vous heurter contre la fraîche importance de quelques parvenus, n'habitez que Paris, car là on est libre et perdu dans la foule; nulle part aussi vous ne trouverez cette urbanité générale qui ravit tous les étrangers, amis ou ennemis. D'ailleurs, raisonnez-vous et pensez, que depuis quarante ans l'homme le plus froissé, le plus blessé par les impertinences d'en haut, n'a qu'à se dire : « J'aurai de la mémoire. » En effet, tout se rend tôt ou tard... hélas! quelquefois avec usure!

Avis aux impertinents de fraîche date.

La marquise de Lambert disait à son fils : « Il y a plusieurs sortes de dignités ou grandeurs : celles *personnelles* et celles *d'institution*. A celles-ci, on doit un *respect extérieur*; aux autres, c'est un *respect de sentiment*. Mais il y a des âmes basses qui sont toujours prosternées devant la grandeur qui provient de l'*autorité*<sup>1</sup>. »

1. *Avis d'une mère à son fils*, Paris, 1808.

Vous verrez peut-être dans le cours de votre vie bon nombre de ces exemples. Vous serez peut-être aussi du nombre des personnes qui seront supérieures en esprit, en mérite, en courage, à ceux qui seront alors *en dignité* et auxquels l'*étiquette* vous forcera pourtant de rendre une sorte d'hommage. Faites-le sans discussion oiseuse, sans tiraillements pénibles, et rappelez-vous qu'il y a une certaine dignité à ne pas se plaindre, une espèce de satisfaction à mettre la fortune dans son tort.

Rappelez-vous encore ces mots de Mme de Maintenon à son frère d'Aubigné qui désirait de l'élévation : « Après ceux qui ont les premières places, je ne connais rien de plus malheureux que ceux qui les envient. »

L'étiquette de la cour, je dois vous le dire, a fait des martyrs de tous les genres. Voyez où en était réduit l'orgueil d'une grande dame, très-haute de sa nature. Quel asservissement ! et malgré ses plaintes elle se complaît, en quelque sorte, dans un service si propre à la rebuter<sup>1</sup>.

Anne-Marie de La Trémouille, sœur du cardinal de La Trémouille et du duc de Noirmoutier, d'abord femme de Talleyrand-Chalais, puis du duc de Brac-

1. La princesse des Ursins avait son but.... elle y arriva.

ciano, prince des Ursins<sup>1</sup>, écrivait ceci à la maréchale de Noailles :

« Dans quel emploi, bon Dieu, m'avez-vous mise ! Je n'ai pas le moindre repos, et je ne trouve pas même le temps de parler à mon secrétaire. Il n'est plus question de me reposer après le dîner, ni de manger quand j'ai faim : je suis trop heureuse de faire un mauvais repas en courant, et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle pas dans le moment que je me mets à table. En vérité, Mme de Maintenon rirait bien si elle savait tous les détails de ma charge. Dites-lui, je vous supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre du roi d'Espagne, lorsqu'il se met au lit, et de la lui donner avec ses pantoufles quand il se lève. Jusque-là je prendrais patience ; mais que tous les soirs, quand le roi entre chez la reine pour se coucher, le comte de Benavente me charge de l'épée de Sa Majesté, d'un pot de chambre et d'une lampe que je renverse ordinairement sur mes habits, cela est trop grotesque. Jamais le roi ne se lèverait si je n'allais tirer son rideau, et ce serait un sacrilège si une autre que moi entrait dans la chambre de la reine quand ils sont au lit. Dernièrement la lampe s'était éteinte, parce que j'en avais répandu

1. Elle a régné en Espagne, sans être reine ni favorite.

la moitié; je ne savais où étaient les fenêtres, parce que nous étions arrivés de nuit dans ce lieu-là; je pensai me casser le nez contre la muraille, et nous fûmes, le roi d'Espagne et moi, près d'un quart d'heure à nous heurter en les cherchant. Sa Majesté s'accommode si bien de moi, qu'elle a quelquefois la bonté de m'appeler deux heures plus tôt que je ne voudrais me lever. La reine entre dans ses plaisanteries; mais cependant je n'ai point encore attrapé la confiance qu'elle avait aux femmes de chambre piémontaises. J'en suis étonnée, car je la sers mieux qu'elles; et je suis sûre qu'*elles ne la déchausseraient point aussi proprement que je le fais.* »

Anne d'Autriche, régente de France, faisait assez souvent fouetter son fils, le futur roi Louis XIV. C'était la manière, ou, si vous voulez, la manie d'élever les enfants des deux derniers siècles. La régente mère ne manquait jamais néanmoins à l'étiquette, car *avant* et *après*, elle faisait de profondes révérences à l'enfant souverain. Le jeune monarque, assez impatienté de tout ce cérémonial, lui dit un jour : « Eh ! madame, ne me faites pas tant de révérences et ne me faites pas tant fouetter. »

Mais l'étiquette était là, inexorable ! Le roi fut très-salué, et l'enfant très-fouetté.

L'étiquette des cours a eu souvent des résultats

plus fâcheux. Vous connaissez celle d'Espagne, qui forçait la reine, emportée par ses chevaux, ou dans tel autre danger, à ne pouvoir être secourue; car le mot fatal était là comme une menace : « Ne touchez pas à la reine ! »

Vous savez, à une époque plus rapprochée de nous, que l'étiquette de France défendait, à Saint-Cloud, au roi Charles X, de connaître promptement et à chaque minute, par le premier gentilhomme venu, la véritable situation des choses au moment où l'orage amoncelé s'échappait des entrailles de la capitale.

Ce que vous savez peut-être moins, c'est ce qui arriva au roi d'Espagne Philippe III. Le roi était au conseil avec ses ministres; il faisait froid. On avait placé devant Sa Majesté un grand *brasero*<sup>1</sup> qui lui donnait si fort au visage, que la sueur ne tarda pas à lui ruisseler du front. Le roi était d'un naturel si désintéressé pour ce qui le concernait personnellement, qu'il s'oubliait toujours pour les autres, et *ne trouvait jamais rien à redire*, dit l'historien. Il grillait, mais ne se plaignait pas.

Le comte de Pobar dit au duc d'Albe, gentilhomme de la chambre, de faire retirer le *brasero*. Le duc d'Albe répondit que ce serait *contre l'éti-*

1. Usage espagnol, qui a causé bien des maux de tête, sans parler des apoplexies !



*quette*, que cela regardait le duc d'Uzeda, sommelier du corps. On envoya vers le duc d'Uzeda ; il n'était pas au palais. Il fallut le faire chercher dans Madrid....

Avant qu'on l'eût découvert, le roi était mort d'un coup de sang !... sans qu'aucun de ceux qui étaient là eût pris sur lui de retirer le fatal *brasero*, « et sans que le pauvre roi eût *trouvé à redire*, » ajoute Bassompierre.

Il n'y a pas toujours des circonstances aussi sombres dans les exigences de l'étiquette. Il y en a de ridicules, quelquefois de plaisantes.

Le descendant de ces célèbres et puissants Lorrains, du temps du Balafre ; le duc de Guise, mari de Mlle d'Alençon, fille de Gaston, cousin germain de Louis XIV, avait un pliant devant sa femme, et mangeait au bout de la table lorsque sa femme lui permettait de s'asseoir.

L'abbé de Choisy dans ses Mémoires nous a conservé une anecdote d'étiquette qu'il appelle la veillée de M. de Bellegarde.

Bellegarde était, à la mort d'Henri III, grand écuyer de France, seul premier gentilhomme de la chambre et maître de la garde-robe.

Il se rendit aussitôt auprès d'Henri IV, et, dès le premier soir, coucha au pied de son lit, comme faisait alors le premier gentilhomme de la cham-

bre. Henri IV, s'étant éveillé la nuit, appela M. de Bellegarde et lui dit : « Oh ça, monsieur de Bellegarde, comptons ensemble. Je vous laisse la charge de grand écuyer ; mais il faut que vous partagiez votre charge de premier gentilhomme de la chambre avec le vicomte de Turenne, qui a toujours été le mien. »

M. de Bellegarde poussa un profond soupir et s'inclina.

Deux heures après le roi se réveille encore et appelle encore son premier gentilhomme. Cette fois c'est pour lui proposer de céder à M. de Roquelaure la moitié de la charge de maître de la garde-robe.

Bellegarde était perdu si le roi faisait encore un mauvais rêve. Il lui dit : « Eh bien ! sire, je le veux bien ; mais ne vous réveillez plus, s'il vous plaît ! »

De nos jours, nos chargés d'affaires près des cours lointaines sont témoins ou acteurs de scènes d'étiquette qui ne manquent pas d'un certain intérêt. M. de Montigny, consul de France et chargé d'affaires à la cour de Siam, rend ainsi compte de sa présentation officielle au premier roi<sup>1</sup>, qui est le grand roi (car il y en a toujours deux) :

« A l'exception d'une voie laissée libre au milieu d'une *immense galerie*, le parquet était couvert par

1. Présentation du 22 septembre 1855.

les princes du sang, les ministres et les grands dignitaires du royaume, tous vêtus de longues robes de brocart d'or, et couchés sur les genoux et les coudes, la tête penchée en avant avec l'immobilité des sphinx d'Égypte.

« Le silence le plus complet régnait dans cette vaste salle, où, à l'exception de quelques gardes collés le long des murailles, à droite et à gauche du trône, il n'y avait debout que nous. Tout cet ensemble ne manquait ni d'effet ni de solennité : c'était vraiment une belle mise en scène. »

Puisque nous voilà arrivés à l'époque actuelle, il sera peut-être bon de vous dire en quoi consiste l'étiquette, relativement au costume, dans les grands bals de la cour impériale de France.

Les invités à ces espèces de solennités étant tous quelque chose dans l'État, depuis le membre de l'Institut jusqu'au sous-lieutenant de l'armée, depuis le juge jusqu'au simple employé d'administration, il est facile de concevoir que c'est en uniforme que vous devez être. Seulement je vous préviens que l'Empereur, dans de certains cas, fait revivre la culotte courte de casimir blanc, par conséquent les bas de soie et les souliers à bourses : conformez-vous à cette étiquette non *nouvelle*, mais *renouvelée*, si vous êtes invité.

L'étiquette pour la mise des femmes est en quel-

que sorte tracée par l'Impératrice; du moins elle en donne l'exemple.

Au dernier grand bal de la cour, voici quelle était l'élégante étiquette du moment, car tout varie, je vous l'ai déjà dit.

A droite et à gauche de chaque porte des salons, deux statues en fer, je veux dire deux des cent-gardes; immobiles comme les chevaliers d'une salle d'armes, donnent un sérieux chevaleresque de très-bon goût à cet appareil!

Les deux orchestres habituels, l'un à la galerie supérieure de la salle des Maréchaux, l'autre le long des fenêtres dans la galerie de la Paix, laissent peu d'interruption à la danse.

L'Empereur, dans ces fêtes d'apparat, ouvre ordinairement le bal avec lady Cowley; l'Impératrice avec le prince Napoléon; la princesse Mathilde, la princesse de Nassau, la princesse Murat, la duchesse Hamilton, la comtesse Walewska et la maréchale Serrano, ont aussi leur danseur désigné.

Leurs Majestés arrivent à dix heures et se retirent après minuit.

L'Impératrice, à ce dernier grand bal, était en robe de tulle rose à trois volants, recouverte d'une jupe courte en point d'Alençon, relevée sur le devant par deux bouquets de roses. Elle portait un diadème d'émeraudes et de diamants qui faisait le

teur de la tête et par derrière soulevait les cheveux, qui retombaient par-dessus frisés à la grecque; son collier était également d'émeraudes et de diamants. Le corsage de la robe était garni de cinq broches d'émeraudes d'une énorme grosseur<sup>1</sup>.

L'Empereur était en culotte courte.

Les éventails jouant leur rôle dans les fêtes du monde élégant, il faut que je vous dise que l'éventail dit Sévigné, à grandes branches en ivoire, en nacre, ou même en or incrusté, avec les peintures de Bencher ou de Baudoin, sont d'élégante d'étiquette aux grands bals de la cour.

L'éventail Louis XV et l'éventail Louis XVI, un peu plus petit, sont aussi très-recherchés.

Ceux qui sont en vernis Martin, ou à branches de laque, avec les peintures susdites, sont pour les grands dîners.

Au dernier bal de la princesse Mathilde, elle portait une robe de tulle blanc garnie de trois volants de guipures et de deux guirlandes de roses qui descendaient du bouquet du corsage.

La princesse Murat était en robe de brocard bleu

1: Les plus grosses émeraudes que j'ai vues il y a quelques années étaient celles que le prince Serge-Galitzin donna à sa femme : elles étaient grosses comme les petits œufs des poules de Bantam.

avec corsage orné de guipures et de petits velours grenat.

La comtesse Walewska était en robe bleue avec deux volants de dentelles blanches.

La tenue d'étiquette du duc de Brunswick était une tunique allemande brodée d'or avec des boutons de diamants, des épaulettes garnies de diamants, et une dizaine de plaques en diamants; sa chaîne de montre, les boutons de ses gilets, sont toujours en diamants, et, dans sa loge d'avant-scène aux Italiens, sa lorgnette est incrustée, enveloppée de diamants! Le peuple pense qu'il en mange; d'autres disent qu'il en fait, comme Cagliostro; mais plus réellement. Je crois, moi, sans me jeter dans le merveilleux, qu'il en avait prodigieusement en quittant sa souveraineté, et qu'il lui en reste encore beaucoup.

Dans tout ce qui constitue les obligations qu'on doit remplir pour satisfaire aux lois de l'étiquette et du cérémonial, je n'ai pas eu à m'occuper de ce qu'il y a à faire de mieux dans la vie *pour son bien-être personnel*, pour son repos, pour la vie calme et usuelle de l'intérieur, pour ce qui appartient à l'âge de raison, pour ce bonheur que donne l'affection durable, pour la jouissance qu'offrent les beaux-arts, la littérature, ou la vie calme, rêveuse, poétique, et le spectacle émouvant d'une grande nature.

Je n'entends pas donner plus d'importance qu'il ne le faut à cette petite critique du monde, encore moins à ses petites faussetés et à ses grandes trahisons : Schiller disait à ce propos : « Le métier le défend. »

J'avais seulement à traiter de l'étiquette élégante ou non, raisonnable ou non, et de la nécessité de s'y conformer, je l'ai fait. Je ne voulais pas qu'en évitant les sujétions qu'elle entraîne, on se crût en droit, par un égoïsme mesquin et commun, d'éviter les salons officiels ou intimes, pour se jeter dans le ruisseau ou se renfermer dans une tombe.

Au reste, lorsque la curiosité bien naturelle de connaître le monde officiel, le monde élégant et le monde intime, aura été satisfaite, on pourra choisir celui qu'on préfère, ou n'en adopter aucun si telle est la fantaisie.

Mihi gratulor, tibi gaudeo.



## CHAPITRE II.

### PRÉSENTATIONS.

Il nous tombe souvent à Paris des gens qui ont acquis leur fortune on ne sait comment, et qui la dépensent on ne sait à quoi. On appelle ce genre de monde « nouveaux débarqués. »

Ces nouveaux venus, qui savent qu'on peut s'amuser librement à Paris, veulent jouir de ce qu'ils ont, ce qui est assez naturel, et demandent des *présentations*, ce qui est indispensable.

On appelle cela *ouvrir un salon*; ce n'est pas encore *ouvrir une maison*.

Dans le désir de jouir promptement, ces excellents étrangers ne se donnent pas le temps de choisir leur monde; ils l'acceptent de toutes mains.

C'est ce qui a fait dire au chevalier de B\*\*\*,



à propos de Mmes \*\*\* , « que leurs routs étaient des *déroutes*. »

Il faut du temps et du tact pour se former un monde à soi, à Paris, lorsqu'on est étranger. Il faut se faire présenter chaque homme par une femme, et chaque femme par son mari.

Lorsqu'un homme bien élevé veut se faire présenter dans une maison de bonne compagnie, il faut qu'il prie une femme âgée de sa connaissance de vouloir bien se charger de sa présentation. On se trompe beaucoup si l'on croit qu'il faut être introduit dans le monde par une jeune et jolie femme; c'est se fourvoyer. La femme âgée et distinguée par son esprit ou sa position est une puissance réelle dans la bonne compagnie; il faut la soigner beaucoup. Si les hommes attaquent un homme en son absence, il suffit qu'une femme respectable le défende pour que les malveillants ne soient point écoutés. Soignez même les vieilles et les laides; elles vous adopteront, vous chaperonneront, et vous défendront envers et contre tous.

Il y aura sans doute quelques jeunes gens, peu au fait de ce qui se passe dans le vrai monde, qui douteront de l'*impuissance* d'une femme belle pour les protéger. Il faut s'expliquer : s'ils recherchent, dans une présentation faite par de certaines belles femmes à un haut fonctionnaire public, les avan-

tages que peut leur faire pressentir certain passage des *Mémoires* de M. Véron<sup>1</sup>; si ces messieurs pensent tirer quelques fruits matériels de cette *présentation*, je n'ai plus rien à dire. Seulement, je les préviens qu'ils ne trouveront que peu de femmes qui s'adonnent à cette spéculation, et pas de ministre royaliste, impérialiste, ou républicain, qui y prête les mains.

Pour ce qui est de la *belle femme*, en général, il faut ne pas avoir vécu pour ne pas s'être aperçu que c'est une espèce d'enfant gâté qui s'occupe de son visage, de sa toilette, et des jeux d'une coquetterie qui recherche continuellement les hommages. Il n'y a, quoi qu'ils en pensent, aucun fond à faire sur ce papillon qui fait admirer ses ailes, sur ce paon qui fait la roue, sur ce tonton qu'on fait tourner.

Ceux qui veulent être présentés dans un salon en vogue pour le connaître, et pour prendre leur part de ses plaisirs honnêtes, le trouvent quelquefois divisé en petits groupes qui ont chacun leur variété de conversation, leurs façons d'agir, leur manière de prendre la vie, et même de sentir. Il faut aller par-

1. « En France, la plupart de nos hommes d'État montrent, quel que soit leur âge, un certain goût pour la galanterie; on désire surtout être ministre pour éblouir la vanité et le cœur des femmes. » (*Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. III, p. 112.)

tout, y être prudent, réservé, écouter beaucoup, parler peu, et saisir habilement la meilleure manière d'être.

Sheridan faisait ainsi. Sheridan, l'habile homme, le grand séducteur du monde d'alors, savait écouter, ce qu'on ne sait pas aujourd'hui; lorsque la conversation était arrivée au point où il sentait sa puissance, il lançait un bon mot; et si l'entraînement et l'esprit amenaient les anecdotes, les petites histoires, il en racontait de plaisantes ou de mélancoliques suivant la disposition des esprits, et toujours avec un charme entraînant.

Comme élément d'instruction mondaine, j'engage ceux qui veulent entrer dans le monde et le connaître à lire spécialement les *Lettres* de Mmes de Sévigné, du Deffant, de L'Espinasse; les *Mémoires* de Mme d'Épinay, ceux de Lauzun, de Bezenval, de Dangeau, de Saint-Simon, de Tallemant des Réaux, d'Horace Walpole, de Grimm, de Champfort, et autres bons peintres des *us et coutumes*, des *faits et gestes* des cours et de l'élégante bonne compagnie.

La femme comme il faut qui reçoit, ne présente ses invités les uns aux autres, soit au dîner, soit à ses soirées, qu'après avoir demandé l'autorisation aux deux *partenaires*, et toujours d'inférieur à supérieur. Une femme, en toute occasion, est la personne supérieure aux hommes, n'importe leur

condition ou leur illustration ; il n'y a que les souverains et les princes du sang qui dominent. Ainsi, présentez M. le général duc de Saint-Simon, je suppose, à lady Louisa \*\*\*, ou présentez lord Donoughmore à Mme la comtesse Anna de S\*\*\*.

Quelque ambassadeur ou ministre de leur cour, présentez également les aimables marquis de Villa-Marina, ou de Nerly, à la gracieuse comtesse de F\*\*\*.

Les personnes mises en rapport se saluent et se parlent, mais ne se donnent point encore la main, habitude du reste dont j'aurai à parler. Il ne faut pas oublier que la maîtresse de la maison qui reçoit doit être plus simplement mise que les personnes qu'elle a invitées. En Angleterre, en Allemagne, en Italie, etc., comme en France, c'est toujours l'homme, quelle que soit son élévation (excepté ce que j'ai dit du souverain et des princes du sang), qui est présenté à la femme du monde, quels que soient son âge et son rang. En agir autrement n'est pas seulement amoindrir la femme, suivant l'esprit de notre civilisation, mais c'est encore manquer de savoir-vivre. Les exigences semblables pour le bal se modifient souvent. Ainsi, quand un homme d'une distinction connue va inviter une jeune personne à danser, il le fait quelquefois *directement* ; dans ce cas-là, la jeune personne accepte sans exiger d'autre présentation ; seulement il faut se rappeler que ces

rapports éphémères, et cette présentation directe, ne sont que temporaires. On ne se reconnaît plus le lendemain, et l'homme comme il faut ne se permet de saluer sa danseuse en la rencontrant, que si elle lui en donne l'autorisation par un petit mouvement de tête. Alors il doit la saluer avec une respectueuse aisance, mais ne point lui adresser la parole.

Racine raconte qu'à Strasbourg, lorsque les députés suisses obtinrent l'honneur d'être présentés à Louis XIV, l'archevêque de Reims, voyant parmi eux un évêque, dit à son voisin : « C'est sans doute quelque pauvre diable, quelque misérable ? »

— Non, dit l'interpellé, c'est l'évêque de Bâle, qui a cent mille livres de rente.

— Oh ! alors, c'est un honnête homme ; je vais lui parler. »

Voilà, hélas ! le sens de quelques présentations.

Je dois vous prémunir contre une de ces présentations de haute sphère, qui bouleverseraient votre esprit et saisinaient votre âme.... Prenez garde, soyez prudent et modeste ; la porte du ciel est petite et basse ; il faut y passer à genoux.

D'un autre côté, si un de ces hasards, fréquents dans la vie, vous faisait rencontrer dans le monde une femme avec laquelle vous auriez eu une certaine intimité, gardez-vous de la laisser soupçonner ;

vous perdriez la femme et vous seriez blâmé : car une des jouissances du monde en général, c'est d'attaquer les deux parties.

Ne faites connaître aucun de vos succès, aucune de vos supériorités, *dans aucun genre*; on ne vous pardonnera jamais un avantage que vous pourriez avoir : ni fortune, ni esprit, ni talent. L'amour a, dit-on, beaucoup d'imagination; la haine en a plus, et surtout *plus de persévérance*!...

Si vous tenez à conserver douce et bonne l'affection qui vous lie à une personne amie, ne parlez jamais d'elle, comme elle ne doit jamais parler de vous. Le bonheur se consacre par le mystère. Si vous ébruitez des rapports de longue affection, vous éveillerez l'envie, la jalousie, le besoin de ne pas laisser aux autres la félicité qu'on n'a pas soi-même. La statue qui reçoit votre culte sera bientôt descendue de son piédestal; ce ne sera pas assez, il faudra qu'elle soit brisée : elle le sera.

Tout pourtant n'est pas méchant et odieux dans ce monde; il faut seulement du tact et de l'observation, pour creuser les individualités. Par exemple, si vous êtes étranger, du Nord surtout, vous trouverez au premier aspect deux choses : la société française légère et inconséquente à sa surface, comme vous trouverez chez les individus des don Juan à l'épiderme et des fanfarons de vices.

Mais si vous pouviez vivre dans cette patrie de l'intelligence et de la liberté, comme aussi dans l'intimité de ces *fameux*, si effrayants par les *apparences* qu'ils se donnent, vous reviendriez de beaucoup de préventions et vous seriez étonnés, surtout pour ce qui concerne les individus prétendus dissipés, même corrompus, de l'élévation de leurs idées, de la bonté de leur cœur, de la simplicité de leur vie, de la solidité de leurs rapports. Leurs mots mordants, leurs dérèglements, leur athéisme, disparaissent bientôt comme ces vapeurs malsaines qui séjournent la nuit sur les marais et s'évaporent à l'aube matinale.







## CHAPITRE III.

### LES REPAS.

« La table est la pierre de touche de l'homme  
comme il faut. » (Gastronomie.)

Je vous avoue avec franchise que je regrette de ne pas avoir assez d'espace pour vous faire un laconique récit des Romains, de leurs heures et de leur genre de festins ; mais vous lirez cela ailleurs, et je me borne à vous dire qu'indépendamment de soupers impériaux ou princiers, il y en avait de splendides au *Pincio*, dont Horace, tous les littérateurs et tous les poètes du temps, faisaient le charme : c'était le célèbre Lucullus qui en était l'amphitryon.

Horace, le viveur ! invitait à sa villa de Tibur<sup>1</sup>

1. Tivoli.

plus particulièrement les femmes les plus séduisantes ou les plus aimables de Rome ; et on y allait, témoin cette ode à Tyndaris<sup>1</sup>, où il lui dit qu'elle trouvera, chez lui : « de l'ombre, du vin de Lesbos, de belles coupes, une lyre.... »

Nous sommes, quoi qu'on puisse dire de nos bons dîners *de cabaret*, beaucoup plus sobres, beaucoup plus sages, beaucoup plus réservés que messieurs les Romains, qui dans leurs festins se laissaient facilement entraîner à dire même le nom de leur amie.

Horace dit : « Je ne boirai ce falerne que si tu m'apprends le nom de ta maîtresse<sup>2</sup>. »

Martial nous retrace la forme de ce genre de toast :

« Amis, buvez au nom de ma maîtresse !

— Quel est-il ?

— Buvez trois coups de falerne, et devinez.

— Ah ! c'est Ida ! »

On faisait ainsi raison à tous les convives et on était sous la table au dernier nom, ce qui préservait des indiscretions, même de celle qui fit boire cinq fois pour arriver à nommer l'impératrice Julie !...

De tout temps, l'homme ardent ou puissant de-

1. Livre I, ode xvii.

2. Livre I, ode xxvii.

manda des jouissances à la table, surtout à l'époque où il manquait de cette délicatesse, de cette finesse d'organes, de ces émotions de l'âme, qui en font trouver d'autres d'une saveur plus douce. Xerxès offrit un million à celui qui lui découvrirait une nouvelle jouissance. On lui proposa et on lui présenta dans un repas les figues d'Athènes et les vins de Lesbos.

Alexandre se fait reconnaître comme fils d'Ammon; mais ce n'est point assez : il rêve un festin monstre, et il veut dans ce festin que son énorme coupe soit remplie au fur et à mesure qu'il la videra en portant chaque fois la santé d'un des convives. A force de boire, pendant ce repas, à leur santé, il y perdit, non-seulement la sienne, mais encore la vie; il tomba au dernier *toast* pour ne plus se relever !

Encore une fois, la bonne compagnie ne fait pas de ces ignobles saturnales, et, quoique la jeunesse de Romieu ait été *un long dîner*, ce viveur y mettait des bornes.

Le docteur Johnson, quoique écrivain humoriste, n'était pas toujours plaisant; mais il a dit « que la chose la plus importante pour tout être civilisé, était le dîner. »

Hélas ! le bien est doublé du mal. Si vous n'êtes sobre et maître de vous à table, n'assistez pas à

un dîner d'hommes : la tête se trouble, la raison finit, et vous pouvez avoir de longs regrets d'une courte débauche!

Rappelez-vous aussi les folies de jeunesse de nos pères! Voyez MM. de Brissac, de Vitri, de Matha, de Montailles, sortant de dîner chez Coulon : une procession funèbre passe avec les prêtres, la croix, etc. Ils mettent l'épée à la main, et chargent le convoi funèbre aux cris de : « Voici l'ennemi! »

Pour nous occuper de ce qu'on entend de nos jours par la *gastronomie*, je vais commencer par citer l'un de ses aphorismes, qui devrait servir d'épigraphe à ce chapitre :

« Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger<sup>1</sup>. »

Tenez pour certain que l'art de la gastronomie satisfait à la fois trois sens :

La vue.

L'odorat.

Le goût.

Un bon et sain repas exerce aussi une influence notable sur l'imagination, sur l'humeur, peut-être même sur le cœur. On a accusé le cardinal de Richelieu d'être sanguinaire quand sa digestion était mauvaise.

1. Brillat-Savarin.

Du temps de Molière, les femmes s'étaient éprises de la maigreur, de la pâleur; c'était un avant-goût de la poésie poitrinaire. On se serrait la taille à se faire des sillons sur le corps; on ne mangeait que pour ne pas tomber d'inanition, et chaque maison avait sa *Philaminte* qui s'écriait :

Que ce discours grossier terriblement assomme!  
Et quelle indignité, pour ce qu'on appelle homme,  
D'être laissé sans cesse aux soins matériels,  
Au lieu de se hausser vers les spirituels!

Hélas ! belles langoureuses amaigries du temps des femmes sávantes, qu'auriez-vous dit si vous aviez su qu'après vous, Voltaire, l'auteur des ravissantes épitres à tant de femmes charmantes, allait souper chez la maréchale de Villars, où l'on servait chaud et où l'on buvait frais ?

Allez, allez, femmes de toutes les époques, qui vous privez de nourriture ou qui vous bridez la taille, en dépit de toutes les statues antiques qui vous montrent ce que la nature exige pour la vie des plus belles femmes, même pour *Vénus*, croyez-moi, suivez ce vieux proverbe de nos pères : *Qui ne vit ne vaut*.

Je suppose, mesdames, que vous admirez assez la poésie de Lamartine; eh bien, il dtne comme un

1. Molière, les Femmes savantes.

autre, ni plus ni moins, et je crois même qu'il dîne quelquefois chez Véry.

Je suppose aussi que vous appréciez la délicieuse poésie d'Alexandre Dumas, d'Émile Deschamps, de Lefèvre Deumier, de Saint-Félix et de tous nos excellents poètes; eh bien, ces messieurs dînent parfaitement aux Frères-Provençaux, à la Maison-Dorée, ou chez Bernard, quand ils ne vont pas chez Philippe.

Donc, l'on peut dîner, tout en faisant des vers comme Lamartine, ou en écrivant de la magnifique prose poétique comme Chateaubriand.

Quant à ce qui effraye les plus délicates personnes à l'endroit de la galanterie, qu'elles se rassurent, je n'ai jamais vu de bons convives après le repas manquer de galanterie auprès des femmes.

Sine Cerere et Baccho friget Venus.

Je ne sais trop, vraiment, si je dois vous parler maintenant des femmes littéraires qui, dans la prose ou dans les vers, marchent sous la bannière de Georges Sand, de Louise Colet, ou de la comtesse Dash; vous sauriez alors, pauvres fleurs penchées que vous êtes, que les femmes du plus rare esprit, ou du génie le plus puissant, dînent parfaitement. Elles tiennent aussi plus aisée leur ceinture, sans jamais la *dénouer*, bien entendu.

Mme Geoffrin disait :

« A table, il faut de grands couteaux et de petites histoires. »

Cette femme, qui avait fondé le *bonheur sur la bonté*, qui payait si régulièrement le loyer de vieilles femmes et l'éducation de jeunes filles, soupait fort gaiement avec Mme de Tencin, l'abbé Morellet, d'Alembert, Fontenelle, etc.<sup>1</sup>

Les dîners de cette époque rappellent les *dîners succulents* que Saint-Évremond regrettait tant de ne pouvoir donner, à Londres, à la duchesse de Mazarin.

Lorsque le comte de Ségur logeait rue Duphot n° 12, mon spirituel voisin donnait aussi de ces soupers d'autrefois, à la marquise d'Houchin, à lady Morgan, au célèbre Alexandre de Humboldt, au baron Denon, au comte d'Étampes, au marquis de Coriolis, et l'esprit qui s'exhalait de toutes ces têtes intelligentes était plus pétillant que le vin de Champagne de l'amphitryon.

Aucuns de ces joyeux soupeurs, de ces charmants conteurs n'étaient disposés à préférer à leurs bons dîners, soit l'abstinence, soit les affreux repas du *Céleste Empire*, où, d'après ce plaisant voyageur, on

1. M. Geoffrin, son mari, était lieutenant-colonel de la milice bourgeoise de Paris, et l'un des fondateurs de la manufacture des glaces. Sa fille devint Mme de Laferté-Imbault.

ne mange que la côtelette de chien, la friture de mille-pieds, la conserve de tortues, la marmelade d'escargots, la pâte de cloportes, la gelée de charnilles et le nid d'hirondelles. Il faut avoir l'inventif esprit et la spirituelle adresse d'Eugène Sue pour nous avoir servi dans sa *Salamandre* des lézards cuits dans des épices, et des dattes confites dans du miel et de la crème; au reste, je trouvais toujours bon tout ce qu'il nous donnait, parce que c'était dans un de ses livres.

Ne regrettons donc pas les bons repas qui se font à Paris; ils ont des avantages à *nul autre pareils*; ne serait-ce que le plaisir d'y rencontrer des hommes et des femmes d'esprit. Préconisons avec raison la modération, comme elle doit exister en toute chose, mais dinons. On a beaucoup parlé des abus bachiques de la société anglaise. L'Angleterre n'en est plus au temps où les convives d'un dîner passaient la nuit à table, ni même à l'époque plus récente où l'on renvoyait les belles *lady's*, après le repas, pour boire entre hommes pendant deux ou trois heures. La génération actuelle est plus observatrice des lois du décorum.

J'ai dîné dernièrement chez la duchesse de S\*\*\*, où était réuni le meilleur monde, entre autres cette bonne et spirituelle famille princière de B\*\*\*. Eh bien! quelque l'amphitryon fût anglais, personne



n'eut l'idée de rester à table après ces dames, ni de boire plus qu'on ne le fait ailleurs pendant le repas.

Ah ! si tous avaient cette urbanité, cette grâce, cette bonté, comme on les aimerait !

Pour ceux qui n'ont pas l'habitude du monde, et qui veulent savoir comment on se conduit à table, dans la bonne compagnie, je pourrai rapporter cette leçon donnée par Delille à l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, qui se vantait d'avoir dîné chez l'abbé de Radouvilliers, avec des maréchaux de France, des ducs et des personnages de cour.

« Je parie que vous avez été ridicule à ce dîner, lui dit Delille, et que vous avez fait cent fautes contre l'usage. » Cosson, pour se justifier, raconte tout ce qu'il a fait.... C'était précisément le contraire de ce qu'il fallait faire !

Ainsi, il ne faut pas déployer sa serviette, mais l'étendre sur soi dans ses plis ; il ne faut jamais que la fourchette accompagne la cuiller quand on mange sa soupe ; il faut casser la coquille de l'œuf frais que l'on vient de manger ; demander du bœuf, et non du *bouilli* ; demander du poulet, du chapon, de la poularde, mais non de la *volaille* ; ne pas demander du bordeaux, du champagne, mais du vin de Bordeaux, du vin de Champagne ; rompre son pain, et non le couper ; boire son café dans sa tasse

et non dans sa soucoupe; manger proprement, ne pas faire claquer sa bouche, ne pas mettre les coudes sur la table, ne rien renverser, n'offrir à boire à personne, à moins que votre voisin ou votre voisine ne vous en prie.

Maintenant que vous avez ces premières notions, bien matérielles, passons à un ordre d'idées plus élevées :

Je suppose que vous devez aller dîner chez un personnage, ou chez une grande dame; je dis ici grande dame, pour vous indiquer que le mot seul de *dame* ne se dirait pas plus que celui de *demoiselle*. On ne dit pas la *dame* de monsieur un tel, je vous l'ai dit; ces déplorables locutions font juger à l'instant qu'un homme est commun et tuent sans retour l'homme qui cherche à s'introduire dans le monde.

Vous remarquerez aussi que je ne dis pas le *monsieur*, pas plus qu'on ne dit les *messieurs*, à moins qu'on ne veuille se moquer de l'un ou des autres.

Mme la comtesse de P\*\*\*, femme du meilleur monde, dit : « *Ma fille* la princesse d'H\*\*\* est patronnesse de telle bonne œuvre. »

Le portier Billiard dit en parlant de sa fille : « Notre *demoiselle* apprend à *toucher* du piano. »

Vous avez donc une invitation pour aller dîner dans le monde : si elle porte sept heures et demie, c'est un grand dîner; si elle indique six heures et

demie, c'est un dîner moins important ; si elle porte six heures, c'est quelque chose comme une raison de santé pour un grand parent, ou une habitude ancienne de la maison, mais à coup sûr ce n'est point un grand dîner, car le *chef*, ou à son défaut le *cordons bleu*, perdrait de son importance.

Dans toute occurrence, ayez soin de donner l'ordre d'atteler de manière que, suivant la distance que vous avez à parcourir, vous arriviez dix minutes après l'heure indiquée. Arriver à point nommé, c'est provincial ; arriver avant, c'est indiscret ; mais trop tard, c'est impoli.

Arriver à la fin d'un repas, est une impertinence qui est heureusement sans exemple : je me trompe, il y a un exemple et des plus remarquables, c'est celui du célèbre docteur Johnson ; mais le motif de cette grave impolitesse était si digne d'excuse qu'il est devenu un titre de plus à la célébrité dont il jouissait. J'aurais bien quelque envie de vous raconter cette touchante histoire : mais, quoique Sterne ait dit que les digressions font le charme des narrations, je ne puis m'y résoudre, car cela vous ferait manquer votre entrée ; je vous conterai cela une autre fois.

Ainsi, entrez résolument, sans embarras, mais sans fracas ; ayez une modestie digne, une politesse parfaite et une noble déférence pour tous. Si cela

doit cacher quelque chose à votre amour-propre ou à votre caractère, rappelez-vous ce qu'Ovide, chez les Scythes, disait en modifiant ses habitudes :

Barbarus hic ego sum.

Saluez la maîtresse de la maison avec une aisance respectueuse, puis son mari avec déférence, puis les assistants d'un salut gracieux et général.

Avant que tous les invités soient au complet, il faut étudier le terrain, chercher de l'œil, trouver, un peu avec les yeux, beaucoup avec l'esprit, les personnes du rang le plus élevé en hommes et en femmes. Avec du tact vous jugez d'avance la femme qui vous est destinée; j'entends celle à laquelle vous devez offrir votre bras pour la conduire à table. Tous ces petits calculs intelligents de l'homme qui veut se bien poser dans le monde, sont quelquefois déjoués par le maître de la maison qui, lui aussi, a ses calculs, et qui vient vous dire à l'oreille : « Vous donnerez le bras à Mme \*\*\*... »

Vous devez vous incliner aussitôt, et faire exactement ce qui vous a été prescrit, vous placer ensuite près d'elle à table et la ramener au salon.<sup>1</sup>

Le maître d'hôtel ouvre les deux battants et dit :

1: Quelquefois il y a des cartes, avec les noms écrits, déposés sur les serviettes.

« Madame la comtesse est servie. » Mais vous n'êtes pas pris au dépourvu, car vous étiez parvenu adroitement près de la femme *présumée*, ou de la femme *indiquée*, et vous aviez même pu lui dire deux mots vagues, sans autre but que celui de vous mettre en rapport, et ainsi en mesure de lui offrir votre bras au moment venu.

Il n'est point inutile de vous recommander, lorsque vous passerez du salon dans la salle à manger, de laisser passer devant vous les personnages les plus marquants et de suivre à *votre rang, ni plus, ni moins*. Car pensez que, si pour vous vous devez avoir infiniment de modestie et de retenue, il faut faire néanmoins respecter la femme que vous conduisez.

La question du chapeau n'est point à dédaigner : c'est seulement quand vous passez dans la salle à manger que vous devez le quitter et ôter le gant paille de la main gauche que vous aviez conservé ; l'autre main étant dégantée depuis votre entrée, pour satisfaire à la nouvelle habitude du *shake-hand*<sup>1</sup>, qui n'est poli que sans gant. Il est clair que vous aurez eu soin de choisir d'avance le coin où vous aurez à déposer votre chapeau, pour le reprendre facilement après le dîner en rentrant au salon ; car on ne doit jamais le quitter, excepté

1. Poignée de main.

dans l'intimité. J'ai vu un excellent provincial, propriétaire d'un beau château, homme de fortune et de cœur, manquer un brillant mariage pour avoir fait son entrée dans un salon nobiliaire des Champs-Élysées, sans chapeau, les deux mains gantées et les bras en télégraphe.

J'ai dit à *votre rang* en passant du salon à la salle à manger. Il faut avoir assez de tact pour l'apprécier soi-même. L'important dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, est de savoir mesurer, avec intelligence, la place qu'on doit occuper.

Faire *passer devant* peut devenir une fausse politesse, même une impertinence de grand seigneur.

Coypel, peintre très-estimé, comme vous savez, et dont vous avez pu voir les délicieux portraits à Versailles, ou au Musée, était invité un soir à souper à la table du duc d'Orléans, au Palais-Royal. Au moment où l'huissier de service ouvrit les deux battants et dit : *Monseigneur est servi!* le duc d'Orléans, au lieu de passer dans la salle à manger, poussa Coypel qui était devant lui, en lui disant : « Passez donc, monsieur Coypel, sans façon! — Monseigneur, répondit le peintre en se reculant, j'aime mieux être à *ma place*, derrière, que devant vous *sans façon*. »

Cette modestie avait sa dignité : ce n'était pas du *cérémonial* ; c'était du *savoir-vivre*.

Si vous n'avez pas d'idée bien arrêtée sur une des mille petites choses qui surgissent à chaque instant dans le monde, observez en silence, et imitez ce que vous aurez vu faire par les personnes bien élevées. L'élément aristocratique étant maintenant dans tous les salons, il vous sera facile de copier, surtout simplement, et sans viser à l'effet.

J'ai dit, d'après Brillat Savarin : « La table est la pierre de touche de l'homme comme il faut. » En voici une des mille preuves.

Une personne assez habile, mais sortie de je ne sais où, parvint un jour, je ne sais comment, à être invitée à dîner dans une maison de haute distinction, à l'aide d'un *nom de terre*, que Beaumarchais appelait un *nom de guerre*.

M. de Richelieu honorait cette table de sa présence, et il entendit que ses voisins se demandaient si l'inconnu était de *bonne maison*, comme on disait alors. Le cardinal, car c'était le cardinal, ne dit mot et suivit de l'œil la *façon d'être* du personnage. Il ne tarda pas à savoir à quoi s'en tenir et démasqua à l'instant l'aventurier, *en lui voyant manger des olives avec une fourchette*.

Dans les invitations de grandes dames ou de grands seigneurs, vous auriez pu autrefois faire

..

quelques écoles dont vous vous garderez bien aujourd'hui.

Le duc et la duchesse de Chaulnes avaient l'habitude d'offrir d'un des mets qui étaient sur la table avec la même cuiller qui leur avait servi<sup>1</sup>.

Plus récemment, la princesse de Talmont, qui avait la main superbe, mangeait la salade avec les doigts.

Aujourd'hui, ce seraient de graves impolitesses, dont nous préserve heureusement la manière dont on sert : les officiers de bouche font le tour de la table, vous présentent les plats en vous disant leur nom ; vous refusez ou vous acceptez. Dans ce dernier cas, le maître d'hôtel, qui est accompagné de deux laquais portant les mets et les sauces, vous sert, et l'un des gens vous remet votre assiette fournie.

Quant à servir avec sa cuiller, cela devient impossible, puisque vous êtes servi et que vous ne servez pas.

Un usage fort bon que nous avons adopté des Anglais et des Américains, c'est de manger presque tout avec la fourchette de la main gauche, constamment accompagnée du couteau qu'on tient dans la main droite. Les Anglais et les Américains sont pleins d'adresse pour cette nouvelle manière de

<sup>1</sup>1. Conlanges.



faire; ils sont parvenus à peler une pêche sans y toucher le moins du monde avec les doigts.

Vous n'avez pas besoin que je vous recommande de boire et de manger sobrement, et de vous rappeler qu'il n'y a que certains dîners d'hommes qu'on voit terminer comme ceux du duc de Fronzac en France, ou du prince de Galles en Angleterre; époque où l'on trouvait insuffisant cet axiome de l'abbaye de Jouarre :

*Mutatis dapibus, Meldensi more bibamus* <sup>1</sup>.

Au reste, le désir d'être agréable à votre voisine de table sera le meilleur préservatif contre les abus auxquels vous pourriez vous laisser entraîner. Il faut qu'en la reconduisant à sa place vous ayez la tête froide et la parole libre comme le cœur.

Ne vous étonnez pas de m'entendre parler du cœur quand il ne devrait être ici question que de l'estomac; mais presque tous les liens de la vie étant dus au hasard, il est assez fréquent de voir une fantaisie ou une sympathie, une affection ou même une passion, provoquées par une conversation spirituelle ou sentimentale avec la femme qui est devenue votre *partenaire* dans les circonstances que je viens d'indiquer.

<sup>1</sup> 1. *Exchangeant de mets, bevons, suivant la coutume de Meaux.*

Là aussi soyez prudent, étudiez bien la voix, le regard, les expressions, les habitudes de toilette même, de la personne qui vous intéresse. Tâchez de découvrir si elle est capable d'un attachement et d'un dévouement sérieux, ou si ce n'est qu'un bel oiseau de paradis qui fait briller son éclatant plumage.

Si la femme est vaniteuse, coquette, légère, et d'un caractère indépendant, ne faites aucun fond sur la valeur ni sur l'avenir d'un lien avec elle. Si vous étiez son amant, elle vous ferait vivre sur des charbons ardents; si vous étiez son mari, vous seriez perdu.... ce serait à se faire *retrouver* dans les filets de Saint-Cloud!

Une des mille erreurs de cette vie, disait le prince de \*\*\*, c'est de croire à l'amour et à l'amitié : un visage ou un esprit nouveau fait oublier l'un; l'ambition ou l'intérêt fait abandonner ou trahir l'autre.

N'oubliez pas de reprendre votre chapeau et vos gants en rentrant au salon; après le café, vous remettrez le gant de la main gauche, et tiendrez votre chapeau de cette même main.

Si vous dînez à une table princière, chez un grand seigneur de vieille roche, ou chez ceux qui font une grande figure, rappelez-vous que, lorsque vous demanderez quelque chose au maître d'hôtel ou aux

gens de *première livrée*, vous devez leur dire *mon-sieur*.

Ce qu'on appelle, en Europe, *faire une grande figure*, c'est avoir un hôtel à soi, des appartements somptueux, des meubles élégants et commodes; c'est donner des dîners recherchés, des soirées brillantes; en un mot, c'est avoir une bonne maison.

On a remarqué qu'en général (je dis en général, car il y a des exceptions que je citerai plus tard) un seigneur italien d'un haut rang n'a rien de tout cela, c'est-à-dire qu'il a un grand *palazzo* presque sans meubles, et qu'il vit retiré dans un des coins de ce palais.

L'après-midi, *al fresco*, il va faire *una trottata al Corso*, dans une calèche à deux chevaux, avec un chasseur derrière, orné d'un grand chapeau à plumes et d'un couteau de chasse resplendissant. Mais, au retour, ni dîner, ni souper, ni soirées.... à donner.

Le héros, le créateur des repas succulents, a été le célèbre Carême, descendant de Jean, dit Carême, cuisinier de Léon X. Ce Jean inventa une fameuse soupe maigre destinée à adoucir la rigueur du carême : de là le nom.

, Richaut a été cité pour les sauces; il faisait le *bien-vivre* de la maison de Condé.

Lasne était renommé pour le froid. Il avait laissé au dernier Carême de bonnes traditions.

Carême acheva sa *grande éducation* sous Robert aîné, à l'Élysée-Napoléon.

En 1814 et 1815, il servit la table d'Alexandre I<sup>er</sup>, et continua son service chez cet Empereur pendant son voyage. Il entra à Vienne chez lord Castlereagh, et alla à Londres comme cuisinier du prince régent. Il quitta le prince de Galles, et à ce sujet, Brummel, qui ne manquait pas une occasion de mortifier ce prince, dit partout qu'il quittait *ce gros monsieur* parce que sa maison était *trop bourgeoise*.

Georges IV, comme roi, le demanda; mais Carême, à l'imitation de Titien, refusa!...

Le grand cuisinier préféra rester à Paris, où il se contenta de devenir *chef* chez le baron de Rothschild, qui avait alors la première table de Paris.

J'allais oublier de vous recommander de ne faire ni gaucherie ni maladresse pendant le dîner, car généralement il y a peu de place. Le grand plateau à glace du milieu de la table avait été banni et donnait un peu plus d'espace; on l'a repris dans la nouvelle combinaison de service. On y place au milieu un élégant vase de porcelaine de Sèvres, forme Médicis; on l'emplit de fleurs artificielles l'hiver, et de fleurs naturelles l'été. A droite et à gauche de ce vase fleuri, on met des figurines, des

sujets en porcelaine de Sèvres ou de Saxe. Les pyramides, coupes, montées, etc., en un mot le dessert est dressé d'avance sur la table et entouré le plateau. On ne voit plus de plats sur cette table, excepté les plats de bœufs. Si vous ajoutez à cela quatre, et bien souvent cinq verres près de votre assiette, le carafon de vin ordinaire et celui pour l'eau, qui vous sont proches, l'énorme espace que remplissent la robe et les manches de votre voisine, quelquefois de vos deux voisines, c'est à désirer de sortir le plus tôt possible de cette prison de soie, d'or, de cristaux et d'argenterie.

Si, après le dîner auquel vous venez d'assister, vous pouvez approcher sans affectation de la maîtresse de la maison, vous lui demanderez la permission de lui faire votre cour le jour de ses réceptions de l'après-midi. Si elle vous répond qu'elle n'a plus ses matinées, mais qu'on la trouve chez elle le soir, vous vous informerez du jour de la semaine, et vous irez. Si vous êtes reçu avec une certaine faveur, vous pourrez continuer à aller à ces soirées intimes.

Quant à la tenue, c'est, comme je vous l'ai dit, pour le jour, redingote assez élégante; mais, pour le soir, habit, gilet et pantalon noirs, linge très-blanc, cravate noire et gants frais. Le jour, vous irez de trois à quatre heures. Le soir,

vous irez à neuf heures pour les petites réunions. Dans les grandes assemblées vous arriverez vers onze heures. Vous aurez soin alors d'avoir la cravate blanche.

Si, ce que le hasard décide assez souvent, l'invitation au dîner dont je viens de parler s'était rencontrée avec une invitation antérieure faite pour le même jour, vous auriez écrit une lettre très-polie à la personne dont l'invitation serait arrivée malencontreusement la dernière, en vous excusant de votre mieux de ne pouvoir l'accepter, attendu un engagement pris antérieurement.

Si les deux invitations arrivaient en même temps, ce qui est rare, vous choisiriez celle qui a le plus d'importance, ou bien celle où vos affections vous entraîneraient; mais toujours une lettre très-empressée, même reconnaissante, pour la maîtresse de la maison où vous n'iriez pas; puis, quelques jours après, une visite.

Il est de rigueur que la visite qui suit le dîner accepté se fasse dans la huitaine.

Ne faites jamais de visites avec des enfants ou des chiens : les uns sont *terribles* et indiscrets; les autres ne sont supportables que pour leurs maîtresses, auxquelles ils donnent souvent plus qu'un ridicule....

Il faut enfin vous rappeler qu'à table, comme

dans le salon, vous devez avoir de l'aisance, une élégante politesse, et une gracieuse amabilité.

Les restaurants de Paris à la mode maintenant sont, en commençant par les boulevards : *Durand*, *Bernard*, tous deux ouvrant la marche à la Madeleine; ensuite le café *Foy*, puis le *Café-Anglais*; vis-à-vis la *Maison-Dorée*, le café *Riche*, renouvelé et amélioré; puis *Bonnefoi* (pour les déjeuners); puis le successeur de *Lequeen*, au coin du boulevard Poissonnière; enfin, en entrant dans la rue Montorgueil, *Philippe*; en retournant au Palais-Royal, les *Frères-Provençaux*, *Véry* et *Véfour*.

Le général Bonaparte et Barras dînaient fréquemment aux *Frères-Provençaux*. Ce restaurant, en 1808, faisait de douze à quinze mille francs par jour.

Pour le général Bonaparte, si sobre, ce dîner de restaurant, commandé par Barras le sybarite, était un extra olympique.

Le duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe) avait établi au sein de sa famille<sup>1</sup> une discipline qui rappelait presque toutes les sévérités de l'étiquette de la cour de Louis XIV. Aussi les jeunes princes, lorsqu'il fut devenu roi, et qu'après la mort de leur frère aîné ils jouirent d'une certaine liberté, se

1. *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. IV.

trouvaient bien heureux quand tous quatre (le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier) ils pouvaient échapper au dîner paternel et aux monotones soirées de famille. C'est dans un cabinet de l'entre-sol des *Frères-Provençaux* qu'ils faisaient leurs petits dîners, dont la dépense était modérée. Ce cabinet fut appelé le *Cabinet des Princes*.

Vous avez sans doute remarqué que j'ai évité de vous parler des dîners politiques. Les banquets nous ont fait assez de mal pour que nous n'y revenions pas. Je ne les mentionnerai ici que pour me rappeler les instances du comte de Thiard (et mes constants refus), pour que j'eusse à lui louer, ou lui prêter, mon grand terrain de la rue Jean-Goujon (Champs-Élysées), presque vis-à-vis mon hôtel, afin d'y placer le dernier banquet!... Il aurait fait ouvrir une porte à la maison qu'il habitait dans cette rue, et aurait ainsi présidé à son aise aux apprêts de ce beau festin que la France a chèrement payé.

Je n'ai donc aucun banquet politique sur la conscience ni sur l'estomac.

Il y a en Angleterre de grands dîners publics où l'on boit plus qu'on ne mange, où l'on parle plus encore qu'on ne boit. C'est un usage sans conséquence pour ce pays, où l'on a soif d'éloquence et



de porto, où l'on joue à la petite chambre dans toutes les tavernes, et où chacun a le droit de raisonner ou de déraisonner sur la chose publique, sauf après à chanter le *Rule Britannia*<sup>1</sup>.

Cela me rappelle un de mes amis qui assistait au dîner de *Bishop'sgate-Street*, à la Taverne de Londres, en 1829 ; grand dîner que présidait le célèbre Daniel O'Connell. Ce malheureux ami, pendant les six heures que dura le dîner, en y comprenant les toasts, les discours, les applaudissements, les coups sur la table avec le talon des bouteilles vides, et l'intermède de mistress Byfeld, la célèbre cantatrice ; cette pauvre victime d'ami, devrais-je dire, n'avait entendu, n'avait retenu dans toute cette ivresse que les chants de la Byfeld : *The last rose of summer*<sup>2</sup>. Pauvre poète, qu'allais-tu faire dans cette taverne?...

Les noces de Philippe V et de Marie de Savoie ont été célèbres dans les fastes culinaires, suivant un spirituel auteur du temps. La savante *stratégie d'étiquette* aux fêtes de Figuières mit, dit-il, en belle humeur toutes les cours de l'Europe, particulièrement celles de France et d'Autriche. Le cas, en

1. Comme aux banquets américains les airs nationaux : *Hail Colombia*, et *Yankee-Doodle*. — En Russie, l'air national est : *Bosni sara Krani*.

2. La dernière rose de l'été.

effet, était d'une importance comique. Il s'agissait d'une nouvelle question de préséance entre la cuisine française et la cuisine espagnole!

M. de Marchin, assez médiocre Liégeois, qui avait été fait comte de l'Empire, représentait les habitudes royales de Philippe V, et son éducation gastronomique dirigée d'après les principes de Versailles.

Le duc de Medina-Sidonia, l'aîné des Gusman, majordome-major, faisait valoir la naturalisation espagnole du prince, et la honte dont serait couverte la Péninsule, si un repas de cette importance était dépourvu de ragoûts castillans. Enfin, après une matinée de conférences et de notes échangées, on transigea!

Le comte de Marchin et le duc de Medina signèrent un compromis par lequel le repas serait servi moitié à la française, moitié à l'espagnole. Mais dans sa défiance naturelle, le vieux majordome-major, qui était devenu goutteux au service de Charles II, douta de l'exactitude ponctuelle du traité; en conséquence, il fit échelonner les écuyers servants de telle manière que pas un plat français ne pût arriver sur la table royale sans être accompagné d'un plat espagnol. Je vous donne cette histoire comme elle est racontée, sans garantie, bien entendu.

Si vous voulez savoir de quelle valeur était autre-

fois un maître d'hôtel, pour pouvoir en parler dans l'occasion, je vous dirai qu'ils étaient gentilshommes quand ils appartenaient à de hauts barons, c'est-à-dire aux plus grands seigneurs.

Vers 1278, Arnauld de Vésimol était maître d'hôtel de Philippe le Hardi.

En 1400, Henri de La Roche était *écuyer de cuisine* de M. Guienne.

Riverol (Rivarola), gentilhomme piémontais, était *maître d'hôtel* de la duchesse de Savoie.

Cifron-Vaschiere, gentilhomme provençal, l'était du duc de Lorraine.

Guillaume de Bisches, du comte de Charolais.

Jean de Aulbus, de Louis XI.

Le fameux Balafré était maître d'hôtel d'Henri III. Le roi se méfiait d'un pareil chef de cuisine, et le duc de Guise se démit de cette charge.

En 1770, le prince de Condé était maître d'hôtel du roi.

Lors de la renaissance des lettres, la plus ancienne académie fut l'*Académie platonique*. Côme de Médicis en conçut l'idée, et Laurent le Magnifique<sup>1</sup> la fonda.

On se réunissait chez Bandini<sup>2</sup> ou chez Laurent de Médicis<sup>3</sup>, et l'on dînait....

1. Son petit-fils. — 2. Dei Pitti. — 3. Alla sua villa.

Le 7 novembre de chaque année, l'assemblée était toujours au grand complet. C'était le jour mémorable (*il giorno memorabile*). On se réunissait avec un double but, et le dîner avait deux couleurs très-distinctes : car le repas de cette date était destiné à rappeler le jour de naissance de *Platon* et le jour où il mourut *après avoir dîné avec ses amis*.

Si vous voulez, pour fermer ce chapitre, l'aphorisme de M. de T\*\*\*. Le voici :

« Les bons mouvements font les mauvaises digestions. »

Je voulais terminer par ce triste jeu de mots qui ne doit pas vous arrêter dans toutes les bonnes actions que votre cœur vous porterait à faire ; mais je crois devoir vous prévenir que si, en rentrant au salon et en ramenant à sa place la femme que vous aviez conduite à table, toujours en lui donnant votre bras droit, vous vous trouvez placé derrière son fauteuil ou celui de quelque femme d'esprit qui aurait amené la conversation sur une question qui touche à l'art en général, vous devez tâcher, sans affectation, mais avec adresse, de montrer que vous connaissez cette langue des belles intelligences, cette image pleine de vie, qui, comme l'amour, double les âmes impressionnables et poétiques, et nous introduit dans le monde idéal des beaux rêves. Tâchez aussi de prouver, avec une certaine sobriété

d'expression, que vous n'êtes étranger à rien de ce qui se produit dans le domaine de l'art.

Tout ce que les beaux temps antiques ont enfanté doit être connu d'un esprit cultivé; tout ce que produit le génie moderne doit être su des hommes du monde. Il est bien entendu que vous ne devez avoir que des notions générales sur tout; il faudrait même vous garder de vouloir parler *ex professo* de ce dont on s'occupe, ou de vouloir imposer votre opinion dans ce qui se traite. Le premier défaut jette dans la spécialité, et il n'y a rien de si ennuyeux qu'un homme spécial; l'autre jette dans la tyrannie de la sottise.





## CHAPITRE IV.

### UN DINER MANQUÉ.

Il ne s'agit ici ni de la carpe du Rhin à la Chambord, ni des ortolans cuits dans la grosse truffe de Cahors, ni des dîners sortis des cuisines de Chevet, ou de Potel et Chabaud, ni de ceux qui m'ont été servis chez Bernard, au restaurant de la *Galerie de la Madeleine*, ou chez Philippe, dans un affreux quartier. Il est question d'un dîner de province, et, qui plus est, d'un *dîner manqué* !

Ce récit vous paraîtra se couvrir de l'enveloppe du roman, tandis que je vous le donne dans sa nudité pure, tel que me l'a raconté l'aimable lady Ruthwen dans un de ses voyages à Paris.

Vous avez sans doute entendu parler du célèbre docteur *Samuel Johnson*, de ce savant sérieux, tout en

étant écrivain humoriste, qui vivait dans le siècle dernier. Affectueux dans ses relations, facile dans ses joies, tendant toujours la main aux malheureux, souriant aux heureux, et, sur ses vieux jours, bénissant la Providence de la destinée que son travail lui avait faite, Johnson, quoique très-âgé, avait conservé la simplicité, la candeur et les fraîches impressions de la jeunesse. Il éprouvait à la vue du printemps un bonheur d'expansion qui se manifestait par des courses dans les champs, sur les montagnes, partout où il pouvait étudier les œuvres immenses du Créateur, partout où il pouvait apprécier la vie de la nature, qui semblait aussi déborder en lui au retour de la belle saison. Ceux qui l'observaient attentivement remarquaient alors une chose étrange, c'est que Johnson semblait à cette époque revivre avec la vie des plantes ; mais, comme elles, il fléchissait aussi au retour de l'hiver.

Dès novembre, ses pensées, ses habitudes devenaient bizarres, tristes et chagrines ; son humeur s'assombrissait, il semblait qu'il allait mourir....

Tout le monde était frappé de ce changement, de cette misanthropie, sans que personne pût l'expliquer.

Voici comment ce mystère si bien caché se dévoila.

En 1776, vers la fin de novembre, par un temps



de givre et de pluie glacée, tout ce que la ville de Lichtfield et du comté de Warwich renfermait de plus notable, de plus distingué, était réuni chez lady Fanny de Burg.

L'espoir de voir chez elle le savant docteur, qui arrivait de Londres pour visiter sa ville natale, comme il le faisait chaque année à cette époque, était un puissant stimulant.

L'heure du dîner de la comtesse se passa sans qu'on vint annoncer Johnson, qu'on attendait.... Une heure s'écoula, puis deux.... On dîna sans lui.

Le repas était fini, tout le monde était dans une sorte d'embarras causé par l'apparente impolitesse du docteur.

Le thé arriva, on espérait encore.... Mais lorsqu'il fut pris, chacun se prépara à prendre congé de la comtesse en lui témoignant la part qu'on prenait au chagrin que lui causait l'absence de cette grande célébrité.

Dans ce moment même, un des gens de lady Fanny ouvrit les deux battants de la porte du salon et annonça :

« Le docteur Johnson ! »

Il entra péniblement, et l'on fut frappé de l'étrangeté de son aspect. Ce n'était plus cet air affable et souriant qui l'accompagnait ordinairement et qui

semblait sympathiser avec les joies de tous. Il était pâle, courbé, faible, abattu. Ses vêtements étaient en désordre, mouillés, couverts de neige et de boue.... On le regardait en silence.

Il s'avança lentement au milieu du salon vers la comtesse.

« Madame, dit-il, je vous prie de m'excuser. Quand j'ai accepté votre invitation pour le vendredi que vous m'aviez fixé, je ne songeais pas que ce serait le 21 novembre!...

« Vous ne comprenez pas, je le vois, fit-il d'un ton déchirant. Eh bien! je vais vous l'expliquer, ce sera une expiation de plus....

« Il y a quarante ans aujourd'hui, jour pour jour, le 21 novembre, mon père, qui était vieux et souffrant, me dit : « Sam, prends la carriole, je ne « suis pas bien; va au marché de Walstall, et tu « vendras les livres dans mon échoppe à ma « place. »

« Moi, madame, sottement fier du savoir qu'il m'avait donné, moi qui n'avais encore mangé que le pain de son travail, moi qui depuis ai manqué de pain!... je refusai....

« Alors, avec une douceur dont le souvenir me tue en ce moment, mon père insista :

« Allons, Sam, dit-il, sois bon, mon enfant, vas-y; « ce serait dommage de perdre un jour de marché. »

« Et moi, madame, orgueilleux que j'étais, je refusai....

« Il y alla, mon père; et il faisait un temps comme aujourd'hui; il y alla, et....

« Et il est mort, mon père, et il est mort peu de jours après ! »

A ce moment de son récit, Johnson cacha de ses deux mains les larmes qui sillonnaient ses traits si mâles et si distingués, puis il reprit :

« Il y a quarante ans de cela, madame, et depuis quarante ans, *le 21 novembre*, je viens à Lichtfield.

« Le chemin que je n'ai pas voulu faire dans la carriole, je le fais à pied et sans avoir mangé.... Je me tiens quatre heures sur la place du marché de Walstall, tête nue, à l'endroit où mon père a tenu trente ans l'échoppe qui m'a nourri....

« Il y a quarante ans de cela, madame; j'ai passé l'âge qu'avait mon père lorsqu'il mourut.... et moi, je ne puis mourir!... »

Les sanglots du docteur redoublèrent, puis il releva sa noble tête et dit avec un effrayant sourire :

« Mais de quoi me sert-il de pleurer? n'est-ce pas sur la place de Walstall qu'il m'est venu, ce mot de *Rasselas* que vous avez trouvé si saisissant :

« *Il est trop tard !*

« Oui, il est trop tard ! »

Personne n'osa essayer de consoler Johnson, et les larmes des assistants qui se retiraient en silence se mêlèrent aux larmes du vieillard repentant.



## CHAPITRE V.

### LE JEU.

Un homme d'érudition<sup>1</sup>, par des recherches soigneuses et des observations de parfaite justesse, nous a fourni d'utiles renseignements sur les cartes à jouer.

Leur origine est entourée d'épaisses ténèbres. Les érudits qui ont voulu les dissiper se sont égarés dans les voies du roman.

Un chroniqueur italien, de la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, Nicolo di Gouveluzzo, cité par un historien de Viterbe, dit qu'en 1379, le jeu de cartes fut apporté dans cette ville par des voyageurs qui revenaient du pays

1. M. R. Merlin, rapporteur à l'exposition universelle pour la calligraphie, etc., etc.

2. Voir le rapport de M. Merlin.

des Sarrasins. Ainsi, suivant cette version, les cartes seraient arabes.

Mais la loi de Mahomet interdit la représentation de figures humaines, ainsi que tout jeu de hasard; comment peuvent-elles provenir de cette source?

D'autres assurent que les cartes nous viennent de l'Hindoustan. Elles auraient été apportées, dit-on, par cette tribu nomade qui, chassée au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, s'est répandue dans toute l'Europe, mendiant, pillant et prédisant l'avenir sous les noms de *Bohémiens*, d'*Égyptiens*, de *gitanos*, de *gibsi*, *zingari*, etc.

Mais c'est par l'inspection des lignes de la main que dans l'Inde on disait la bonne aventure. Il y a donc aussi erreur là. Il est d'ailleurs reconnu que la *divination* par les cartes est une invention qui a tout au plus deux siècles d'existence<sup>1</sup>.

Il *Tarocchino*, de Bologne, les attribue à Francesco Anteminelli Castracani Fibbia<sup>1</sup>, prince de Pise, etc., après avoir été généralissime des armées bolonaises.

En somme, les cartes, à leur naissance, ont eu peut-être leur temps d'innocence; mais dès 1397 une ordonnance du prévôt de Paris les défend,

1. Celle des *tarots* fut imaginée vers 1775 par Alliette.

2. Né en 1360, mort en 1419.

ainsi que d'autres jeux, les jours de travail, aux gens de métier.

Le synode de Langres les interdit, en 1404, aux ecclésiastiques.

Poupart, argentier de Charles VII, paya à Jacquemin Gringonneur, en 1392, *trois jeux de cartes* qu'il avait peints pour l'*esbatement du roi*.

Les cartes sont maintenant partout : dans la malle du touriste, dans le colis du négociant, dans le sac du soldat.

C'est au philosophe à expliquer le phénomène de leur progression ; est-elle due à la cupidité, ou à ce besoin d'émotions qui, chez les peuples vieilliss, remplace l'amour du merveilleux ?

Ce que les cartes coûtent par jour à la société humaine d'heures déplorablement perdues et d'argent follement prodigué, est incalculable !

Le monde du jeu a été oublié (ou omis à dessein) par Mme de Toustain dans sa nomenclature. C'est une population à part, aux mœurs exceptionnelles, dont les moralistes n'ont pas assez décrit la vie pratique, les entraînements, les folies !...

M. le docteur Véron, en racontant l'emploi de son temps, *au jeu*, à une époque de sa vie, dit : « Le gain du jeu jette dans le cœur toutes sortes d'immoralités ; et rien surtout n'abrutit plus l'esprit, rien n'inspire un plus vif dédain de toute affaire,

un plus profond mépris de tout devoir, que ces richesses d'un moment que la fortune vous prête pour se donner la joie de vous en dépouiller.

« Je ne parle que du joueur qui gagne; qu'aurais-je à dire du joueur qui perd ? »

La passion du jeu a cela de commun avec les grandes passions de l'humanité, qu'elle rend solitaire celui qui en est atteint; excepté dans les maisons de jeu, le joueur de profession aime à vivre seul, souvent avec ses rêves de fortune, plus souvent avec ses désespoirs. C'est l'amant trompé, c'est le buveur avec une lumière de joie bientôt suivie de l'abrutissement, c'est le spéculateur de la Bourse, jouant à la hausse qui doit réaliser tous ses rêves et voyant arriver la baisse.

Avant que les jeux de Paris fussent fermés par le vote de la chambre des députés du 31 décembre 1837, ils avaient eu pour directeurs MM. Perrin, Bernard, Chalabre, Boursault, et enfin Benazet, mort il y a peu d'années. Il était colonel de la garde nationale de la banlieue et chevalier de la Légion d'honneur<sup>1</sup> sous le ministère de M. Casimir

1. Son successeur, M. Benazet, actuellement directeur de la banque des jeux de Baden, est plein d'égards et d'empressement pour tous les visiteurs de cette belle partie de la *Forêt-Noire*. On assure qu'il pousse le désintéressement jusqu'à aider de sa bourse ceux qui retournent chez eux après avoir perdu ce qu'ils avaient apporté.



Périer. Les jeux versaient annuellement à la ville de Paris cinq millions cinq cent cinquante mille francs, indépendamment d'une foule de frais et faux frais, etc.

Le premier consul voulait faire fermer les jeux, mais Fouché lui dit qu'il perdrait son meilleur moyen de police. Indépendamment des jeux autorisés, il y avait un nombre infini de maisons où l'on jouait la *bouillotte*, le *pharaon*, l'*écarté*, et où l'on pouvait être certain d'être entouré d'*escrocs* et de *filles de joie*.

Sous la Restauration, le Cercle des étrangers, rue Grange-Batelière, avait, dit M. Véron, trois présidents : MM. le marquis de Tilly-Blaru, le comte Esprit de Castellane et le marquis de Livry. Ils recevaient chacun cinquante mille francs de traitement annuel.

On y donnait des dîners, des soupers et des bals.

Il faut reconnaître qu'aucun des joueurs qui fréquentaient les maisons de jeux autorisées ne pouvait craindre une irrégularité, une surprise, une erreur. La banque était plutôt exposée à payer deux fois ou à subir quelques fines escroqueries. On se rappelle l'histoire de ces deux jeunes gens entrant ensemble, portant ensemble et mettant en même temps l'un un rouleau de cinquante doubles napoléons sur *la rouge*, l'autre un pareil rouleau sur

nomme le *bog*. On le joue à trois comme on peut le jouer à cinq ou six personnes. L'enjeu est aussi dans les limites de la bonne compagnie et de la convenance de la maîtresse de la maison ; car elle se dégraderait et laisserait planer des soupçons qui seraient probablement injustes, si elle souffrait chez elle des lansquenets, bacaras, etc., etc., où l'on joue gros jeu et où les pertes, par conséquent, sont considérables.

Les échecs sont du nombre des jeux qui sont adoptés par les personnes réfléchies et posées. Les deux Rousseau, Voltaire, les maréchaux de Saxe et de Richelieu, l'empereur Joseph II, Franklin, Marmontel, Diderot, Champfort, Bernardin de Saint-Pierre, le marquis de Bièvre, le général Bonaparte, l'amiral Dumont-d'Urville, avaient le goût dont les célèbres Philidor, des Chapelles et de La Bourdonnaye avaient l'habile talent.

Les prévenances d'une maîtresse de maison l'obligent à régler d'avance (dans une pièce attenante au salon où l'on fait de la musique, si c'est une soirée) les tables où l'on fera le whist, seul jeu qui soit admis de droit dans la haute société.

Dans les petits comités, entre parents ou amis intimes, on peut admettre tous les jeux que j'ai indiqués ; mais toujours, croyez-moi, avec les mises les plus restreintes.

Voilà seulement comme on peut se permettre le jeu.

Il y avait à Londres, dans les premières années de ce *xix<sup>e</sup>* siècle, un *Club de Crockford*. C'est le club des joueurs.

Ce M. Crockford pouvait s'appeler un *pêcheur d'hommes*.... C'était, en effet, un ancien pêcheur, un marchand de poisson qui devint le fléau, et en même temps le favori de la *fashion* anglaise. Il a gagné, avec tous les riches fashionnables de l'Angleterre, des millions au jeu; et, par une de ces singularités excentriques de la nation, il a consacré une grande partie de cet argent à élever un *palais au jeu* !

Il y a déployé une splendeur asiatique qui éclipse presque le luxe des rois.

Ce palais, dans le style de Mansart, est enrichi d'ornements, de dorures et de peintures du plus éclatant effet.

Le cuisinier de Crockford était le célèbre Ude, quelque chose comme une doublure de Carême.

Dans ce palais, donc, on joue *un jeu d'enfer*. Cinq ou six cent mille francs passent, dans une soirée, d'une main dans une autre. Quoique les jeux de hasard soient défendus par la loi anglaise, n'est pas qui veut du club Crockford. La plupart des ministres en sont membres. Le duc de Wellington en a été longtemps l'un des commissaires.

On écrivait ceci, de Londres, à la date du 27 novembre 1856 :

« On s'est préoccupé beaucoup aujourd'hui d'*étonnantes révélations* sorties d'un procès civil jugé hier devant la Cour du ban de la reine.

« Un riche négociant, qui en 1847 avait vingt-huit ans, entra dans une maison de jeu dont il devint un habitué pendant un court séjour qu'il faisait à Londres.... *Nolentem fata trahunt!* Le malheureux jeune homme fut entraîné à jouer aux dés, et finit par perdre de vingt-quatre à vingt-huit mille livres sterling (*six à sept cent mille francs*)!

« Il souscrivit des billets pour le montant de ses pertes, et paya pour seize mille livres sterling (quatre cent mille francs) de ces billets.

« Il résiste aujourd'hui au paiement d'un billet de deux mille livres (cinquante mille francs) souscrit pour la même cause.

« Ce procès est un des rares éclairs qui font jaillir la lumière dans les sombres mystères de la vie anglaise, si étrangement murée pour les étrangers même les mieux accueillis, et qui pénètrent d'effroi ceux qui connaissent ces secrets, mais qui veulent les couvrir en les niant.

« Ce procès enfin, qui s'est terminé en faveur du négociant *imprudent*, a produit à Londres une impression que nous devons signaler. »

On a bien souvent parlé dans le siècle dernier du frère de Mme de Montespan<sup>1</sup>, du frère de Mme de Maintenon<sup>2</sup>, et de l'extrême facilité de Louis XIV à tout accorder à ses maîtresses. L'anecdote suivante nous amène au jeu où se rencontrèrent ces deux favoris, et va nous montrer avant, d'un côté l'âpreté envahissante de la marquise de Montespan, et de l'autre l'incroyable faiblesse du roi :

« M. de Louvois, dit l'abbé de Choisy dans ses Mémoires, montra un jour la présence d'esprit d'un bon courtisan. Le roi avait fait avec lui la liste de ceux qu'il voulait honorer du bâton de maréchal ; il alla ensuite chez Mme de Montespan, qui, *en fouillant dans ses poches*, y prit cette liste, et, n'y voyant pas M. de Vivonne, son frère, se mit dans une colère *digne d'elle*. Le roi, qui ne pouvait lui résister en face, lui dit qu'il fallait que M. de Louvois eût oublié de l'y mettre.

« Envoyez-le querir tout à l'heure, lui dit-elle d'un ton impérieux, et le grondez comme il faut. »

« On envoya chercher M. de Louvois ; et le roi lui ayant dit fort doucement que sans doute il avait oublié Vivonne.... le ministre *se chargea du paquet* et avoua sa faute. On mit Vivonne sur la liste ; la dame fut apaisée et se contenta de reprocher à Lou-

1. M. de Vivonne. — 2. M. d'Aubigny.

vois sa négligence dans une affaire qui la touchait de si près.

« Mme de Maintenon n'a pas été si pressante. Cela me fait souvenir, continue l'historien, d'un trait piquant de M. d'Aubigny, son frère : il jouait un jour à la bassette avec d'autres gentils-hommes, et mettait sur les cartes des monceaux d'or, sans les compter. Le maréchal de Vivonne entra dans le lieu où l'on jouait, et voyant remuer tant d'argent, il vit qu'il sortait de la poche de M. d'Aubigny.

« Je me doutais bien, dit-il, qu'il n'y avait que « lui qui pouvait jouer si gros jeu. » D'Aubigny, qui avait entendu, n'hésita pas un instant et répliqua brusquement : « C'est que j'ai eu, moi, *mon bâton en argent.* » Le mot courut fort et accrut encore l'inimitié qu'on portait au fond à toutes les favorites. »

Le marquis de Genlis, étant au jeu de la reine, jouait un soir fort gros jeu. La fortune lui était tellement favorable, qu'il avait pris le parti de jeter tous les louis qu'il gagnait dans son chapeau, qui s'emplissait à crever. Son voisin de droite, gentil-homme breton, qu'il ne connaissait pas, lui dit en regardant ce chapeau qui le touchait :

« Monsieur, voulez-vous me prêter *cinq louis* ? j'ai une idée.

— Les voilà, » dit M. de Genlis.

Le voisin, les ayant perdus lestement, revint à la charge....

« Volontiers, » continua le marquis ; puis glissant son chapeau du côté opposé à l'emprunteur, il lui dit avec une parfaite politesse et en le saluant :

« Je crois, monsieur, que maintenant *nous sommes quittes !* »

Triste morale ! qui m'amène à vous dire : donnez avec mesure, mais ne prêtez jamais. Rappelez-vous toujours ce mot d'une personne dont on n'ose dire ni le nom ni le sexe : « L'ingratitude n'est que l'indépendance du cœur. » Je ne puis prolonger ce chapitre du jeu. Il me semble que tout a été dit sur cette affreuse passion, et je ne m'étonnerais pas d'ailleurs d'en parler à contre-sens, puisque je ne m'en occupe qu'à contre-cœur.







## CHAPITRE VI.

### LES LECTURES DE SALONS.

Si vous sentez, par la fréquentation du monde, se développer chez vous des goûts littéraires, des penchants pour les beaux-arts, des prédilections pour les sciences, satisfaites-les; puisque la première moitié de votre vie a été consacrée à vous créer une fortune indépendante, sachez employer l'autre partie en jouissances intellectuelles. Les plaisirs matériels, croyez - moi, sont de peu de durée... la nature y met bon ordre, et souvent le dégoût la devance.

Vous irez dans de rayonnants salons où l'esprit domine; là vous entendrez des lectures de bonne prose et de brillants vers; là vous entendrez les charmants conteurs; là vous connaîtrez sous les

formes agréables de la narration les traits les plus saillants de l'histoire ancienne ou moderne, et les anecdotes les plus piquantes ou les plus touchantes de diverses époques. C'est une espèce de cours littéraire que vous suivrez.

Je vous le répète souvent : Sachez écouter ; mais quand viendra l'instant où vous vous sentirez assez de verve et de suite dans l'esprit pour tenter une narration, ou tendre, ou pathétique, ou sombre ou plaisante, rappelez-vous qu'en présence des femmes du monde le défaut le plus impardonnable, c'est d'être lourd ou pédant, fade ou ennuyeux.

Ayez dans votre dire un certain choix d'expressions, sans affectation ; soyez naturel, simple, tout en étant agréable. Si vous lisez quelque chose de vous, tâchez qu'indépendamment du but de l'ouvrage il soit parsemé de temps à autre de quelques mots pittoresques ou piquants.

Si l'histoire que vous racontez est grave, semez-la de pensées élevées ; si elle est plaisante ou attachante, jetez-y quelques traits spirituels. En somme, prenez garde au sérieux ; dans le monde il est difficilement admis.

Rome avait ses lectures publiques sous les empereurs. Stace père et fils brillèrent dans leurs compositions et dans la manière de les lire ; le fils, plus piquant que le père, attaqua les pouvoirs, par ses

traits satiriques, dans la plénitude même de leur puissance. « Ce trait-ci, disait-il, est pour Glabrion, affranchi de César; celui-là pour Priscilla, femme du ministre de l'intérieur<sup>1</sup>. — Voilà qui est pour Gassirus, préfet de Rome. — Celui-ci est pour le ministre Abascantius lui-même. C'est lui qui a cette maison à large portique dans le quartier de Suburra; voyez à l'entrée son portier écosant des pois dans un plat d'argent; les deux chiens qui sont à droite et à gauche sont inoffensifs, car ils sont peints. Mais la vie et l'intelligence communiquée sont dans la pie suspendue, à hauteur d'homme, dans une cage dorée; écoutez-la, elle crie à tue-tête :

« César! Germanique, trois fois clément et divin! »

« — Mais si César meurt?... »

« — Eh bien, on lui apprendra un autre nom. »

Ce fait, conservé par l'histoire, rappelle l'anecdote analogue racontée par M. Véron<sup>2</sup> :

« Pendant l'occupation des Tuileries par la population, elle trouva dans les appartements un perroquet en cage qui répétait avec persistance :

« A bas Guizot!... »

« Cet oiseau obtint tout à coup une popularité inespérée.... Cet oiseau de l'opposition fut gorgé de sucreries pour qu'il répétât : A bas Guizot! »

1. Abascantius.

2. *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, t. IV, p. 324.

On a cité le nom du prince qui, à la manière d'Abascantius, aurait fait cette éducation politique beaucoup plus désintéressée.

Après le règne d'Auguste, tout déclina : Aulugelle, Apulée, furent les écrivains de la décadence.

Puis, à la chute de Rome, la nuit la plus profonde couvrit les lettres et les arts; la barbarie régna dans nos Gaules!

Le moyen âge arriva lentement et amena une lueur; mais quelle faible lumière!

Les *cours d'amour* surgirent et ramenèrent une civilisation nouvelle, sorte d'adolescence, certainement, comparée à la virilité de nos jours; mais Rome avait bien commencé par Livius Andronicus et Névius, pour arriver à Lucrèce, Caton, Plaute, Térence, etc. Il était naturel d'admettre avec joie ces heureuses prémices; les sociétés, d'ailleurs, commencent toujours par la barbarie. Le peuple se façonne plus facilement au commun, au bouffon, qu'aux élans de l'intelligence.

Entre mille, en voulez-vous un exemple? le voici : Le préteur Anicius annonce une lutte de chanteurs, la foule accourt.... Ils commencent un chant doux et poétique en s'accompagnant de la lyre.... le peuple trouve cela pitoyable. Il s'ennuie d'abord, s'irrite après; l'orage commence, les pro-

jectiles ne se font pas attendre. Les chanteurs, gens habiles, comprennent leur auditoire; ils jettent leurs lyres, se prennent au corps et se donnent des honneurs. La foule s'arrête, commence à rire, puis applaudit! Un ami d'Anicius voit le moment favorable, s'extasie et s'écrie : « Bien joué, prêteur; vive Anicius! » et le peuple fait retentir l'air des cris de : « Vive Anicius! »

Je pense bien que, pour vous faire connaître la civilisation dont tant de siècles nous séparent, il est utile de vous esquisser rapidement ce qu'étaient ces *cours d'amour*, qui durèrent trois cents ans<sup>1</sup>.

Elles formaient des espèces d'académies galantes qui ouvraient aux beaux esprits d'alors une sorte de carrière par des lectures, des improvisations et des thèses littéraires, surtout sous forme de *tensions*, sur des questions d'amour; car l'amour était la grande occupation de ces cours ou tribunaux composés de personnes très-civilisées, à l'époque où on ne l'était guère, et présidés par de grandes dames.

Ces tribunaux sans mission, ces jugements sans appel, ce code romanesque, mais rigoureux, était appliqué sans hésitation et accepté sans réclamation. Les jugements étaient rendus tantôt par la reine

1. Du commencement du XII<sup>e</sup> siècle à la fin du XIV<sup>e</sup>.

Éléonore de Guienne<sup>1</sup> ou par les dames de Gascogne ; tantôt par la comtesse de Champagne, ou par la vicomtesse de Narbonne ; tantôt par la comtesse de Flandre ou par la marquise de Malespina-Saluce.

A côté de l'adoucissement des mœurs et de l'excitation donnée au feu sacré de l'enthousiasme chevaleresque, l'occupation de ces dames et des hommes admis à faire partie de ces académies galantes était assez érotique. Ainsi, on posait ce *tenson* :

« Si vous aimiez une jolie damoiselle, craindriez-vous moins qu'elle fût mariée que trépassée? »

Et celui-ci :

« L'amant est-il plus heureux quand il se souvient de son bonheur, que lorsqu'il est au moment de le connaître? »

Une des plus piquantes thèses qu'aient eues à soutenir les chevaliers les plus intelligents du temps est celle-ci :

« Que doit-on préférer :

« Voir la femme qu'on aime sans la toucher ni lui parler?

« Lui parler sans la voir ni la toucher?

« La toucher sans la voir ni lui parler? »

Jé ne puis transcrire le célèbre arrêt que la marquise de Malespina fit prononcer, vers 1184, par la

1. Femme de Louis VII (Louis le Jeune, roi de France).

comtesse de Champagne; si vous êtes bibliophile, je vais vous donner les moyens de connaître cette incroyable étrangeté : demandez à la Bibliothèque impériale le *Manuscrit d'André Le Chapelain*, n° 8758.

Les idées, l'esprit, le sentiment même, se sont tant modifiés de siècle en siècle, qu'il faut bien que celui qui entre dans le monde aujourd'hui en sache quelque chose.

Le xvi<sup>e</sup> siècle amena de grands changements littéraires et artistiques, et par là sociaux. La langue aussi se corrigea, se forma pour ainsi dire.

L'Italie, plus avancée que nous, avait depuis longtemps ses auteurs et ses Mécènes. A cette époque, c'étaient surtout de grandes dames, telles qu'*Isabelle d'Este*, fille d'Hercule I<sup>er</sup>, duc de Ferrare, mariée en 1490 à Jean-François II de Gonzague, marquis de Mantoue<sup>1</sup>, qui protégeaient les lettres et les arts.

La France avait, vers ce temps, la duchesse d'Etampes<sup>2</sup>, qui était appelée la plus belle des savantes et la plus savante des belles.

Pour Marguerite de France<sup>3</sup>, Brantome dit que cette princesse « étoit si parfaite en sçavoir et sa-

1. Vida, le Trissin, Castiglione, et l'Arioste, célèbrent cette princesse, comme protectrice des lettres et des arts. Elle mourut en 1539.

2. Vers 1532. François I<sup>er</sup> l'aima.

3. Vers 1550. — Duchesse de Berri; depuis duchesse de Savoie.

pience » qu'on lui donna le nom de Minerve de France.

Le **xvii<sup>e</sup>** siècle s'éleva : les goûts littéraires, les lectures continuèrent. En 1653, Voiture lisait ses *Lettres* à l'hôtel Rambouillet, dont il faisait les délices<sup>1</sup>.

Benserade lisait ses madrigaux, dont la cour raffolait.

La rage de l'affectation et du *bel esprit* s'était répandue non-seulement à l'hôtel Rambouillet, mais encore dans beaucoup d'autres réunions littéraires qui se tenaient dans différentes *ruelles* de Paris, comme on disait alors. Ces académies des *beaux esprits* étaient d'un accès plus facile que la *chambre bleue d'Artenise*<sup>2</sup>.

La plus remarquable était la réunion des samedis de Mlle Bocquet.

Une des séances de lecture, surtout, fit beau-

1. Dulaure place mal à propos le célèbre *hôtel Rambouillet*, qui appartenait à la famille d'Angenne de Rambouillet, sur l'emplacement du clos de Rambouillet, qui appartenait à M. de La Sablière.

Le bel hôtel de Rambouillet était dans la rue Saint-Thomas du Louvre, aujourd'hui disparue dans les améliorations magnifiques de la rue de Rivoli.

Dulaure, qui a fait bien d'autres erreurs, l'a confondu avec l'ancienne maison de campagne du financier Rambouillet, plus rapprochée, à cette époque, de Vincennes que de Paris.

2. Mme de Rambouillet.



coup de bruit : ce fut celle du samedi 30 décembre 1653.

Conrart ayant donné un petit cachet, accompagné d'un gracieux madrigal, à Mlle Bocquet, elle lui répondit par un impromptu dont les derniers vers étaient ceux-ci :

Il faut vous dire seulement  
Que vous donnez si galamment  
Qu'on ne peut se défendre  
De vous donner son cœur, ou de le laisser prendre.

L'assemblée, électrisée par cette bluette d'un bas-bleu sur le retour, se jeta à l'instant dans le madrigal ; tout le monde en fit !... Il pleuvait des madrigaux, et cette étourdissante journée, cette pauvre débauche d'esprit, resta et fut connue sous le nom de *la journée des madrigaux* !

Lorsque Mme de Sévigné fit sa première entrée à l'hôtel Rambouillet, elle voulut combattre le ton précieux qui y régnait. Elle ne négligea rien auprès de Julie d'Angennes et de Mlle de Scudéri ; mais les précieuses l'emportèrent. La *Carte de tendre* dirigea de plus belle les *Voyages du cœur*.

On continua à désapprendre à parler naturellement, et l'hôtel Rambouillet en fit tant, qu'il finit enfin par s'écrouler peu après sous les coups du ridicule.

Cette *cour plénière* du bel esprit, et quelquefois du gai savoir, avait succédé à la Fronde; c'était une occupation moins offensive, et elle servait à faire briller la duchesse de Montausier (Julie d'Angennes, immortalisée dans la *Guirlande de Julie*); Mlle de Scudéri, auteur très-connu; Mme de La Fayette (l'auteur de la *Princesse de Clèves*), etc.

L'apparition de Mme de Sévigné (en mars 1654) sur la scène du monde entraîna Chapelain, Ménage, le comte de Lude, le chevalier de Méré, le comte de Bussy-Rabutin, Corneille, le prince de Conti (frère du grand Condé). On arriva peu à peu à perdre les fadeurs dont on s'était nourri. L'éducation des femmes était ou nulle ou trop recherchée. Malgré tout, la galanterie se glissait entre ces deux abîmes.

Ninon de Lenclos et la Champmeslé contribuèrent à cette petite régénération qui surgissait par une voie tout opposée à celle que la raison indiquait.... Aussi vit-on une dame Gondran faire, à la *face de tous*, la coquette avec le marquis de Sévigné et le chevalier d'Albret, jusqu'à ce que les deux soupirants, voulant savoir à quoi s'en tenir, se provoquèrent en duel.... Ce qui fit veuve Mme de Sévigné, car M. d'Albret tua roide M. de Sévigné!...

J'ai dit que le poète Ménage était un de ceux que Mme de Sévigné rallia au véritable bon goût, on pourrait dire au véritable esprit. Indépendamment

des attentions tendres qu'il avait pour la belle marquise, il en avait eu également pour Mme de La Fayette, avant son mariage, c'est-à-dire quand elle n'était encore que Mlle de La Vergne. On raconte que Ménage, voulant la célébrer dans ses vers sans qu'on la reconnût, lui donna le nom de *Laverne*, déesse des voleurs chez les Latins. Ses rivaux, qui l'accusaient d'avoir pillé plusieurs vers, lui adressèrent, sans nom d'auteur, une épigramme latine dont cette traduction fut lue dans les salons du temps :

Est-ce Corinne, est-ce Lesbie,  
Est-ce Phyllis, est-ce Cynthie,  
Dont le nom est par lui chanté?

Tu ne la nommes pas, écrivain plagiaire;  
Sur le Parnasse vrai corsaire,  
*Laverne* est ta divinité!

Mme de Sévigné n'était pas seulement aimée platoniquement (elle ne souffrit jamais qu'on l'aimât autrement) par le poète Ménage, son ancien maître; elle le fut encore par Turenne, par le prince de Conti, par le cardinal de Retz, par son cousin Bussy-Rabutin, et aussi par le surintendant des finances Fouquet, qu'elle défendit avec une chaleureuse amitié contre tous ceux qui l'attaquaient à l'époque de sa disgrâce. Mme de Sévigné, qui se maintint toujours sage, ne craignit pas de braver

même le courroux de Louis XIV pour défendre ses amis.

Il y aurait quelque chose d'incomplet dans ce chapitre, si je ne vous faisais connaître un des littérateurs du temps qui, dans sa sphère, a contribué, hélas! avec trop de talent, à saper les croyances honnêtes, je veux dire le duc de La Rochefoucauld qui, à la fin de la première Fronde<sup>1</sup>, publia un mémoire apologétique du prince de Marsillac, son fils, puis ses propres mémoires en 1662, et qui enfin, en 1665, fit paraître ses tristes *Maximes*, où vous voyez comme quoi l'intérêt et l'amour-propre sont nos seuls mobiles.

Les *Caractères* de La Bruyère, tout en étant de la famille des *Maximes*, sont empreints d'une tout autre philosophie.

Vauvenargues s'éloigna encore plus du système de La Rochefoucauld, et, malgré l'espèce de délire de la Régence, il osa dire : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

De notre temps on s'est récréé, dans les salons de Paris, et on a eu raison, sur la démoralisation provoquée par les écrits de Balzac<sup>2</sup>, de Frédéric Soulié<sup>3</sup> et d'autres auteurs modernes. On a repro-

1. 1649.

2. Même dans *Eugénie Grandet*, lisez la préface.

3. Lisez, si vous en avez le courage, les *Mémoires du diable*.

ché aux uns de faire bon marché de la vertu des femmes, aux autres de s'égayer sur la probité des hommes. Tous les défauts de notre fragile humanité ont été mis en relief; quant à nos qualités, on a les étouffées ou bafouées.

Tous ces faits sont visibles et nous heurtent tous les jours; mais je crois que, si l'on remontait à Voltaire et aux écrivains qui ont brillé au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècles, on trouverait que les écrivains du xix<sup>e</sup>, qui ont pris ce thème, n'ont guère été plus loin que leurs prédécesseurs.

Je sais que les mœurs aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles prêtaient à beaucoup d'incrédulités, et que, comme le dit un fin et spirituel observateur<sup>1</sup>, « en 1715, en fait de paradis, on ne croyait plus guère qu'au paradis terrestre. »

Je sais que vers ces temps, depuis la duchesse jusqu'à la riche financière, chaque femme élégante, riche et coquette, se blottissait certains jours de la semaine dans un petit sanctuaire amoureux; je sais aussi que le simple et véritable amour ne leur suffisant plus, il fallait réveiller des imaginations flétries, des sens éteints, par des glaces à facettes, des cupidons entreprenants, des tapisseries singulières, des peintures érotiques de Watteau

1. M. Arsène Houssaye.

de Baudouin, et enfin de Boucher.... Boucher! ce sensuel peintre du nu!

Mais il y avait alors aussi des cœurs honnêtes, des âmes pures, des femmes qui élevaient la voix pour protester contre ce qui s'écrivait et contre ce qui se faisait.

Mme de Sablé, quoique amie de La Rochefoucauld, se plaignait secrètement de ses *Maximes* et de son égoïsme personnel. « Son cœur, disait-elle, est *inofficieux*. »

Elle tâchait de pallier son défaut d'obligeance en le mettant sur le compte de la paresse.

Elle disait :

« Sa paresse, autant que sa volonté, ne lui a jamais pu permettre de faire *la moindre action pour autrui*. »

Mme de Guéménée ne s'en gênait pas et disait que c'était un franc égoïste.

Mme de La Fayette écrivait à Mme de Sablé : « Toutes les personnes de bon sens ne sont pas si persuadées de la *corruption générale* que l'est M. de La Rochefoucauld dans ses *Maximes*. »

D'autres, comme Mme de Sévigné, protestaient par leur sage conduite contre les opinions des *Maximes* sur les femmes. Le duc de Saint-Simon, qui écrivait de tout et sur tous avec la verve qu'on lui connaît, qui parlait avec une grande liberté,

puisqu'il ne ménageait pas même son ami le régent, affirme que Mme de Sévigné était restée vertueuse au milieu d'un monde *plus que frivole*, et vivant pour ainsi dire avec des femmes *plus que légères*, telles que Mmes de Parabère, de Sabran, de Tencin<sup>1</sup>, tempérées à la vérité par Mme de Hautefort, duchesse de Schomberg, par la duchesse de Longueville, par la comtesse du Maure, la duchesse de Liancourt<sup>2</sup>, la marquise de La Fayette et la marquise de Sablé. Quant à cette dernière, elle était à Port-Royal ce que Mmè Récamier était de nos jours à l'Abbaye-aux-Bois.

Et n'est-ce pas une protestation aussi contre les *Maximes* de La Rochefoucauld, que de citer seulement les noms de Pascal, de Bossuet, de Corneille, de Turenne, de Vauban, de Colbert, de d'Aguesseau, etc. ?

Je voudrais, aujourd'hui, voir des femmes d'élite s'élever contre toutes les mauvaises pensées répandues dans de dangereux écrits. Nous avons tant de femmes d'un solide esprit, tant de femmes d'un cœur élevé, tant de femmes capables d'écrire, que ce serait l'honneur de notre époque de voir les principes honnêtes reprendre leur empire, et les

1. Je ne cite pas d'autres *amies* du régent, telles que Mmes de Phalaris, d'Averne, etc., etc.

2. Jeanne de Schomberg, duchesse de Liancourt.

bienfaisantes croyances nous revenir par cette voie si pure et si séduisante.

Qu'elles disent bien à cette société qui, après tant de lutttes, cherché à se reconstituer, qu'il y a au fond de nos cœurs un sentiment d'honneur, de bonté, de générosité, de grandeur même, qui, bien cultivé, peut enfanter encore les plus grandes choses. Admettez simplement un seul de ces sentiments honnêtes, et les *Maximes* s'écroulent d'elles-mêmes.

Il y avait de nos jours des lectures, de vraies *réunions littéraires*, à l'Abbaye-aux-bois, rue de Sèvres, chez Mme Récamier.

Là, Chateaubriand lisait quelque chapitre de ses *Mémoires d'outre-tombe*; d'autres lisaient une pièce nouvelle; quelques-uns disaient de beaux vers.

Mlle Rachel y récitait une scène de *Polyeucte* ou d'*Esther*. Les *Proverbes* de Musset donnaient aussi la vie à ces belles réunions.

Lorsque M. de Martignac était ministre, ses soirées d'intérieur étaient des *fêtes littéraires et musicales* dont la Malibran était l'idole! Tandis que nous faisions le whist avec la vicomtesse, qui le jouait merveilleusement, M. de Martignac regardait l'heure et disait : « Les Italiens ont fini, Malibran va venir! » En effet, cette bonne Maria ne prenait que le temps de changer de vêtement et arrivait au grand trot des



chevaux pour se placer au piano, improvisant merveilleusement des morceaux impossibles et chantant délicieusement des airs inconnus!...

La princesse de Lieven, qui vient de mourir, avait aussi des lectures dans son salon; c'est là que M. Guizot a lu tant de belles pages, et dernièrement son *Histoire de Robert Peel*.

Aujourd'hui il nous reste quelques salons où les intelligences viennent recevoir ou tisser des couronnes.

On a lu à l'hôtel Castellane, on a même joué la comédie; j'en parlerai ailleurs.

Au château Beaujon, on a fait des lectures.

Vis-à-vis de ce château, où l'esprit et l'urbanité luttent avec la richesse et le talent, le duc de Schleswig-Holstein a fait bâtir dans la cour de son hôtel un *cottage* de poète, pour avoir près de lui deux célébrités : l'une dont la plume féconde nous éblouit et nous charme; l'autre qui façonne la poésie avec le ciseau qu'elle tient de sa main féminine. Comprenez-vous ces vis-à-vis? d'un côté Gudin; de l'autre Lefebvre-Deumier; tout près de là les invocations des âmes de l'autre monde, chez Mme de B\*\*\*, et au milieu de tous ces bijoux de l'intelligence, les autres bijoux du duc de B\*\*\*.

Notre pauvre ami le vicomte d'Arincourt avait aussi ses lectures.... Il a quitté notre rive vivante

et féconde pour les solitudes du faubourg Saint-Germain, où il a trouvé le calme.... et puis la mort!...

Lorsque le vent passa au fantastique, brise nocturne et sombre qui précéda de loin l'arrivée de M. Hume, dont je n'ose raconter les prouesses à la cour de Napoléon III, je rappelai un matin chez d'Arlincourt un fait qui m'était arrivé l'automne précédent dans le grand-duché de Bade; la comtesse de S<sup>\*\*\*</sup>, sa spirituelle nièce, me pria de l'écrire, et de venir lire *mon aventure* à l'une de ses soirées intimes. Je le fis, et je vous la raconte ici pour faire diversion aux ennuis de mes leçons, tout en courant la chance de vous ennuyer autrement.

#### PROMENADE NOCTURNE DANS LA FORÊT NOIRE.

Baden, quoique placé dans la plus jolie vallée du Palatinat, près de la rive du Rhin, à l'entrée de l'antique forêt Hercynienne<sup>1</sup>, peut paraître pour quelques étrangers un but de promenade plus ou moins agréable ou un lieu de guérison plus ou moins certaine. Mais pour nous il a un intérêt

1. Sous les Marcomans elle se nommait Mark-Wall. Les Allemands la nommèrent Shwartz-Wald (Forêt-Noire). *Voyage dans le grand-duché de Baden*, par le baron de Mortemart.

plus immédiat : un seul fleuve nous sépare, et nos amis y possèdent les uns des villas somptueuses, les autres de jolis *cottages*.

Nos relations y sont fréquentes, nos rapports intimes, et nos anciens liens rendent faciles nos entraînantes sympathies.

Baden fut soumise avec nous à la hiérarchie romaine; plus tard, nous vécûmes comme membres de la même famille, avec la même langue, sous le puissant sceptre de Charlemagne.

Dans des temps plus rapprochés, Louis XIV regardait comme sien ce beau Palatinat. Enfin, de nos jours, nos affinités devinrent telles que Napoléon le Grand lui donna des institutions nouvelles, une extension de territoire et une souveraine remarquable par sa beauté, son esprit et son cœur<sup>1</sup>.

Baden est le lieu le plus pittoresque, le plus rêveur de la forêt Noire, et ses vieilles légendes sont remplies d'histoires de chevalerie et de féerie des plus émouvantes. Baden a aussi sa *Fontaine de l'Enfer* (die Kœllen Quelle); elle a sa *Dame blanche*, son *Freyschütz* et ses fées du lac *Mumelsée*; elle a son *Faust* de Goëthe, comme ses *Ballades* de Bürger et ses *Contes* d'Hoffmann. Toute la poésie, toute la ré-

1. Stéphanie-Louise-Adrienne Napoléon, grande-duchesse de Baden, mariée à Charles-Louis-Frédéric de Baden et duc de Zœringen.

flexion du penseur, tous les drames, tous les caprices du fantaisiste, sont là vivants et actifs. Baden est le romantique berceau de la rêverie allemande.

A deux lieues environ de ce nid de fées et de gnomes, sur l'un des monts les plus sombres de la forêt Noire, est un ancien château isolé, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Une lettre d'investiture de l'empereur Wenzel, en 1382, à Bernard, margrave de Baden, le cite déjà comme un lieu important.

Deux hautes tours, une large enceinte de vieux murs de forteresse, des souterrains sans fin, sont les derniers vestiges de cet antique château, entouré d'une végétation luxuriante qui rappelle la pompe des premiers jours et les forêts vierges du nouveau monde.

Du sommet de la grande tour on distingue le paysage le plus riche et le plus varié : à l'est, la vaste solitude de la forêt Noire ; à l'ouest, l'immense plaine où le Rhin se promène majestueusement. En resserrant un peu ce panorama, on voit Strasbourg, Kehl, Bishofsheim, Aholhofen, Rastadt, Carlsruhe ; plus près encore, entre les montagnes de la forêt Noire et la plaine du Rhin, on distingue, même la nuit au clair de lune, Gallenbach, Varenhalt et Steinbach, qui donna naissance au célèbre *Ervin*, auquel on doit la belle cathédrale de Strasbourg.

Une ancienne tradition donne pour demeure à Satan le vieux château d'Ybourg.... Chaque nuit son règne commence à minuit et dure jusqu'à l'aube; les lutins, les farfadets, les revenants surtout, sont alors dans toute l'extension de leur puissance, et malheur à l'imprudent qui veut aller connaître le secret de ces nuits mystérieuses. Les adeptes de M. Hume et lui-même en seraient bannis!

Des histoires singulières qu'on me raconta sur Ybourg l'automne dernier piquèrent ma curiosité; je résolus de la satisfaire en allant moi-même, seul, à minuit, visiter les ruines du château d'Ybourg et voir *ce paysage de nuit* dont on m'avait dit merveille.

C'était à la fin de la saison des eaux. Baden, comme une belle femme sur le retour, avait encore des jours brillants, mais déjà quelques nuages compactes et humides s'étendaient le soir au pied du *Friesenberg*.

Le château d'*Eberstein*, rebâti sur les ruines de cet ancien nid d'aigle, n'était plus habité par la cour grand-ducale; le son du cor ne se faisait plus entendre à *yacht-hause*; la promenade et l'allée de *Lichtenthal* n'était plus aussi fréquentée. M. Benazet supprimait quelques-uns des charmes répandus dans ses salons princiers.

Orlandi, le beau chanteur, ne faisait plus en-

tendre son air du *Trovatore* et sa charmante barcarolle : *La Musique et l'Amour*<sup>1</sup>.

Les baigneurs allaient bientôt s'échapper comme les hirondelles voyageuses.... Je voulais cependant réaliser mon projet, satisfaire mon envie et exécuter à minuit, par un beau clair de lune, mon excursion fantastique à Ybourg.

J'étais d'autant plus poussé à faire ce voyage nocturne, que des gens qu'on appelle dignes de foi m'avaient dit que la dame châtelaine, morte en 1400, qui depuis cinquante ans ne paraissait plus à Neu-Eberstein, s'était montrée cette année deux fois à Ybourg, et à minuit, avec son coup de poignard au cœur.... Je partis donc à cheval, le vendredi 13 du mois d'octobre de cette dernière année écoulée.

Supposant que quelque faux revenant ou quelque échappé de prison avait intérêt à éloigner la nuit les curieux et les rêveurs des bois, je me munis d'une bonne paire de pistolets, de capsules et charges de rechange, d'une torche en résine, de mon excellent briquet Merkel et d'une poignée de cigares pour mon établissement nocturne.

Je passerai les incidents ou accidents du chemin, pendant lesquels mon cheval ne manqua pas un

1. Paroles de M. Enguerrand de M\*\*\*.

caillou et moi pas une branche épineuse. Je m'étais mis en route avec *un parti pris* : celui de ne m'étonner de rien et d'être satisfait de tout.

J'arrivai enfin à la porte entr'ouverte de la grande tour. Mon entêté de locatis ne voulut en aucune manière entrer dans la première enceinte; mes éperons le faisaient reculer au lieu d'avancer.... Je me décidai à descendre et je l'attachai à un des anneaux de fer de la tour, le laissant piaffer et hennir à son gré.

Les grands pans de murs et les voûtes obscures jetant beaucoup trop d'ombres sur le lieu que j'avais choisi pour placer mon bivouac, j'allumai ma torche et ramassai tout le bois que je pus trouver pour en faire un monceau auquel je mis le feu. Un tronçon de colonne me servit de siège, et, me trouvant assez confortablement établi pour mon quartier général, j'allumai mon premier cigare.... J'avais près de moi mes pistolets, sur lesquels je portais souvent les yeux; mais quel ne fut pas mon étonnement de voir quelques instants après deux énormes crapauds, qui avaient trouvé je ne sais quel aliment dans les capsules de mes armes, disparaître en les emportant dans les crevasses du pied de la tour près de laquelle j'étais. Je repris aussitôt mes fidèles compagnons d'aventure, j'y replaçai de nouvelles capsules, je fis jouer les détentes, et tout

étant en parfait état, je me dirigeai vers l'escalier qui conduit à la plate-forme, d'où je voulais jouir du *paysage de nuit* tant vanté.

A peine avais-je gravi quelques marches, qu'un horrible hibou peché sur la rampe me présenta deux yeux ronds et flamboyants.... Au même moment, une orfraie placée sur la pierre que je venais quitter fit entendre un cri semblable à celui d'un mourant qui étouffe....

Sans m'étonner de ces singularités, je retournai à mon feu pour prendre ma torche et me débarrasser de l'animal dont le chant me fatiguait sans m'effrayer. La lune en ce moment se voilait et, par un hasard que je ne pus m'expliquer, mon feu s'éteignit tout à coup. Je voulus saisir ma torche; mais elle était humide, entourée d'animaux visqueux, et au même instant elle s'éteignait aussi!

Un *Cela m'est égal*, jeté par moi dans l'espace sous ces arceaux démantelés, annonçait un mécontentement réel qui, sous l'aspect de l'indifférence, peignait ma vive contrariété.

Je saisis un pistolet de chaque main et je repris l'escalier de la grande tour; car je voulais pouvoir me dire à moi-même que je n'étais pas venu en vain, que j'étais parvenu à la sommité de la tour et que j'avais pu jeter un regard sur cette vue *nocturne*.

J'avais monté une quinzaine de marches, les



yeux à l'affût, l'oreille au guet, quand je crus entendre un bruit violent qui partait au-dessus de ma tête et paraissait s'avancer rapidement vers moi. J'étais dans un angle formé par une large crevasse d'une ancienne meurtrière; je m'y fourrai aussitôt sans raisonner ma précaution : bien m'en prit, car un énorme quadrupède que je pris pour un renard passa près de moi comme une avalanche, et m'eût certainement renversé si je fusse resté dans l'escalier.

Cet ouragan vivant traversa la cour, la première voûte, et s'arrêta près de mon cheval, qui, saisi d'une horreur soudaine, brisa la bride qui l'attachait et s'enfuit à fond de train....

Je l'aperçus par la meurtrière au moment où un gros nuage cessa d'obscurcir la lune, ce qui fut de courte durée, car bientôt je ne vis plus rien, et je ne puis trop rendre le sentiment pénible que j'éprouvai lorsque j'entendis ce galop effréné suivre les spirales de la montagne, diminuant sans cesse et finissant par le silence.... au milieu de cet autre silence qui m'environnait !

Je cherchai dans ma raison le *parti pris* dont j'ai parlé, et j'eus assez de peine à le retrouver.... Indigné de mes petites faiblesses et de tous les faux présages, je repris un deuxième cigare, en m'avouant que je ne savais plus si j'avais fumé l'autre. Je frottai ma bougie phosphorique, j'allumai

ce nouveau cigare et me fis une quiétude de circonstance.

Je sortis de mon coin et montai au deuxième étage, où étaient les chambres dites *de la dame d'Ybourg*.

Quelques petites allumettes brûlées à propos me conduisirent à la porte de la première chambre, par laquelle on peut arriver à la plate-forme. Il me fallut un quart d'heure d'efforts pour faire tourner cette lourde porte sur ses gonds, et encore le fit-elle d'une manière si désobligeante que je faillis être renversé par le mouvement rapide avec lequel elle s'abattit tout à coup en se refermant sur moi!...

Je commençai à m'impatisser sérieusement.... Ne sachant plus mon chemin, j'eus recours à mon briquet Merkel; je frottai une allumette.... rien; deux, quatre, six.... rien! Plus de feu, plus de lumière; le diable s'en mêlait!

Une clarté fauve et lampyrée m'apparut sur la tablette d'une cheminée gigantesque.... Je ne cherchai pas longtemps l'explication : c'était un affreux hibou qui me regardait fixement à faire baisser les yeux d'un zouave.

La patience m'échappa; j'armai l'un de mes pistolets, j'ajustai l'horrible bête, et le coup partit....

Ce qu'il advint de ce bruit au milieu d'un morne silence, de cette vive lumière au milieu des ténèbres,

de cette colère sans mesure de ma part au milieu de mes calmes résolutions, je ne puis le dire : toutes mes facultés restèrent singulièrement et assez longtemps suspendues.

Tout ce que je me rappelle bien, c'est qu'au travers d'une espèce de cauchemar pesant, une grande statue mouvante m'apparut ; ses traits étaient nobles, beaux, séduisants même ; sa figure pâle et souffrante, son teint d'une blancheur livide ; un long vêtement blanc ressemblant à un linceul l'enveloppait, excepté à la place du cœur, sur lequel elle avait la main gauche placée....

Sous le poids de cette série de choses étranges et d'une terreur non avouée, j'armai mon second pistolet et j'ajustai cette espèce de fantôme.

Au même instant une voix, plus douce que la plus douce mélodie, me dit en me nommant : « Vous si bon, si brave, si généreux ! auriez-vous donc peur d'une faible femme?... »

Mon bras resta suspendu, ma tête se troubla ; je ne compris pas comment mon nom pouvait être su par une morte, par un fantôme !... Un instinct machinal me fit abaisser mon arme devant cette femme.... Elle sourit avec bonté, sourire d'ange que j'ai longtemps vu dans mes rêves. La femme ou le fantôme, car je n'en ai point encore fait la différence, me tendit la main et me dit, comme si ma pensée

lui était connue : « Pauvre étranger qui s'étonne que son nom soit sorti des lèvres d'une morte ! pauvre curieux qui ignore que la femme qui a le plus souffert par le cœur possède le triste don de connaître tous les secrets du cœur !... »

Mes idées se troublèrent tout à fait.

« Mais vous êtes donc un ange envoyé par Dieu ? » m'écriai-je.

A peine le nom de l'Éternel avait-il été prononcé que, par une révolution aussi subite qu'inattendue, tout rentra dans la plus profonde obscurité et le plus grand silence.

Je restai affaissé dans une insensibilité léthargique ; je ne sais combien cet état dura.

Je n'en sortis que lorsque l'aube diaphane vint éclairer la sommité du château et se glisser dans les fentes de la tour....

J'aperçus la porte de la chambre de la dame d'Ybourg entièrement ouverte, et je redescendis l'escalier sans le moindre événement.

Une vapeur rosée, transparente, flottait comme une gaze légère sur la cime des sapins de la forêt ; la brise du matin balançait leurs branches, sur lesquelles l'oiseau cherchait à se fixer pour commencer ses premiers chants ; un vague et harmonieux murmure s'échappait de la source limpide qui coule au pied du château, et les parfums des fleurs ouvrant

leurs calices aux premiers rayons du soleil achevaient de calmer l'agitation fébrile de ma nuit.

Jamais la nature ne m'avait paru s'éveiller plus radieuse et plus poétique.... Les songes de l'imagination et du cœur vinrent en foule m'assaillir.... et je ne sais combien de temps je serais resté sous le charme de cè *rêve rose*, si un bûcheron, qui arriva pour remplir son flacon d'osier à la fontaine, ne m'eût rappelé à la vie matérielle.

Je compris que j'avais sans doute rêvé tout ce fantastique; mais ma torche, tout humide, était éteinte, à moitié brûlée.... mais un de mes pistolets avait fait feu.... mais l'autre était resté armé dans ma main.... mais un fragment de la bride du cheval était encore attaché à l'anneau de fer de la première entrée.... C'était étrange, mais non impossible!

J'allumai un troisième cigare; celui-là, je le fumai réellement, et jusqu'au bout, en me rendant à Baden à pied.... Je ne dis pas un mot de mon aventure, et laissai discourir à la table d'hôte sur les charmes d'un paysage de nuit dans la forêt Noire et sur les apparitions de la dame d'Ybourg.





## CHAPITRE VII.

### SALONS OÙ L'ON CAUSE.

Dans ces études sur les habitudes de la bonne compagnie française au XIX<sup>e</sup> siècle, j'ai tâché, excepté dans le précédent chapitre, que mon sujet n'en fût pas absorbé ; il fallait bien laisser quelques traces de la société ancienne, de manière à faire voir à la jeune et vivace génération actuelle la filiation de ce que nous nommons l'urbanité, la politesse, les manières, le bon goût, l'usage du monde comme il faut ; en un mot, les habitudes élégantes et intellectuelles de la société française.

C'est une sorte de tradition de la *civilisation française* que je tenais à conserver ; je devrais dire de la civilisation européenne, car c'est à Paris que les

nations civilisées viennent s'éclairer des lumières de notre esprit.

Le père de Mirabeau disait de son fils : « Il a le don terrible de la familiarité. » On peut en dire autant de notre langue, de nos arts, de nos modes, de nos opinions : elles se vulgarisent dans le monde civilisé. L'essence de notre esprit, c'est d'être sociale et expansive ; lors même que nous ne donnons pas l'idée, nous la répandons.

C'est aussi une espèce d'étude *contemplative* que chacun peut faire ici sans trouble et sans passion, car elle laisse aussi étranger à la politique que si l'on vivait dans *Saturne* ou *Jupiter*.

Hélas ! eu égard à sa rareté, la spirituelle causerie française prend presque l'aspect de la légende des vieux châteaux d'autrefois, époque où les trouvères devisaient chez les douces châtelaines des *motets*, *tensons* et *romances* du temps, époque mémorable aussi où les châtelains racontaient leurs prouesses en Terre sainte.

La causerie vivait brillante aux *xvi<sup>e</sup>*, *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles. Elle était entrée si avant dans nos mœurs qu'elle s'était identifiée avec nous. Que d'exemples n'en pourrait-on pas citer, même sous la Terreur, où l'on avait si bravement, si philosophiquement pris son parti de la mort, que dans la prison d'Arras, par exemple, dite les *Orphelines*



(sous le terrible *Joseph le Bon*), un officier du régiment de Bourbon, compagnie de Mortemart, tout en répondant à l'appel de son nom parmi les condamnés à mort, pria avec politesse le geôlier d'attendre quelques minutes qu'il eût achevé de raconter son histoire à ses nombreux amis, enfermés comme lui, et qui se réunissaient dans la grande salle de la chambrée pour vivre et presque mourir en commun.

Le jeune officier acheva paisiblement et dans les meilleurs termes son joli conte, embrassa ensuite ses compagnons d'infortune, comme c'était d'usage avant de monter dans la charrette, et quitta la salle pour se livrer au geôlier, qui faisait sa ronde afin de remplir un devoir qui lui répugnait au point de tromper souvent *sur la fourniture*, disait-il<sup>1</sup>.

L'officier arrive au couloir, fermé par une énorme porte gardée par deux factionnaires, et qui n'a qu'une petite ouverture grillée; il appelle le geôlier.... mais il est en bas; on charge la charrette des autres chambrées. Il arrive enfin, et répond à la nouvelle demande du condamné : « Allons, c'est bon; tais-toi, citoyen, tu seras pour la fournée de demain : il n'y a plus de place aujourd'hui. »

1. Les geôliers du temps, les porte-clefs, leurs femmes et leurs filles, ont sauvé ainsi beaucoup d'innocentes victimes.

L'officier rentra, fut *réembrassé*, et la bonne causerie recommença.

Le lendemain!...

Le lendemain, le 11 thermidor avait ouvert pour Robespierre les deux battants de la porte de l'enfer!

La prison des Orphelines n'envoya plus personne à la mort, et quelques jours après elle rendit à la liberté tous ses hôtes.

Puisque j'ai parlé de l'heureuse insouciance des victimes de la Terreur, je dirai qu'on avait trouvé le moyen de tromper les heures qui séparaient de l'échafaud.

Soit aux Orphelines, où j'étais, quoique enfant, enfermé avec mon père et mon jeune oncle, capitaine des gardes valonnes, soit à Lyon, soit à Nantes, soit à Paris, les prisonniers jouaient la comédie, faisaient de la musique ou racontaient, jetant aux vents de l'avenir leurs regrets, comme les bourreaux allaient bientôt jeter leurs cendres. Ainsi vivait-on en 93; la gaieté, le courage, le caractère français, ne se démentent jamais, témoin ce mélomane de baron de Guel, qu'un brave porteur d'eau fit évader, et qui, s'apercevant dans la rue que son violon était oublié, alla le reprendre dans sa prison du Luxembourg.

La disposition d'un salon qui n'est pas préparé pour une lecture, ou pour un concert, ou pour un

raout, a un certain négligé coquet. A part ce qui entoure la maîtresse de la maison, qui se place comme à l'ordinaire près de la cheminée, le reste présente une espèce de désordre calculé. En y entrant, on croit y reconnaître un de ces hasards préparés; voilà le jardin anglais traduit par des chaises, des coussins, des fauteuils, des causeuses. Ils représentent des allées, des massifs, et les fleurs, qui aujourd'hui sont partout, aident à supposer les arbustes placés aux angles des parterres, aux tournants des allées.

La première heure de cette réunion laisse beaucoup à désirer; il semble qu'un voile s'étende sur le salon. C'est la brume du matin sur la prairie; on attend le soleil qui va tout vivifier.

Les conversations sont froides, languissantes, on voit qu'on attend que la vie se fasse.

Le monde arrive, mais lentement, car à Paris on arrive tellement tard qu'on finira par arriver le lendemain!

Les petits groupes se forment, les causeurs aimables des deux sexes se cherchent, on se livre aux sympathiques instincts de l'intelligence. Enfin le feu divin est descendu du ciel! un ravissant conteur s'est emparé de la conversation.... Il parle, tous écoutent. Voilà les bonnes joies, les innocents plaisirs, et quelquefois une instruction utile.

On a dit que Néron récitait des vers en petit comité, mais que si on n'écoutait pas en silence, si on faisait le moindre geste, si on osait l'interrompre, c'était un arrêt de mort!

Je cite cet effrayant exemple, heureusement sans application de nos jours, pour prévenir l'inadvertance, la distraction de quelques spectateurs lorsque quelqu'un lit ou raconte. Rappelez-vous que c'est faire une injure que de ne pas écouter avec complaisance, lors même qu'on n'écouterait pas avec plaisir.

Les femmes, je leur en demande pardon, ne savent pas écouter.

Depuis M. Hume, le vent est encore plus aux revenants. Nous avons entendu tantôt l'histoire du comte de R..., sur le château habité par la *dame aux longs cheveux*, morte depuis trois ans et toujours vivante à minuit; tantôt celle des fées du *Mumelsee*, plus ou moins bienfaisantes; puis la légende du château d'Ybourg, que je vous ai dite, et la châtelaine *Blanche* de la forêt *Noire*; puis le vampire, où lord Ruthven était traduit si étrangement par l'effrayant *Arnaud* à figure verte; et tant d'autres histoires à faire dresser les cheveux.

Je ne puis pourtant laisser passer celle de lord Ruthven, histoire à figer le sang dans les veines!

sans dire que ce démon à gants jaunes était de son vivant le plus aimable des hommes, qu'il m'a prié vingt fois d'aller chasser les *growes* d'Écosse dans sa belle terre de *Froeland*, près de *Perth*, et que depuis sa mort toute naturelle, la très-gracieuse lady Ruthven voudrait, comme nous, qu'il fût *revenant* près d'elle et près de tous ses amis, mais que nous n'avons jamais pu obtenir qu'il s'y décidât !

Il y a un salon, chez la comtesse de Mn..., où l'on tient la spécialité. On y a raconté l'autre soir l'histoire que j'avais dite chez la comtesse K\*\*\* et chez la baronne de R\*\*\* : c'est celle de M. de Saint-André, qu'on intitule à tort ou à raison : *Un revenant*.

Si vous ne la connaissez pas, la voici :

M. de Saint-André, qui est mort sous Louis XVI, lieutenant général employé à Strasbourg, partit un jour de cette ville pour se rendre à Paris. Il était jeune alors et voulait essayer ces nouveaux *carrosses publics* qui couchaient, comme on sait, *tout le long du chemin* ; une place était vacante près de lui dans le cabriolet du carrosse, lorsqu'à Nancy un jeune gentilhomme qui allait à Paris lui demanda s'il voulait permettre qu'il prît place dans cet avant-corps jusqu'à Paris.

M. de Saint-André trouva que le compagnon que

le hasard lui envoyait était une bonne fortune pour lui, et les voilà tous deux côte à côte dans cet *avant-carrosse* qu'on nomme aujourd'hui *le coupé*.

Les deux jeunes gens lièrent bientôt connaissance, et M. de Champdolent, très-communicatif de sa nature, apprit bientôt à M. de Saint-André qu'il allait à Paris pour épouser une riche héritière, Mlle Blanche de Fleury, fille unique d'un vieil ami de son père.

Avant la fin de cette journée, M. de Saint-André était parfaitement renseigné sur la famille du jeune homme et sur celle de la future, et dès le lendemain il avait vu les lettres d'introduction et les papiers de famille nécessaires à la conclusion du mariage.

Toute cette affaire amena, sans autre distraction, les deux jeunes gens à Paris. Ils prirent un logement commun, que M. de Champdolent voulut mettre à son nom, rue de Richelieu, hôtel d'Angleterre!

Ils y étaient à peine installés que le nouvel ami de M. de Saint-André fut pris par une colique de *miserere* (comme on disait alors). Cette effroyable colique augmentant sans cesse malgré tous les secours qu'on s'empressait de lui donner, il expira en moins de deux heures!

A cette époque on était expéditif pour les enterre-

ments, surtout dans un hôtel, où la trace de la mort devait rester le moins possible.

Arrivé à huit heures du matin, mort à dix, il fut décidé qu'on enterrerait le jeune homme à cinq heures du soir.

M. de Saint-André, fort attendri et désolé de n'avoir pu sauver cet aimable gentilhomme, pensa qu'il devait s'acquitter des divers devoirs qu'exigeait la circonstance.

L'un des plus pressants lui parut aussi d'aller chez M. de Fleury, où il savait qu'était attendu le même matin, vers onze heures, son futur gendre. Il se munit de tous les papiers et du portefeuille de M. de Champdolent pour aller les porter à M. de Fleury, espérant l'instruire avec ménagement du malheur qui venait de frapper deux familles.

Tout cela était dans l'ordre des bons procédés, qu'aurait sans doute continués M. de Saint-André sans une circonstance inattendue qui renversa toutes ses sages résolutions.

Arrivé à la porte de l'hôtel du beau-père de son ami, les domestiques, instruits de l'attente d'un gendre et voyant un beau jeune homme inconnu se présenter à l'heure où devait arriver M. de Champdolent, ne doutèrent pas que ce ne fût celui qu'on attendait. Ils coururent l'annoncer comme tel au maître de la maison, qui aussitôt s'élança au-

devant de M. de Saint-André, le serra dans ses bras, et, sans lui donner le temps de parler, l'entraîna dans le petit salon où sa femme et sa fille étaient déjà, et le leur présenta, à l'une comme gendre, à l'autre comme mari.

Je l'ai dit, M. de Saint-André était jeune. Le sérieux de sa démarche tournait fort à la plaisanterie; sa première surprise passée, il adopta pour un moment l'erreur pour s'en amuser, pensant bien que d'un mot il la ferait cesser.

Il remit le portefeuille avec tous les papiers, et, pendant que le père et la mère les feuilletaient, il examina la jeune personne et la trouva charmante; il lui parla et la trouva spirituelle.... Cela tournait au sérieux d'un autre côté.

On vint annoncer qu'un déjeuner dînatoire était servi.... L'excellent père dit au gendre de prendre la main de sa fille pour la conduire à table, et de se placer près d'elle. Le père et la mère, transportés de joie, se plaisaient à remarquer la ressemblance du futur avec son père, le vieil ami de M. de Fleury. M. de Saint-André souriait encore plus, comme on peut le penser; mais comment se décider sitôt à troubler une joie si pure? Que diraient aussi les gens? Il se contenta d'être sérieux dans le maintien, aimable et poli dans le propos.

Après le repas, on rentra au salon, où M. de



Saint-André espérait bien désabuser M. de Fleury ; mais le moyen?... Le père, devant sa femme et sa fille, entra rapidement dans tous les détails relatifs au jeune ménage : fortune, arrangements, projets pour l'avenir!... Cela se compliquait.... M. de Saint-André, n'y tenant plus, se lève et fait mine de s'en aller.

« Où allez-vous donc ? dit le beau-père ; vous êtes ici chez vous, restez-y.

— J'ai une affaire qui m'oblige à vous quitter, répond M. de Saint-André.

— Quelle affaire pouvez-vous avoir dans une ville où vous ne connaissez personne ?

— Vous avez raison ; mais il faut pourtant que je vous quitte....

— Oh ! je vois ce que c'est : vous allez prendre de l'argent chez votre banquier ; pouvez-vous vous imaginer que je vous en laisserai manquer ? Est-ce que je n'en ai pas ici à votre service ? »

Et le beau-père court à son secrétaire. M. de Saint-André en profite pour gagner la porte. Ce mouvement est aperçu par ces dames avec inquiétude, et par M. de Fleury avec aveuglement ; il va à M. de Saint-André qui tournait le bouton, et lui dit : « Eh bien, restez, et je vais vous donner quelqu'un qui ira faire vos affaires.

— Mais non, monsieur, ce n'est pas ce que vous

croyez ; c'est quelque chose où ma présence est absolument nécessaire. »

Tout en parlant, M. de Saint-André rouvrait la porte et gagnait l'antichambre, où le beau-père s'attachait à ses pas. « Maintenant, monsieur, que nous sommes seuls, dit le prétendu gendre, et que ces dames ne peuvent nous entendre, je vous dirai en très-peu de mots ce que je vous prie d'écouter.

« Je suis arrivé ce matin à l'hôtel d'Angleterre à huit heures; peu de moments après il m'est arrivé un désagréable accident; j'ai été violemment attaqué d'une colique dont je suis mort en moins de deux heures. J'ai donné ma parole pour être enterré à cinq heures; vous sentez que je ne puis me dispenser d'être rendu un peu avant l'heure du rendez-vous; car n'étant point connu dans ce pays où je débute, si je manquais d'exactitude, ce serait me donner un vernis de légèreté qui pourrait me faire du tort. »

On se représente facilement l'étonnement avec lequel le beau-père écoutait M. de Saint-André.... L'idée pourtant lui parut si folle, si extravagante, qu'il rentra dans le salon en riant d'une telle force, qu'il fut assez longtemps avant de pouvoir apprendre à sa femme et à sa fille ce qui lui paraissait si plaisant.

Tout en s'entretenant de cette plaisanterie, que

la jeune personne avec raison ne trouva pas de très-bon goût, on arriva à six heures, puis à sept; avant huit heures la mère impatientée envoya le valet de pied à l'hôtel d'Angleterre, savoir si M. de Champdolent était chez lui.

Les gens de l'hôtel lui dirent qu'arrivé à huit heures, il était mort à dix, et qu'il avait été enterré à cinq.

Rien ne peut peindre la surprise de la famille de Fleury.... si ce n'est peut-être la surprise que m'a causée le baron de Bezenval en ne voulant pas donner la suite de cette histoire<sup>1</sup>.

En entendant de folles ou de mélancoliques histoires, en assistant à tout ce mouvement intellectuel, à tout ce cliquetis de mots qui s'échapperont brillants de ces salons, de causeries diverses, vous me direz peut-être : « Comment y être admis ? Ceci n'est plus un de ces salons à concert, à bal, à raout, où l'on invite facilement ; où tout ce qui est à peu près comme tout le monde peut se faire introduire. Mais là où tous les assistants se connaissent, où tous les esprits sont comptés, où une sorte de franc-maçonnerie intellectuelle classe ses membres, comment avoir des titres à l'admission ? »

Je répondrai que je conçois ces scrupules, et que

1. Mémoires.

j'approuve ces raisons. Mais si, indépendamment de la mesure parfaite que vous avez montrée dans le monde où vous êtes déjà introduit et où vous paraissiez avec succès, non grâce à ce livre, mais grâce à votre tact et à votre discernement, si, dis-je, vous avez laissé percer, soit un esprit élégant et observateur, soit des tendances de philosophie aimable, soit une connaissance de l'histoire appliquée au monde, soit une pratique convenable de ce qui se dit, de ce qui se fait dans la bonne compagnie, vous trouverez des parrains, ou mieux des marraines, pour vous introduire dans ce sanctuaire des intelligences d'élite.

Rappelez-vous combien le célèbre Keppler, lorsqu'il eut l'ambition d'être admis dans la fameuse *Société des Taciturnes*, dut lutter pour y être admis. C'était une bien plus grande affaire que la vôtre, puisque le nombre de ses membres était fixé.

Si vous ne savez pas comment il s'y prit pour être reçu, je vais vous le raconter.

Keppler, le grand astronome, fut présenté, sur sa demande, pour faire partie de la *Société des Taciturnes*, dont le nombre était fixé à cent.

Le président de cette société, composée d'illustrations, avait seul le droit de parler; encore le faisait-il fort rarement.

Keppler est introduit en séance.

Le président :

« Messieurs, c'est un savant profond qui est bien digne d'appartenir à votre société; il en témoigne l'ardent désir, mais le règlement s'y oppose, attendu que nous sommes cent. »

Keppler ne parle pas; il s'incline. Puis il s'avance près du bureau du président, prend la carafe et le verre qui sont sur ce bureau, remplit le verre comble; puis détachant une feuille de la rose qu'il porte à sa boutonnière, il la pose doucement sur l'eau, comme une nacelle légère sur une mer tranquille.

Le verre reste plein, comble, sans que la moindre goutte se soit déversée hors des bords.

Tous les membres sourient, comprennent, approuvent et ne disent mot; c'est au président à répondre.

Le président voit l'assemblée émue, mais le règlement est là, et, aux regrets de cette assemblée, il pose ainsi le grand obstacle : il trace avec de la craie, sur la grande ardoise aux démonstrations, le chiffre 100.

Keppler ne se détourne pas de son idée. Ambitieux et modeste tout à la fois, il marche au tableau démonstratif, et là, devant la docte assemblée, il met un zéro précédant le chiffre 100, pour démontrer son peu de valeur, et qu'ainsi il n'augmentera pas le nombre cent.

L'assemblée entraînée se lève en masse, mais silencieuse; elle attend que le président décide. Celui-ci, habitué à l'expressif mutisme de la société, va au tableau, efface le zéro sans valeur représentant Keppler, et le place à la suite du chiffre 100. Puis il ajoute de sa main :

« Avec vous nous vaudrons 1000! »

Keppler fut reçu.

Enfin, vous voilà admis dans un des salons où l'on conte librement, sans affectation; où les émotions et les agitations politiques ne sont point admises; où l'on parle du Théâtre-Italien, de Mmes Ristori et Piccolomini, de l'Opéra et de Mme Lauters, des Variétés et de Leclerc; de Rigoletto, de Mario, des bals de la cour, de ceux des affaires étrangères et du ministère d'État, des concerts de la marquise de B\*\*\*<sup>1</sup>; puis de la *Pallas de Velletri* et de son *Histoire diplomatique*, par Mercey; puis encore de la belle nymphe due au ciseau du baron Lanzerotti; enfin des Clodions de L'Évêque, des portraits de Winterhalter, et de notre élégante exposition d'arts, due à la haute direction du comte de Nieuwerkerke.

L'exhibition de la livrée du prince Y\*\*\* a son côté comique, ainsi que la crinoline et les cercles

1. Les concerts du marquis et de la marquise de B\*\*\* sont des plus beaux, des plus animés, des plus élégants de Paris.

de fer de nos femmes. Il faut bien que vous sachiez qu'on n'est pas là à se guinder l'esprit pour paraître en avoir. Tout est spontané, varié, vif, ardent, et comme cela vient à la pensée.

Vous trouverez dans tous les salons, et particulièrement dans celui que je vous indique vaguement ici, par quelques frivolités, des nuances d'esprit, d'humeur, de caractères, d'opinions très-sérieuses et très-diverses. Vous trouverez aussi, ce qui va vous paraître étrange, des femmes intelligentes généralement supérieures aux hommes. Leurs sensations vives, nerveuses, subtiles, leur font deviner ce qu'elles n'ont point appris.

Cela n'empêche pas que vous ne rencontriez aussi quelquefois des femmes stupides, mais c'est si rare qu'on pourrait les citer.

Le marquis de Chab..., homme qui, malgré ses travers, possède cet esprit vif, gracieux et un peu taquin des gentilshommes de la vieille roche, racontait dernièrement, dans un des salons dont le sel attique n'est point assez sobrement dosé, et où l'indulgence est peu pratiquée, les lourderies de Mme de \*\*\*. Je crois convenable de ne pas même indiquer l'initiale; il n'y a que trois femmes de cette force-là, et elles sont très-connues.

Le marquis, donc, raconte que Mme de \*\*\* fut au faubourg Saint-Germain faire visite à la du-

chesse de \*\*\*, qu'elle ne trouva pas. Ayant oublié ses cartes, elle écrivit chez le concierge :

« Je suis venus en personne.

« Marquise de \*\*\*. »

La seconde des trois femmes dont je parlais plus haut écrivait toujours *voilà* par deux *l*, et *soupirs* par deux *p*.

La spirituelle et charmante baronne de Fresne lui dit avec précaution que la langue française économisait les doubles lettres de ces deux mots.

La marquise (car c'est encore une marquise) lui répondit en soupirant : « Mon Dieu ! que notre langue est donc pauvre ! »

Je pourrais vous citer quelques manières d'être de la troisième, lourde, ennuyeuse, bête et parleur ; mais son mari est si digne de ménagements, si bon, si plein d'instruction, de talent et de cœur, que je croirais lui manquer en lui faisant reconnaître, s'il lit jamais ce livre, quelques-unes des niaises *bavarderies* de sa femme.

Il y a aussi d'autres variétés de femmes dont quelques-unes ont une espèce de vogue, parce qu'elles tiennent ouverts de riches salons où l'on cause, où l'on joue des proverbes, où l'on vise secrètement à l'esprit.



Par exemple, Mme de \*\*\* tient un salon d'élite où elle a la prétention de dominer par certains airs, par ses poses et par quelques petits discours dont le commencement n'est pas mal, mais dont la fin disparaît dans le nébuleux de la phraséologie. Le vicomte de \*\*\* a dit d'elle un mot qui est resté : « L'esprit de la princesse \*\*\* est un tableau-pendule qui joue des airs et ne marque jamais l'heure. »

C'est le même qui, parlant de Mme d'A\*\*\* et du chevalier de\*\*\*, disait : « *Ils répètent le quatrième livre de l'Énéide* : Didon oubliant son mari Sichée, cela se voit;... mais s'éprendre tout à coup d'un Énée froid, ennuyeux et discoureur, c'est plus fort. Et que ce nouvel Énée, qui a perdu sa femme à une autre espèce de siège de Troie, devienne amoureux d'une femme emportée, violente et maussade, c'est par trop copier Virgile! »

Il faut aussi que je vous prémunisse contre certains êtres qui sont là comme des accidents, mais que des motifs particuliers font admettre ou souffrir dans quelques réunions de gens distingués.

Ces gens-là, il faut vous y attendre, vous diront des banalités avec une voix doctorale, comme l'ennuyeux M. de Ch..., façon de dévot à la manière de Tartufe.

D'autres, d'un ton sec et gourmé, vous feront part

de leur *jugement sans appel* sur les hommes, sur les choses, sur le connu, sur l'inconnu.

Vous verrez dans un coin un vieillard silencieux et sombre qui ne prend part à aucun des sourires, qui semble occupé à creuser sa fosse ; il ne parle pas, et c'est un grand bienfait pour toutes ces fêtes de l'esprit, car, s'il parlait, il dirait comme le trappeur : « Frères, il faut mourir ! »

Vous verrez souvent aussi derrière les fauteuils des femmes les plus agréables un grand homme efflanqué, avec perruque noire et favoris teints, serré dans sa cravate, et prenant des poses académiques : c'est M<sup>\*\*\*</sup>, ancien viveur, grand coureur de salons et d'aventures ; mauvais sujet du bon temps, faisant l'œil à toutes les femmes, et se posant en ferrailleur devant les maris.

Parmi ces figures, vous trouverez un de ces hommes d'esprit douteux, de ces littérateurs de hasard, qui n'ont jamais rien produit, mais qui se donnent les airs d'avoir participé à toutes les productions agréables. Un critique fort spirituel les a appelés *les rats de lettres*<sup>1</sup>. Ce sont des espèces de parasites qui vivent dans le sanctuaire de la littérature ou des arts, comme les chenilles vivent sur les fleurs.

1. M. H. de la Madelène.

Le rat de lettres, comme le rat d'église, comme le rat de cave et le rat d'Opéra, est de la grande famille des rongeurs.

Celui qui se glisse dans les salons où l'on cause, dans les théâtres où l'on joue, dans les ateliers où l'on travaille, et qui pourrait s'appeler le rat fantaisiste, fait son profit de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait. Il flaire habilement les écrivains, les poètes, les artistes, les chanteurs en renom ; il se pousse et parvient à entrer dans toutes les réunions où ils assistent ; à l'un se disant l'ami de l'auteur, et *vice versa*.

Il parle à tort et à travers sur la pièce à la mode, sur le tableau cité, sur le livre qui fait fureur, sur la pureté du chant de Mme \*\*\*, dans son air du *Trovatore* ; sur la charmante manière de raconter du comte de \*\*\*. Il vide son sac partout où il se fourre, résumant, tant bien que mal, ce qu'il a vu, et estropiant les histoires ou les bons mots qu'il a entendus.

Ce type, et cette manière de défigurer ce qui se dit, me rappelle l'anecdote d'un gros capitaliste de Paris, qui vient tout à coup d'avoir une ambition démesurée de joindre à la *capacité du creux de la main* un mérite plus réel pour les gens de bonne compagnie. Il écrivit dernièrement à un pauvre diable d'homme d'esprit qui, pour s'étourdir, ra-

conte tout ce qui lui passe par la tête dans un salon ami, de vouloir bien passer chez lui.

Le littérateur arrive, assez préoccupé de ce que peut avoir à lui dire ce gros financier.

« Monsieur, lui dit l'homme aux écus, je vais tous les dimanches chez Mme la baronne de \*\*\*; je vous y entends raconter des histoires qui charment le salon, mais qui, dites par moi, feraient un prodigieux effet. Me permettrez-vous de vous proposer un échange qui nous arrangera tous deux ? Acceptez ce billet de 500 francs, et donnez-moi quelque jolie anecdote que je puisse raconter avec succès.

— Soit, dit l'homme d'esprit ; » et il lui donna une bonne histoire.

Le dimanche arrive ; après le dîner de fondation, on se réunit dans le salon, et, avant que le thé vienne produire le dérangement habituel, la causerie se forme d'abord par groupes, puis les belles histoires attirent l'attention générale. Le monsieur de bourse voit le moment opportun et se lance....

Mais le conte s'embrouille, la mémoire manque, et les broderies sont tellement lourdes et étrangères à l'histoire, qu'elle va tomber à plat ! L'homme d'esprit s'effraye, il gémit de voir son bien ainsi gaspillé.... l'amour de l'art l'emporte : « Monsieur, dit-il au conteur en s'approchant de son oreille,

et lui glissant adroitement dans la main son billet, reprenez votre argent et rendez-moi mon histoire. »

En regard de quelques originaux, vous voyez des esprits sémillants, des figures joyeuses, des cœurs ouverts; vous entendez des conversations tantôt piquantes et légères, tantôt solides et touchantes.

Vous écoutez avidement des poètes, des littérateurs, des historiens, des philosophes, et de bons et naïfs conteurs.

J'ai bien envie, puisque j'en arrive à ce mérite si puissant à mes yeux, car la naïveté nous échappe, hélas! comme la candeur et les croyances, j'ai grande envie, dis-je, de vous citer une bonne petite et courte histoire d'un tout jeune historien narrateur. C'est un autographe, plein du charme de l'enfance, que j'ai dérobé aux Mémoires de M. le docteur Véron<sup>1</sup>.

Le comte de Paris raconte son voyage à Fontainebleau avec Mme la duchesse d'Orléans. C'était le 17 avril 1846. Vous voyez tout d'abord l'âge du narrateur.

« Maman m'a conduit, dit-il, avant le dîner, près du bassin où sont les vieilles carpes. C'est là, me dit maman, que Sully a dit à Henri IV de ne pas épouser quelqu'un qu'il voulait épouser, mais de

1. T. IV, p. 376.

faire un mariage plus utile à la France, et Henri IV s'est mis en colère; alors Sully s'est jeté à ses pieds, mais Henri IV le relevant lui a dit :

« Relevez-vous, Sully, car on croirait que je vous pardonne. »

Le spirituel docteur, comme on le voit, a conservé intacte la précieuse candeur du consciencieux historien.

A propos de candeur, en voici une d'un autre genre de naïveté, et du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. On ne s'attendrait guère à la voir paraître dans un traité. Il est bien que vous sachiez un peu de tout.

Lorsque, en 1678, le maréchal de Turenne alla reprendre la Franche-Comté, occupée encore par des troupes espagnoles, M. de Renel, mestre de camp de la cavalerie légère, poussa jusqu'à Luxeuil. Là il fut arrêté par un mur d'enceinte et quelques troupes espagnoles qui gardaient la ville. Les échevins et le chef de la troupe demandèrent aussitôt à capituler, pour que la ville ne fût pas prise de vive force. M. de Renel y consentit au nom du maréchal de Turenne. Les articles furent présentés par le chef civil de la ville, et en marge M. de Renel mettait : *accordé*, ou *refusé*. Lorsqu'on fut arrivé au dernier article des échevins, dont voici le texte :

« Enfin, l'honneur des femmes et des filles sera sauf, »

Le général de Renel y plaça cette apostille : « En tant qu'elles le voudront bien. » Le maréchal mit au bas de la convention : **APPROUVÉ.**

Il faut que je vous fasse une recommandation applicable à tous les salons où vous irez le soir : c'est de ne pas trop vous extasier sur la beauté des femmes. Si vous les rencontriez le lendemain, vous éprouveriez de grands désappointements.

Telle femme, qui vous aura ébloui sous les flots des lumières, vous paraîtra presque laide le jour.

La distance aussi a une grande influence. Les traits fins et délicats, vus de loin, perdent de leurs charmes. C'est le contraire pour les traits fortement accentués. Un grand nez, une grande bouche, de grands yeux, sont favorables de loin.

Il y a des beautés de jour, et des beautés du soir.

Une petite brune jaune où noire devient blanche et agréable à l'éclat de la lumière, et les cheveux noirs y réussissent mieux que les cheveux blonds.

L'encre de Chine, le fard, le blanc, le carmin, les nouvelles préparations chimiques de toute nature, sont employés par les actrices seulement.... du moins je l'espère.

Encore une fois, soyez défiant surtout; et quant à vos rapports dans le monde avec les femmes élégantes et coquettes, ne laissez pas votre imagina-

tion s'enflammer, ni votre cœur s'attendrir pour quelques regards, quelques paroles jetées au vent.... Il ne reste rien de tout cela le lendemain, si ce n'est un souvenir d'amour-propre qui rappelle qu'un homme de plus était prêt à aimer....

Pour être apprécié dans ce genre de salons, exercez-vous à assouplir, à perfectionner les ressorts de votre esprit par l'étude des lettres. Méfiez-vous de la capacité de ceux qui les dédaignent; elles seules peuvent vous apprendre les délicatesses de la pensée, les nuances du style. Elles vous donnent la pleine compréhension des idées que vous avez conçues, et vous enseigneront, comme l'a dit Biot, l'art de les exprimer clairement.

Pour être l'homme comme il faut des salons élégants et intelligents, il faut avoir une certaine dignité de manières, tout en étant très-simple; il faut être bienveillant, indulgent pour les hommes, attentif et galant pour les femmes. Mme de Chaume disait que, dans le début, il est aussi facile d'échouer que difficile de réussir. Éclairez-vous du reflet des autres, et tâchez adroitement de bénéficier de leur esprit pratique.

Lisez aussi tous ces créateurs du beau : Homère et Virgile, Thucydide et Cicéron, et tous ceux qui se sont succédé, jusqu'à cet *homme de nos jours* qui laissera dans la pensée et dans le cœur des Fran-



çais le souvenir d'un grand poète et d'un grand citoyen, de celui qui dans nos guerres sacrilèges (car elles étaient entre frères) arrêta par sa voix le drapeau couleur de sang!...

Il y avait autrefois, dans les salons où causait le cardinal de Retz, ou son rival le duc de La Rochefoucauld, une manière de dire ou de raconter qui avait des nuances fort tranchées. Ainsi, Chapelain, Ménage, Corneille et tous les hommes de lettres, soit qu'ils parlassent, soit qu'ils écrivissent, avaient leur couleur d'écrivains. Mais le chevalier de Méré, le comte de Bussy-Rabutin, le prince de Conti, laissaient percer dans leurs discours le ton du gentilhomme. Si Retz parlait ou s'il écrivait, il y mettait un certain laisser-aller, une certaine incorrection qui faisait dire (ce qu'il désirait) qu'il n'écrivait que pour *amuser* Mme de Caumartin. Quant au duc de La Rochefoucauld, il tenait à prendre ce ton de grand seigneur qui dominait toutes les réunions. La cour, les grandes dames, le monde du temps, lui savaient gré de la grâce de ses discours, de la malice élégante de ses pensées. On lui pardonnait même, comme au cardinal de Retz, la supériorité de ses écrits, pourvu qu'ils conservassent cet air aisé, cette espèce de légèreté opposée à l'importance et au sérieux des auteurs de métier. Il fallait que tout ce qui était grand seigneur eût une négligence de •

grand goût. On ne devait pas plus, dans les lettres ou les bons mots de Mme de Sévigné que dans ceux de Bussy-Rabutin, Méré ou autres, paraître *homme de métier*; à cette époque, c'eût été *déranger*. Il ne fallait pas *mettre enseigne*, comme disait Pascal.

La Rochefoucauld avait beau faire, il était *homme de lettres*; on s'en apercevait bien à la pureté de son style, que n'avait pas le cardinal de Retz, tout en ayant autant d'esprit.

M. de La Rochefoucauld, qui n'avait d'abord écrit, disait-il, que pour faire sa cour à Mlle et à Mme de Sablé<sup>1</sup>, serait donc devenu un homme de lettres sans le vouloir et un grand écrivain sans le savoir.

Mais la marquise de Sablé reconnaissait, dans ses aveux de petit comité, que La Rochefoucauld savait fort bien qu'il y avait un *art d'écrire*, et elle ajoutait que sa liaison avec Segrais et Mme de La Fayette ne lui avait point été inutile.

Ne vous effrayez pas des grâces de l'esprit de nos pères, ni du caractère dénigrant de nos contemporains. Marchez avec assurance dans votre voie, sans suffisance, mais sans frayeurs. Si votre première jeunesse a été nulle au point de vue du charme de

1. Vers 1660.

l'esprit; si votre jeunesse virile a trouvé son complet emploi dans le travail et la création de votre fortune, songez que vous êtes arrivé à cette époque de la vie où l'on regrette le temps perdu, mais aussi où l'on répare avec discernement les lacunes et où l'on emploie fructueusement le temps qu'on a. Vous le voyez, c'est toujours l'histoire de la femme de *trente ans*; pour elle, c'est le moment où l'âme a reçu tout son épanouissement aux feux radieux de l'intelligence parisienne. Pour l'homme de trente à soixante, il réunit l'expérience, la modération, avec tous les trésors de facultés longtemps cultivées.

Ces facultés ont leur maturité; elles ont pu s'étendre, se développer, se perfectionner, et ce n'est pas toujours un indice certain de grand talent ou de génie que de rencontrer de ces jeunes phénomènes qui paraissent avoir franchi, en les touchant, les bornes de l'entendement et de l'esprit.

Vous ne mettez certainement point en doute l'esprit et les connaissances du roi Louis-Philippe; eh bien! voyez ce que Mme de Genlis dit dans ses Mémoires de la première éducation du prince : « M. le duc de Valois, à l'âge de huit ans, était d'une *inapplication inouïe* ! »

M. Sainte-Beuve, disait plus tard de ce même prince : « Louis-Philippe n'annonçait en rien la fleur

des anciens Valois. Il n'avait pas cette distinction suprême dans le goût, qui n'est peut-être pas toujours d'accord avec le bon sens et avec la science pratique de la vie.

« Il apprend tout, raisonne bien sur tout ; mais il n'est pas de ceux qui sentiraient naturellement ni la musique, ni la poésie, ni les beaux-arts, ni la fine littérature. »

Fénelon, après la mort de La Fontaine, voulant éclairer l'esprit de son royal élève<sup>1</sup> et lui faire connaître la valeur du grand fabuliste que le prince ignorait, lui dit ceci :

« Lisez-le, et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce, si Horace a paré la philosophie d'ornements poétiques plus variés et plus attrayants, si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité, si Virgile enfin a été plus touchant et plus harmonieux ! » Eh bien ! le prince ne considérait ces précieuses indications que comme des fleurs de rhétorique pour lui sans parfums.

Dans un des salons de Paris où l'on cause le mieux, où l'on joue des proverbes, où l'on donne aussi des fêtes, chez Mme de \*\*\*, qui écrit sur l'Italie, on nous invita un soir, en grand nombre,

1. Le petit-fils de Louis XIV.

pour entendre un fragment d'une nouvelle traduction du *Paradis perdu*. M. \*\*\*, qui était du nombre des invités, ne put y venir, et s'excusa par cette charmante *lettre en quatre lignes* :

Tous les plaisirs pour moi sont du fruit défendu ;  
Je ne regrette point vos spectacles, vos fêtes ;  
Mais celle qui les donne et les lieux où vous êtes ,  
Voilà mon Paradis perdu !





## CHAPITRE VIII.

### LES GRANDES ASSEMBLÉES.

(Concerts, bals, routs.)

Ceci ne serait jamais un traité psychologique, comme pourraient le devenir les observations sur les salons où l'on cause.

L'esthétique des grandes assemblées est plus difficile à saisir. Au concert, on écoute la musique italienne, qui restera toujours comme type de suavité, d'élégance et de sentiment; au bal, on étudie les *cent révérences des lanciers*; au rout, on se coudoie, on s'accroche, on se marche sur les pieds : chaque genre de fête a son plaisir.

L'ancien régime avait aussi ses réceptions *in focchi*, et ses petites soirées. A Versailles, sous

Louis XIV, voici comment la semaine était employée :

Le soir il y avait APPARTEMENT.

L'hiver, c'était trois fois la semaine.

Trois autres jours, c'était le spectacle de la cour.

Le dimanche, rien.

« Ce qu'on appelait *appartement* était le concours de toute la cour, depuis sept heures du soir jusqu'à dix, que le roi se mettait à table dans le grand appartement (depuis la grande galerie jusque vers la tribune de la chapelle).

« D'abord il y avait *une musique* (sic), puis des tables à toutes les pièces, toutes prêtes pour toutes sortes de jeux; un lansquenet, où *Monseigneur*<sup>1</sup> et *Monsieur*<sup>2</sup> jouaient toujours; puis un billard, et liberté entière de faire des parties avec qui on voulait, même de demander des tables si elles se trouvaient toutes remplies.

« Au delà du billard, il y avait une pièce destinée aux rafraîchissements, et parfaitement éclairée.

« Au commencement, le roi y allait et y jouait quelque temps; mais, quoique dès lors il n'y allât plus, il voulait qu'on y fût assidu. »

D'après ce début, dû à Saint-Simon, né pour les

1. Le Dauphin, fils aîné de Louis XIV.

2. Le frère du roi.



plus grandes choses et vivant au milieu des petites, je n'ai pas besoin d'expliquer que la manière de tenir *appartement* au xvii<sup>e</sup> siècle différerait de celle du siècle suivant, lequel différerait également du temps où nous vivons; ceux qui écriront pour le xx<sup>e</sup> siècle en diront probablement autant de notre époque, alors qu'on ne parlera plus du narrateur d'aujourd'hui.

Les nuances des réceptions de salons et des manières d'être ont été quelquefois assez prononcées, et les mœurs, comme les habitudes, amenèrent des nouveautés dignes du regard de l'observateur, et bonnes à conserver comme cachet d'une époque.

Ainsi, au moment où le célèbre Caron de Beaumarchais remplissait de son esprit et de sa verve la cour et la ville, où l'on parlait de lui depuis le tumultueux salon de Mlle Guimard jusque sous les ombrages paisibles du Petit-Trianon, on marchait encore sur les cendres presque chaudes des salons de la Régence.... Néanmoins les habitudes se modifiaient beaucoup, soit lassitude, soit dégoût. A un moment donné, les femmes se firent tout à coup *sentimentales* ! Elles se jetèrent dans la mélancolie, allèrent soupirer partout, plus particulièrement sous les charmillles, cherchant un chérubin quelconque.... Puis, en l'attendant, elles se mirent à gémir, à verser toutes leurs belles larmes sur les

malheurs de Clarisse Harlowe.... C'était à fendre l'âme! Il y avait bien encore de l'esprit dans cette gracieuse petite comédie (il y en a toujours en France), mais il ne commandait plus. Les amours de Watteau dominaient définitivement.

Les hommes firent semblant de prendre la chose au sérieux, ils ne *cajolèrent* plus, disait Chamfort, que des bergères en panier : quelque chose de presque aussi féroce que les jupons à dessous d'acier de toutes les femmes d'aujourd'hui <sup>1</sup>.

C'était mortifiant!... Mais la vertu allait enfin régner sur la terre, c'était consolant! Aussi ne se parlait-on plus qu'à grande distance, ne s'approchait-on qu'avec timidité, ne s'embrassait-on plus que du bout des lèvres.... C'était du méthodisme, du quakérisme de haute volée!

Les beaux esprits de salons n'avaient plus de paroles qu'à l'essence de marjolaine pour toutes ces *belles dames sans merci*.

Le chevalier de Boufflers faisait là ses premières armes, et tâchait de gagner ses éperons en écrivant des vers musqués sur l'éventail de Mme de Lismore.

1. Les femmes renonçaient à dévorer à leurs maris *cent mille écus en collets de point de Gênes* seulement, mais elles portaient encore *les cerceaux*, dont quelques-uns avaient *vingt-quatre pieds* de circonférence. — Moquez-vous donc des splendides *lorettes d'aujourd'hui*!

Tout le monde enfin abandonnait les langueurs matérielles de Cratès pour les aspirations idéales de Platon.

La belle reine de France aussi se confinait volontairement dans son hameau du Petit-Trianon, séjour rêveur de tant d'amours platoniques!...

Là, le célèbre Redouté donnait l'immortalité aux fleurs que la douce reine cultivait<sup>1</sup>.

Ce Petit-Trianon, si peu connu, si champêtre, si innocent, était l'antipode de cette île cachée où Tibère, lors des adorations adressées à sa divinité, allait chercher le repos et le silence pour *s'absenter de son règne*.

Pendant que tout ce calme succédait aux orgies de la Régence, et que, par opposition à « la bride sur le col, » on mettait la bride sur le cœur, pendant que toutes ces suaves idylles se composaient, un orage effroyable se formait, et marchait si rapidement, que les plus augustes et les plus nobles têtes du royaume furent fauchées en moins de temps que les gazons de leurs demeures.

Enfin, le naïf et insouciant Printemps survenant au milieu de cette tempête, et ne sachant pas ce qui se passait, sema le Petit-Trianon de mille ra-

1. Voy. *les Roses* par Redouté. — Voy. aussi *l'Album de la duchesse de Berry*, grand in-folio. (Fleury.)

dieuses fleurs qui ne trouvèrent plus de mains royales pour les cultiver!...

A ce genre de salons succéda celui de la république, où je ne trouve de saillant que *le bal des victimes*, pour l'admission duquel il fallait justifier d'un père, d'une mère, d'un mari ou d'un proche parent *mort révolutionnairement*.... Je ne comprends pas le deuil paré pour une fête.

Vinrent les salons de l'époque du Directoire, qu'un auteur a appelé *le régime républicain*. Ce fut alors le règne de Tivoli, de Frascati, d'Idalie, de l'Élysée, du Pavillon d'Hanovre, etc., etc.

La terreur était passée.... Les terroristes étaient terrifiés de ces joies, et de voir toutes ces têtes restées sur les épaules qui déraisonnaient à force d'être heureuses de la vie qu'elles avaient gagnée à la loterie<sup>1</sup>.

Cela devenait une démente générale que chacun rendait comme il pouvait : quelques hommes, en adoptant l'habit d'*incroyable*, avec gilet rose, culotte abricot et bottes à glands ; quelques femmes, en se mettant des bagues en diamants aux pieds ; Trénitz, en dansant sa gavotte, après avoir fait mettre des banquettes à échelons pour que

1. Comme la cuisinière de Mme de La R\*\*\*, qui vient de devenir folle d'avoir gagné le lot de cent mille francs d'une des dernières loteries.

toutes les femmes pussent le voir : « Car, *ma paole*, leur disait-il, ze veux que le loup me croque si ze ne suis pas fou de vous toutes, belles dames ! »

Le loup ne le croqua pas, mais le malheureux alla mourir à Charenton, laissant sa raison dans un bal et son nom à une contredanse<sup>1</sup>.

Je me hâte d'arriver aux grandes assemblées de nos jours ; car c'est la vie mondaine d'à présent qu'il vous faut surtout.

Donc, entre cent salons, qui, tout en ayant le luxe princier de ceux de la princesse de \*\*\*, rue Saint-Florentin, de la princesse \*\*\*, rue du Faubourg-Saint-Honoré, de la duchesse \*\*\*, salons où la politique était admise, je prendrai celui de la marquise de \*\*\* et de la duchesse de \*\*\*, qui ont un cachet différent des précédents, car on ne s'y occupe que de plaisirs<sup>2</sup>.

Ces somptueux appartements s'ouvrent alternativement pour des concerts, des bals ou des routs. Toutes les célébrités, sans distinction d'opinion, de culte ou de nationalité, y sont admises, après

1. Voy. la charmante *Biographie d'un lampion*, par Émile Deschamps.

2. Je n'ai donné les noms que de ceux qui m'y ont autorisé, ou je les ai modifiés de manière à les rendre méconnaissables ; j'ai été plus libre dans mes allures pour quelques initiales ; enfin je n'en ai pas même mis aux personnes dont les habitudes ou la modestie s'en effrayaient.

les présentations d'usage, comme je vous l'ai expliqué.

Là, si vous pouvez y être admis, vous verrez la marquise de \*\*\* et le vicomte de \*\*\*, tous deux franchement légitimistes, à côté de la vicomtesse de \*\*\*, femme de sénateur, et du vieux comte de \*\*\*, actuellement *très*-impérialiste. Près de la duchesse de \*\*\*, amie de la branche cadette, vous voyez M. \*\*\*, mystérieux républicain. La tolérance des grands salons dont je vous parle s'étend aux religions mêmes. Vous verrez, par exemple, lorsqu'un grand concert rassemble cinq ou six cents personnes, soit que le marquis Sampieri tienne ou non le piano, le nonce du pape, bon connaisseur, et que nous verrons j'espère bientôt cardinal, applaudir avec l'ambassadeur ottoman; le Russe orthodoxe avec l'Anglais luthérien. Tout est là sous le charme d'une harmonie générale. C'est ainsi que doit être un salon du grand monde.

Puisque nous nous occupons en ce moment des grandes réunions qui sont ouvertes à tous les genres de plaisirs, et même à la conversation, je tâcherai de toucher à chaque chose pour que vous ayez le champ libre.

Seulement, comme règle générale, je recommanderai d'éviter les excentricités ou singularités quelconques. Si vous attiriez les regards d'une

manière ridicule, vous ne vous en relèveriez jamais. Soyez réservé, prudent et prévenant, dans le salon où l'on vous introduit.

A part quelques sots importants qui doivent leurs richesses au hasard, vous trouverez dans le monde, et particulièrement chez la baronne de \*\*\*, des hommes d'un savoir profond, des littérateurs d'un esprit charmant, des hommes pleins d'urbanité, et, plus souvent qu'on ne le pense, des gens de cœur.

A part quelques femmes légères, d'un esprit vide, dont l'occupation est la couleur d'un ruban, le volume de la crinoline et le résultat de la coquetterie, vous trouverez là des femmes d'un mérite réel. Vous trouverez aussi dans le sanctuaire de Mme de Chaume\*\*\* des cœurs vrais, des bontés angéliques, des joies charmantes, et des intelligences qui mériteront vos hommages.

Pensez que dans cette vie humaine il vous faudra faire, non l'ignoble triage des écus, mais le triage des vices éclatants et des vertus modestes ; de la vérité et du mensonge ; de la charité cachée et de la mascarade pieuse ; du malheur immobile et de l'intrigue agile ; du voleur adroit et de la probité inhabile. Vous avez là charge d'âme !... mais comme c'est la vôtre, c'est à vos périls et risques.

Occupons-nous du bal. Lorsque vous conduisez

la femme que vous avez invitée pour la contredanse, la valse ou les lancers, vous lui offrez votre bras.

S'il y a un buffet ou un souper, vous lui donnez également le bras et restez derrière elle pour la servir, si elle a besoin de votre aide.

Si c'est une jeune personne, vous ne pouvez la conduire au buffet; vous devez la reconduire à la place où vous l'avez priée à danser. Si sa mère, sa tante ou son chaperon témoignent ce désir, vous donnez le bras à la personne âgée, et la jeune personne se place près d'elle.

Lorsque vous faites votre invitation, n'oubliez pas la vraie formule : « Madame (ou mademoiselle), voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi la première contredanse? » Vous ne devez jamais dire *le plaisir*.

Le mot *honneur*, placé à propos dans le monde, à Paris surtout, est d'un grand secours! Il est convenable pour vos supérieurs et pour vos égaux, et indispensable pour ceux de vos inférieurs que vous verriez disposés à la familiarité; cela les tient à distance et les force à être au moins polis avec vous.

Dans les danses déjà connues, ou dans celles que la mode peut amener, ne rapprochez pas votre danseuse de votre poitrine; vous devez la tenir avec convenance, avec une sorte de respect.



C'est seulement dans certains bals que nous n'avons pas besoin de nommer, que les deux corps se rapprochent sans respect comme sans scrupule.

Ne demandez point à vos danseuses de garder leur mouchoir, leur éventail, leur bouquet ou leur façon. Vous seriez même dans la plus grande intimité qu'il faudrait l'éviter. Cette familiarité est toujours remarquée, et vous feriez tort à la femme qui étourdissement aurait accepté cette sorte de prévenance.

Par la même raison, ne parlez pas bas à votre danseuse; car si elle a de l'usage, elle vous répondra très-haut pour faire connaître qu'elle n'accepte pas les secrètes confidences.

Je n'ai sans doute pas besoin de vous prémunir contre les impertinences, vous n'en ferez pas. Vous savez qu'il faut vous garder de jeter à l'oreille de votre danseuse un mot à double sens, et que vous ne devez pas prendre le prétexte d'un hommage mérité ou non, pour faire l'éloge de ses charmes. Aucunes paroles inconvenantes ne sont tolérées dans les repos de la danse ou dans la conversation qui la suit ou la précède.

Si vous reconduisez une femme jusqu'à sa voiture à la sortie du bal, offrez-lui votre bras, pour l'aider à monter. Évitez de toucher le nu des bras,

que les manches d'aujourd'hui laissent souvent à découvert.

Mme de Sévigné raconte que, dans son voyage à Marseille, elle visita les monuments de cette ville *sur le poing de M. l'évêque*. C'était sans doute plus respectueux que le bras qu'on offre aujourd'hui, mais cela devait être aussi incommode pour l'homme que pour la femme.

Si, dans un des salons, vous trouvez des groupes parlant de choses auxquelles vous êtes certain de ne point être étranger, parlez avec une certaine réserve, en bons termes, et tâchez de montrer que vous n'êtes ni un ignorant ni un sot. Puis, après quelques mots bien dits, reprenez le meilleur lot : celui d'observateur. Il y a de beaux parleurs qui jugent et mesurent tout au mètre de leur médiocre intelligence. Vous vous apercevrez bien vite que la mesure est fautive ; laissez-les dire et ne leur faites pas l'honneur de discuter.

En général, si vous êtes prudent, mesuré, bienveillant ; si vous montrez de l'aménité, de la bonté dans les salons, grands ou petits, où vous serez présenté, vous serez recherché par les maîtresses de maison, qui ne seront pas fâchées de recevoir, peut-être même dans leur intimité, un homme d'esprit, de goût, d'indulgence, et qui n'a que des vues honnêtes.

Je ne dois pas vous laisser ignorer, quelles que soient vos opinions, que toutes les réunions du grand monde et toute la vie intime de la bonne compagnie, à Paris, ont un cachet marqué d'aristocratie. Il faut vous y soumettre.

Mais n'est-ce pas, d'ailleurs, la nature elle-même qui a fondé ou produit ces aristocraties ?

Des êtres, des plantes, des espèces, ne sont-ils pas privilégiés ? Ne sont-ils pas plus élégants, d'un port plus noble, d'une organisation plus fine, plus développée ? N'y en a-t-il pas de plus intelligents, de plus parfaits que d'autres ?

L'égalité ne se trouve point dans les œuvres du Créateur. On doit se contenter de la trouver devant nos lois sur cette terre, et devant Dieu dans l'éternité.

Ne vous étonnez pas de me voir prendre toujours Paris pour base de mes appréciations et de mes citations. Vous savez comme moi que Paris est le centre du monde entier.

« Si vous cherchez quelqu'un en Europe, disait Voltaire au grand Frédéric, soyez certain qu'il est à Paris. »

En effet, c'est le lien de tous les intérêts, le foyer de toutes les lumières, le sanctuaire de tous les plaisirs, le grand centre de la civilisation.

On a parlé avec quelque raison d'une ville où la liberté est absolue, où les plaisirs sont continuels; on a dit que Florence laissait l'étranger libre de ses goûts et de ses croyances. Mais ce qui a été vrai pour Florence, et même pour Lucques avant 1848, ne l'est plus aujourd'hui dans la même extension et dans les mêmes conditions pour le culte et les opinions; tandis que Paris, après l'orage (qui se borne maintenant à trois journées), reprend aussitôt sa sérénité accoutumée, sourit à tous les étrangers, leur donne quiétude, douce vie, et ouvre sa grande arène de plaisirs à tout venant, quels que soient son culte et ses opinions.

Remarquez que Paris joue aussi le plus grand rôle sur la scène du monde. Aussi on se demande partout ce que Paris pense, ce que Paris fait, ce que Paris aime, ce que Paris projette.

Il fallait avoir cette nature naïve et hyperbolique de Schiller pour laisser échapper de son beau génie ces étranges paroles :

Es Ist nur eine Kaiser Stadt;  
Nur ein Wien !

L'idée fixe, la juste admiration de Paris, n'est pas seulement dévolue aux étrangers qui y viennent en foule. La France a les yeux, les intérêts, nous allions

1. Il n'y a qu'une ville impériale; il n'y a qu'un Vienne !

dire le cœur, tournés vers Paris, et dans l'ancien régime même, avec de longues habitudes d'indépendance féodale, c'était encore Paris qu'on aimait.

Il y avait à Cauterêts, en 1761, un certain abbé du bon temps, qui prenait les eaux *par passe-temps*, pendant que Mme la duchesse de Choiseul les prenait *par régime*. Cet abbé, c'était Voisenon <sup>1</sup>, faiseur de jolis vers comme vous le savez. Mme de Choiseul lui disait : « L'abbé, mangez moins, et parlez-moi de Paris. »

L'abbé défendait son estomac, mangeait à étouffer, mais lui parlait de Paris ! et la duchesse passait l'un en faveur de l'autre.

Quant à la politesse, l'urbanité, la galanterie, Paris est le modèle du monde entier. Nous avons vu, pendant ces trois tristes journées de suicides français, le peuple presque nu, barbouillé de poudre, armé et en faction sur les barricades, offrir poliment, respectueusement même, la main à des femmes toutes tremblantes, qui, dans ces malheureuses tempêtes politiques, cherchaient à regagner leur domicile dont elles étaient éloignées depuis de

1. Claude Henri de Fusée de Voisenon, abbé du Jard, et ministre plénipotentiaire du prince-évêque de Spire. Ami de Mlle Favart, qui l'appelait *mon oncle*, et le suppliait de guérir son asthme en mangeant moins : « Je ne demanderais pas mieux, disait-il, mais c'est mon estomac qui ne veut pas. »

longues heures, n'osant pas se hasarder dans la rue.

Toutes les cours de l'Europe, y compris la Russie, se sont façonnées, de temps presque immémorial, à la galanterie de notre chevalerie.

J'en reviens aux routs. Puisqu'il faut s'entasser aujourd'hui dans les grandes réunions tumultueuses où les femmes s'accrochent à toutes les croix des principaux assistants, où elles sèment les diamants de leurs colliers et de leurs bracelets, où elles remplissent tout l'espace avec leurs ridicules ballons ; essayez de vous donner les facultés vipérines des petites filles, qui se fourrent partout. Lorsque vous arriverez à la porte du premier salon, tâchez de fixer un moment l'attention des maîtres de la maison, qui doivent se trouver près de la porte d'entrée pour recevoir tous les invités. Saluez-les, mais ne leur parlez pas ; vous les empêcheriez de remplir leur devoir près des arrivants, qu'ils doivent recevoir d'un air sympathique et d'un regard exprimant ce peu de mots :

« Que vous êtes bon de ne m'avoir point oublié ! »

Votre salut aura répété cette muette formule, et vous vous glisserez de votre mieux au travers de la foule pour tâcher de pénétrer dans quelque coin

de ceux des appartements où l'on respire sans être coudoyé, sans avoir son chapeau aplati, sa chaîne de montre accrochée, ou ses ordres brisés.

J'ai vu chez Mme de \*\*\* une foule d'hommes réduits à stationner dans l'antichambre.

Si l'on poursuit ce système d'inviter plus de personnes que les appartements n'en peuvent contenir, je crois qu'il faudra qu'une partie des hommes se contentent de respirer sur le palier de l'escalier.

Je crains tant de vous voir vous jeter dans quelque conversation hasardeuse, que je vous recommande encore le rôle d'observateur prudent et de causeur réservé.

Pensez aussi que la parole et l'intelligence que Dieu nous a données ne devraient jamais servir que la vérité, malgré la maxime contraire prêtée au prince de Talleyrand. Le mensonge mène plus loin qu'on ne pense; c'est, du reste, le vice des laquais, pensez-y.

Dans quelques groupes, vous entendrez peut-être des gens atrabilaires exerçant leur malignité; soyez circonspect.

Vous entendrez peut-être aussi des insulaires de vieille roche, lecteurs studieux des *Quarterly-Review* et des comédies de Colmon<sup>1</sup>, attaquer la France.... soyez généreux.

1. Voy. entre autres celle de *Ply by night*, où un Français,

Vous leur entendrez peut-être dire que les Parisiens sont mal mis, que les femmes n'aiment que les couleurs voyantes et qu'elles sont faciles à s'éprendre; que vous importe?

Vous entendrez ces *Ruler du Quaterly* dire que la comtesse \*\*\* est une *beauté de Rubens à la première eau* (a Ruben's beauty of the first water), ou que la duchesse de \*\*\*, pauvre femme amaigrie et malade, est une *beauté aérienne de l'ordre des Sylphides* (Sylph like order).

Soyez impassible, et ne vous étonnez de rien, pas même de leurs journaux, qui tout récemment attaquaient la France, oubliant sitôt Inkermann <sup>1</sup>!

Vous rencontrerez aussi, dans les *aparté* des grands routs, des gens qui trouvent tout mauvais et dont l'esprit est tellement porté à la raillerie, qu'ils sacrifieraient un ami pour une pointe ou un bon mot. Évitez cette manière d'être. On arrive quelquefois, sans le vouloir, jusqu'à l'offense. Le duel, en pareil cas, n'est plus la seule chose à craindre, mais la réprobation de tous les cœurs honnêtes.

qu'il baptise du nom de *comte de Grenouille*, est toujours sautant, toujours sautillant, toujours bouffon.

1. Et oubliant aussi ce mot de Napoléon I<sup>er</sup> : « Les coups d'épingle entre les nations précèdent les coups de canon. »





## CHAPITRE IX.

### SOIRÉES INTIMES.

Dans les vastes salons dont je viens de vous parler, vous avez pu voir l'esquisse du mouvement des grandes assemblées, cette réunion quelquefois imposante, plus souvent trop tumultueuse pour qu'on puisse conserver l'idée de ce calme grandiose qui doit être le caractère d'une belle fête.

Si, comme je vous l'ai recommandé, vous vous êtes réduit presque au rôle passif d'observateur, vous avez pu remarquer les avantages comme les inconvénients de cette espèce de lanterne magique où tout passe avec son individualité devant le spectateur attentif.

Vous avez pu remarquer encore ces variétés d'originaux que je vous ai signalées dans le cours

de cet ouvrage, et juger par vous-même, avec le tact que j'espère trouver en vous, quel est le meilleur lot dans ce que Byron appelait « cette bagarre. »

Vous avez arrêté vos regards avec intérêt sur cette *belle moitié du genre humain*, et votre étude aussi n'aura pas été sans fruit.

Vous avez saisi dès le premier aspect, si vous êtes bon physionomiste, quelques femmes fortes et puissantes au moral, à la manière de Cornélie, d'Hermione ou de Phèdre; de ces vitalités énergiques, puissantes, formidables; des femmes qui aiment et sauraient tuer!... de ces types à la Michel-Ange.

En regard de celles-là, vous avez peut-être remarqué des femmes comme Esther, Andromaque ou Bérénice, appelant le pinceau du Corrège; celles-là aiment et savent mourir! Ces deux variétés sont de grandes exceptions; on peut aimer sans tuer et sans mourir.... Il y a souvent plus de vraie douleur à vivre avec une tristesse au cœur....

Ce que vous avez pu voir en plus grand nombre, ce sont des femmes sans couleur, sans portée, qui écoutent vaguement, le sourire sur les lèvres, tous les compliments qu'elles ont entendus cent fois de tous les hommes qui les approchent. Ces femmes-là ne sont réellement préoccupées que de la robe,

des diamants, de la toilette des femmes qui les surpassent; voilà leur ver rongeur.

Quelques autres ont de fâcheuses indications : c'est le gaz qui petille dans leurs yeux, l'ardeur qui s'aperçoit dans leur sang, la promptitude et l'esprit trop subtil de leurs réparties, la vivacité de leurs mouvements. Vous les avez vues au bal se laisser approcher, serrer par leur valseur.... Celles-là provoquent les hommes plutôt qu'elles ne se défendent <sup>1</sup>.

Il y a certainement bien d'autres individualités féminines qu'il faudra rapidement saisir aussi, et cela non-seulement pour votre instruction dans le monde, mais encore dans votre intérêt d'avenir....

Cherchez-vous le côté purement ridicule? étudiez un moment ces femmes très-décolletées et sur le retour, qui se couvrent la figure de blanc, de rouge, de noir, etc., et qui se persuadent que, parce que cette variété de gouache est habilement arrangée, personne ne s'en aperçoit. Si le hasard vous faisait voir le matin ces tableaux enluminés à la Louis XV, vous

1. Un petit volume inédit, intitulé *Mathilde W.*, qu'un écrivain distingué m'a communiqué avec réserve, offre d'incroyables singularités sur certaines jeunes personnes qui, tout en étant en quelque sorte dans ces conditions fâcheuses, demeurent néanmoins parfaitement candides et sages.

remarqueriez en elles non pas cette pâleur qui annonce ou provoque le sentiment, et ces yeux battus à la vénitienne, qui disposent à la rêverie, mais ce blanc mat et maladif, sorte de pâleur du camélia qui revient du bal avec celle qui le portait; fleur qui n'a pas l'air de vivre de la vie des autres fleurs. Regardez encore, et vous croirez trouver d'immédiats rapports entre cette femme et cette fleur : on se demande si la femme n'est pas en cire, si la fleur n'est pas en papier.

Le gracieux poète Guarini pourrait dire de cette variété de femme :

A pena si può dire : « Questa fù rosa ! »

Léon Gozlan, dans une de ses charmantes histoires, attaque ce type mondain, et avec sa piquante plaisanterie le traite de « laque de Chine vernie, dorée à la surface, et de bois sec au dedans. »

Il est certain qu'il existe prodigieusement de femmes mondaines qu'on pourrait ranger dans cette catégorie....

Vous avez certainement gémi, comme tout le monde, de l'inconcevable développement des jupes en crinoline, des cercles d'acier, et de tout ce ballon-

nage qui souvent laisse sous lui un vide affreux!... Je crains bien que vous ne le retrouviez encore dans les réunions intimes. Mais pour calmer vos ennuis à cet égard, je vous dirai que *Tallemant des Réaux* nous a laissé un portrait qui dépasse de beaucoup toutes les extravagantes excentricités des dames de nos jours.

Il s'agit de la *reine Marguerite*.

« Elle portait, dit-il, un grand *vertugadin* qui avait des poches tout autour, en chacune desquelles elle mettait une boîte, où était le cœur d'un de ses amants trépassés; car elle était soigneuse, à mesure qu'ils mouraient, d'en faire embaumer le cœur. Ce vertugadin se pendait tous les soirs à un crochet qui fermait à cadenas, derrière le dossier de son lit.

« Elle devint horriblement grosse; et avec cela elle faisait faire ses carrures et ses corps de jupes beaucoup plus larges qu'il ne le fallait, et ses manches à proportion. Elle avait un moule pour ses coiffures un demi-pied plus haut que les autres, et était coiffée de cheveux blonds, d'un blond de filasse blanchie sur l'herbe. Elle avait été chauve de bonne heure; pour cela elle avait de grands valets de pied blonds que l'on tondait de temps en temps.

« Elle avait toujours de ces cheveux-là dans sa poche, de peur d'en manquer; et, pour se rendre de plus belle taille, elle faisait mettre du fer-blanc

aux deux côtés de son corps pour élargir la carrure. *Il y avait bien des portes où elle ne pouvait passer. »*

Je ne veux pas vous montrer le monde sous ses aspects défectueux, sans vous dire aussi que vous y trouverez tout ce qui peut plaire à la vanité, tout ce qui peut charmer l'esprit, tout ce qui peut séduire le cœur et troubler la raison.

Vous verrez dans quelques réunions des femmes d'esprit solide, de raison aimable. Vous trouverez, plus spécialement dans les soirées intimes, des femmes d'un esprit réfléchi; sages, modestes, ayant un fonds de timidité qui les embellit encore et les empêche de se mettre en avant pour viser à l'effet, ou pour attirer les hommages des désœuvrés et des coureurs d'aventures. Ces femmes-là méritent votre respect, et peut-être plus tard votre affection. Quand vous rencontrez une femme semblable, si elle est mariée, trouvez-vous heureux de devenir avec le temps son ami. Si c'est une jeune personne qui joigne à toutes ces qualités celle plus essentielle encore, un bon et noble cœur, trouvez-vous heureux d'en faire votre femme. Seulement, si vous devez un jour la conduire dans les bals et les raouts du monde, dites-lui bien que l'étoffe délicate tissée par la Providence pour servir de pure enveloppe à son âme ne peut être impunément tourmentée par la fatigue des grandes fêtes du monde,

froissée par la rigueur des nuits d'hiver, brisée par les longues veilles ou les fortes commotions. Dites-lui que sa vie matérielle, enfin, n'est pas immortelle comme son âme.

Vous voyez que je ne vous dis pas ici que vous rencontrerez de ces *dames* qui se montrent au bois dans leur coupé ou dans leur voiture, riches et brillantes. Individualité qui ne se rencontre dans aucun des portraits de La Rochefoucauld ou de La Bruyère, espèce nouvelle nommée *camélia*, fleur sans parfum et cœur de marbre.

Les analogues que vous avez étudiées dans les folies passées du XVIII<sup>e</sup> siècle, avaient au moins de l'intelligence, de l'esprit et souvent du cœur : témoin Manon Lescaut et Marion Delorme.

Il ne faut pas que j'oublie de vous dire de bien vous garder du demi-monde et même du club; c'est là que l'on s'évertue à tout *démolir* (comme ils disent), la vertu, la morale, les croyances, la poésie, le sentiment, l'esprit même. Tout ce qui est élevé, tout ce qui gêne, tout ce qui est sage, est attaqué.

Un repas suffit quelquefois pour tuer la raison, l'estomac, la pureté et le cœur!

Il faut aussi que je vous prémunisse contre un danger de quelques salons. Vous y trouverez peut-être des femmes qui vivent séparées de leurs maris, et des maris garçons. Soyez prudent dans vos

causeries, même dans vos questions, jusqu'à ce que vous ayez connu le terrain.

Je n'entends point ici trop généraliser les défauts de quelques femmes dissipées, ni présenter le tableau des pièges ornés de fleurs qu'on s'offre réciproquement dans le tourbillon des réunions où l'on est censé n'aller que pour jouir d'un bal, d'un concert ou du coup d'œil. Il faut laisser à Balzac la tâche périlleuse de toucher aux plaies que le monde fait aux femmes qui s'y livrent en aveugles ou en étourdiés.

La mode, la coquetterie, l'amour-propre, l'envie d'être *plus adorée* qu'une autre, tout contribue à les enivrer. N'ayez pas au moins à vous reprocher de les avoir trompées comme tant d'autres.

Soyez franc, soyez vrai, dans l'amitié que vous leur offrez; mais ne le faites pas à la légère comme tout se fait en général; écoutez les paroles qui se disent dans les réunions intimes, observez les caractères qui s'y développent, et si vous rencontrez de la distinction, de la bonté, et de la simplicité; si cette petite soirée est alternée par des occupations paisibles, de la causerie, une romance au piano, et un whist à un prix modéré; si, dans les heures tranquilles qui se seront écoulées, vous rencontrez quelque caractère qui vous soit sympathique, étudiez-le, et après laissez aller votre cœur. Peut-être formerez-



vous là plus tard quelque lien solide qui donnera de l'intérêt et du charme à votre vie.

Goethe a dit : « Il n'y a pas de joie plus vraie ni plus ardente que de voir une grande intelligence qui s'ouvre à vous<sup>1</sup>. » Si vous rencontrez un type semblable, et un cœur élevé, livrez-vous à lui.

N'imitiez pas ces jeunes gens qui s'abrutissent et se perdent avec les espèces de lorettes dont je vous ai parlé; ne les fréquentez pas; que ce soit pour vous comme la lecture de ces mauvais livres qui n'ont d'autre avantage que de fourvoyer l'imagination, gâter l'esprit et corrompre le cœur.

Voyez quel triste spectacle offre l'un des petits-fils du célèbre prince de K\*\*\*<sup>2</sup>, cet homme débraillé, dégradé, que vous rencontrez dans les rues de Paris, traînant son existence de bohème, après avoir dévoré une grande fortune, et finissant sa vie assis sur les bancs des hôtels ou sur les bornes des rues.

Ce pauvre riche, ce malheureux grand, ce triste prince, avait obtenu comme étranger de distinction de pouvoir assister aux *huis clos* de la cour d'assises. Il y avait *aspiré* tout ce qu'il y a d'impur dans ces séances secrètes; son esprit s'en était nourri, ses sens en rêvaient l'application. Aussi, en venant

1. *Werther*. — 2. Premier ministre de....

d'entendre les plus dégoûtantes explications, il montait en calèche découverte, entre une marchande de bouquets des rues et une marchande de pommes des faubourgs; croyant après justifier ses honteuses folies, en disant avec le cynisme puisé dans ces habitudes : « J'ai commencé mon cours d'histoire mondaine par les duchesses, et j'arrive aux marchandes de pommes. »

Mais laissons ces tristes exemples, vous n'aurez jamais ce dérèglement de l'imagination, des sens et de l'esprit, fruit de la grande fortune oisive.

Rappelez-vous à cet égard ce mot de Pindare : « Le pauvre, sage, peut faire le bien; le riche qui ne l'est pas, ne fait que du mal. »

Je ne pense pas que vous ayez l'ambition de dominer les cercles restreints où vous irez; mais si vous aviez de ces velléités, je dois vous dire qu'il faut réunir plusieurs qualités pour y prétendre : un esprit supérieur, pénétrant, et très-pratique; puis des ruses ingénieuses, des séductions calculées, une grande souplesse, avec beaucoup de tolérance pour toutes les opinions; une habile fécondité d'expédients, pour ramener la conversation au point où vous devez vous en emparer; enfin une grande ardeur à poursuivre votre but sans vous laisser troubler par les obstacles qui se présenteraient ou les rivalités qui surgiraient.

Prenez garde aussi aux inimitiés qui naissent précisément de vos succès.... Si vous étiez sans valeur, vous n'auriez jamais d'ennemis, l'idiot n'en a pas ; mais si l'on vous voit vous élever, on voudra vous abattre.

Indépendamment de ce que je vous ai dit de la causerie, du whist, et des cantilènes au piano, on essaye quelquefois des jeux d'esprit ; on joue, par exemple, *au secrétaire*.

Les personnes réunies écrivent des *questions* (sans se faire connaître) sur un papier assez grand pour qu'on puisse mettre au bas une phrase qui forme la réponse. Lorsque toutes les questions sont écrites en secret, on jette tous les billets dans un chapeau et chacun en tire un au hasard, au bas duquel il doit répondre à l'instant et suivant son inspiration.

Lorsqu'on fait le dépouillement général des billets, on y trouve des traits d'esprit, de finesse, et souvent des preuves de savoir et d'instruction qui méritent d'être citées.

Quelquefois ce sont des plaisanteries. A la dernière soirée intime, mais assez nombreuse, de la baronne Bianca Patourna, aimable étrangère devenue Française par le temps et par l'esprit, Mme B\*\*\* écrivit sur l'un de ces billets :

« Pourquoi me suivez-vous partout ? » Le hasard fit tomber le papier dans les mains de M. L\*\*\* qui

est son ami depuis dix ans ; il écrit à l'instant sous les lignes de Mme B\*\*\* : « Demandez à la nuit pourquoi elle suit le jour. »

La douairière de \*\*\* contrefit son écriture et dit ceci : « Quel est l'homme qui peut aimer constamment sans espoir de réciprocité ? »

M. P\*\*\*, habile roué, après des coups d'œil échangés avec les cinq hommes présents, écrit de sa plus belle écriture : « Nous tous ici, et moi particulièrement. »

Mme Galit \*\*\* couvrit la moitié de son petit papier de ces mots : « Pourquoi les hommes arrivent-ils souvent à notre imagination, et rarement à notre cœur ? »

M. de Ripa répondit au bas : « Parce que le cœur de la femme est un angle aigu ; il faut frapper bien juste pour ne pas glisser le long des bords. »

Il y a encore un jeu d'esprit dont les résultats sont quelquefois très-piquants. Voici en quoi il consiste. On forme un cercle au milieu duquel se place la personne chargée de poser les questions. Elle passe devant tous ceux qui font partie du jeu en adressant à chacun la demande suivante :

« A quoi ressemble la chose à laquelle je pense ? »

Lorsque tout le monde a répondu, la personne qui a posé la question déclare quel était l'objet de sa pensée. Il s'agit alors pour chacun de justifier

dans un second tour la ressemblance qu'il a formulée dans le tour précédent. Lorsque cette explication ne paraît pas satisfaisante à l'assemblée, il faut donner un gage.

Voici un exemple des résultats que peut donner ce jeu.

Le rôle du questionneur était dernièrement rempli par Mme D\*\*\*, jeune et charmante femme, mariée depuis peu à un vieillard cacochyme, qu'elle entoure des soins les plus touchants.

Lorsqu'elle eut adressé à tout le monde la question sacramentelle :

« A quoi ressemble la chose à laquelle je pense ? » elle revint auprès de la première personne qu'elle avait interrogée, et déclara alors à haute voix, qu'elle avait pensé à.... son mari!

Inquiétude générale: les uns avaient dit que cette chose inconnue ressemblait à un rhinocéros; d'autres à une casserole; d'autres au mois de mai: comment expliquer jamais d'une manière satisfaisante de pareilles ressemblances?

Parmi les assistants, la quatrième personne interrogée avait affirmé que cette chose ressemblait à un âne.

Lorsque vint son tour de répondre à la question foudroyante : « Pourriez-vous me dire, monsieur, en quoi mon mari ressemble à un âne ? » l'individu

interpellé fut frappé de sa fâcheuse situation ! Mais habile à se recueillir, il répondit sans hésitation, avec une simplicité et une grâce parfaites :

« En ce que la tradition chrétienne a représenté souvent ce quadrupède accolé à la sainte Vierge. »

Mme \*\*\* se pinça les lèvres et passa outre sans demander un gage.

En pareil cas, tâchez de vous arranger de manière à ne pas être interrogé le premier ; vous aurez ainsi le temps de préparer votre réponse.



## CHAPITRE X.

### UNE TASSE DE THÉ.

De toutes les réunions que je vous ai citées pour vous faire connaître le monde élégant sous tous ses aspects, celle-ci est la plus modeste, la plus intime, et bien souvent la plus agréable<sup>1</sup>.

Vous recevez un petit billet, le matin, d'une de ces femmes d'élite, qui, *in petto*, ont beaucoup de l'esprit qu'avaient Mmes de Sévigné, de Maintenon

1. A la dernière réunion de la gracieuse et toujours belle marquise de \*\*\*, j'ai retrouvé un ami bien ancien, que je n'ai ni vu ni recherché dans sa gloire, mais auquel j'ai serré la main avec bonheur dans son exil. — Il est beau, il est sage d'employer ainsi sa solitude, en débutant par une œuvre de génie qu'une grande tragédienne interprète magnifiquement. On comprend que je veux parler du célèbre Montanelli et de Mme Ristori si parfaite dans le rôle de *Camma*, comme dans celui de *Marie Stuart*.

et de L'Espinasse. Ce billet vous dit : « Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez ce soir prendre une tasse de thé. En fait de nouveautés à la mode, vous n'aurez ni Mme de Cas..., ni M. Hume; mais il y aura des journaux et des livres nouveaux sur les tables, et d'aimables causeuses sur les sièges qui portent leur nom. »

Vous y allez, c'est entendu. Là point de *guet-apens* d'aucun genre; point de billets de concert, de loteries prétendues charitables; point de table de jeu où vous laissez toujours quelques plumes. Là point de *pianiste* dont la *force* s'exprime par la comparaison des machines à vapeur, et se résume par le nombre des cordes cassées et des oreilles brisées! Point de jeune artiste malheureuse ayant éprouvé des revers, et qu'il vous faut protéger.

Là non plus aucune de ces planètes du monde, des bougies et du gaz; elles ne trouveraient pas assez d'admirateurs de leurs robes fastueuses, de leur poudre blonde pour copier les cheveux d'une belle souveraine, et de leurs gouaches pour imiter les portraits de leur grand'mère. Dans ce salon d'intelligences, dans cette petite république des lettres et des arts, il n'y a de trône pour aucune royauté éphémère.

Ce n'est plus ce grand *pandémonium* dont parlait Milton !



Là vous causez en toute liberté (j'entends toujours celle dont la bonne compagnie a posé les limites) de toutes les belles ou spirituelles étrangères qui viennent, comme les grands artistes, comme toutes les célébrités des deux mondes, chercher la grande consécration parisienne.

Vous avez sans doute déjà remarqué qu'il suffit à Paris qu'on soit étranger pour être favorablement accueilli, quand on est distingué.

Vous trouverez là aussi les causeurs intimes. Les bonnes histoires qui y seront racontées ne seront plus accommodées à ce qu'on appelait le *saupiquet* de Bussy-Rabutin, ou l'*acri gustu mordens* de Pline. Là tout est indulgence et bonté; aussi vous y portez la vie *plus légèrement*, comme disait Mme de Staël; vous sentez que vous pouvez prendre le dé de la conversation sans trop vous risquer; que vous pouvez parler d'art, de littérature, de choses diverses, sans redouter la critique, car c'est un cercle d'amis.

Vous vous apercevrez, dans cette soirée intime, que votre esprit reçoit une sorte d'élasticité qu'il n'avait point ailleurs; l'exemple de la *desinvoltura* des narrateurs vous stimulera; vous ressentirez une surexcitation intellectuelle qui vous disposera à vous exprimer avec une facile clarté, avec un piquant inusité qui vous surprendra vous-même.

Sur les tables, en effet, vous trouverez la nourriture de l'intelligence et presque toutes les nouveautés.

Voici le *Journal pour tous*, qui le deviendra bientôt de tous, tant il est intéressant et instructif.

Voilà des journaux anglais, allemands, espagnols et italiens, car les maîtres de céans parlent toutes les langues. Lisez ce passage de l'illustre homme d'État qui, pénétré de la pensée du roi, a su appeler son pays à la liberté et à la gloire :

« L'Italie était presque au ban de l'Europe. Les écrivains étrangers les mieux intentionnés la dépeignaient comme une reine morte, ensevelie sous le poids de sa gloire. Le gouvernement sarde a voulu dissiper ces préventions et a la confiance d'y être parvenu.

« L'histoire n'est qu'une improvisation<sup>1</sup>. »

Nous demandons aux livres d'où ils viennent, avant de leur demander ce qu'ils sont, a dit M. Louis Énault<sup>2</sup>. Il est bien que vous suiviez ce principe pour vos lectures. Ici, vous ne trouverez que des écrits qui viennent de bonne source.

De ce côté, c'est M. Edmond About qui en est ga-

1. Paroles du comte de Cavour à Turin, dans la séance de la chambre (15 janvier 1857).

2. C'est à cet habile écrivain que nous devons de nous avoir bien fait connaître *Werther*, ce chef-d'œuvre de Goethe.

rant, et bon garant, quoi que quelques rivaux en puissent dire. Lisez entre autres ses *Mariages de Paris*, précédés d'une gracieuse préface que nous voudrions tous avoir faite.

Voici également d'un bon cru : c'est de Frédéric de Mercey, directeur des beaux-arts ; il nous donne *l'Histoire de l'art depuis son origine jusqu'à nos jours*. Vous ne pouvez vous dispenser de lire cette œuvre remarquable, si vous voulez pouvoir parler de l'art avec autorité dans le monde, et faire connaître sa filiation et ses rapports avec l'histoire. Il en est de même, au point de vue financier, de la troisième édition des *Finances de la France*, par M. Jacques Bresson.

Voici *l'Italia*, par Théophile Gautier, le facile et puissant auteur. L'Italie ! sur laquelle on croit que tout a été dit, et sur laquelle il y a encore tant à dire.

Ceci est le livre sérieusement caustique de la comtesse Stourza, née princesse Ghika ; livre dont j'ai donné la fleur à la spirituelle comtesse d'Aumont. Lisez sa manière piquante d'écrire :

« Sous le règne du prince Callimachi, un Grec, préfet de la ville de Galatz, scandalisa par ses exactions même le gouvernement d'un Phanariote ! Le ministre dont il dépendait, Georges Catargi, lui écrivit au nom du prince pour le réprimander ; le

préfet répondit sur la lettre même du ministre par la conjugaison suivante : « Je vole, tu voles, il vole<sup>1</sup>. »

Il est utile, puisque vous voilà entré dans le monde, de connaître encore quelques grandes dames qui écrivent, et quelques hommes *qu'ailleurs on appelle gentilshommes*, qui, sans avoir la prétention d'être *littérateurs d'État*, comme disait Saint-Simon, emploient utilement leurs loisirs.

Voyez sur cette autre table les *Pensées grises*, par le spirituel vicomte d'Izarn-Freissinet; ce petit livre a des *pensées psychologiques* comme celle-là :

« Nous avons un trop-plein d'âme dont nous n'avons pas l'emploi dans ce monde, ce qui doit nous prouver qu'il le trouvera dans un autre. »

Et des *pensées roses* telles que celle-ci :

« Que les jeunes filles restent cachées et se fassent violettes, le monde ira les chercher et en fera des roses. »

J'ai bien souvent cité les noms du comte de Chamborant, du vicomte de La Tour du Pin-Chambly, du comte de Montlaur, du vicomte S. de La Rochefoucauld, aujourd'hui duc de Doudeauville, et aussi tous les beaux noms qui utilisent leur vie dans les lettres, dans les arts et dans les ouvrages sérieux, soit d'économie politique, soit

1. Régime actuel des Principautés danubiennes.

d'agriculture, soit relatifs à l'assistance publique , œuvre méritoire où le comte Henri de M\*\*\* R\*\*\* a fait preuve d'un mérite modeste, mais bien réel.

Il ne faut point oublier M. de Chérrier, le studieux écrivain, qui continue sa grande histoire *ultramontaine*.

Mme de \*\*\*, muse du très-grand monde, abrite mystérieusement de fort bons vers dans les fleurons de sa couronne ducal.

La comtesse de \*\*\* a publié deux volumes de philosophie qui feraient honneur à un savant de Sorbonne.

La comtesse de \*\*\* cultive avec grand succès la littérature catholique. Elle a composé des prières si belles, qu'elles iront, sans boiter, vers l'Éternel !...

La comtesse de \*\*\*, d'un remarquable esprit, n'a pas cru se diminuer en écrivant de l'histoire à la portée des enfants.

Mme de \*\*\* extrait des pères de l'Église, un volume d'*Essence chrétienne* fort goûté des personnes pieuses <sup>1</sup>.

1. Je ne puis dire combien il m'est pénible de ne pas même oser placer ici quelques initiales à toutes ces femmes si parfaites en toutes choses. Mais je crains de ressembler à ces journaux anglais où l'on parle de tout sans ménager d'honorables et pudiques susceptibilités.

La marquise de \*\*\* écrit dans les *Annales de la charité*, comme si elle n'était pas une des jolies femmes de Paris.

La marquise de \*\*\*, à la honte de mon voyage dans les Landes<sup>1</sup>, vient de composer un ouvrage sur la nature majestueusement mélancolique des landes de Gascogne, qui tient du roman par le cœur et de l'histoire par les faits.

La comtesse Swit\*\*\*, Russe célèbre, qui, depuis bien des années, a l'un des salons du meilleur monde de Paris, n'a pas craint d'aborder les plus hautes questions de métaphysique et de théologie. C'est un esprit puissant et plein d'indulgence, comme les grands esprits le sont toujours.

La duchesse de \*\*\* ne veut rien publier, mais sa causerie prodigue des trésors dont on ferait des volumes. Il en est de même des trois ou quatre princesses Galitzin, de la gracieuse baronne de Jouv\*\*\* et de la jolie et spirituelle Santa de Fresne.

La marquise de \*\*\* (dont on a publié, contre son gré, des vers sur la mer, dans la belle langue de Dante et de Boccace) écrit des notes intimes qui seront un jour des mémoires précieux. Son ta-

1. *Voyage dans les landes de Gascogne*, par le baron de Mortemart de Boisse; Paris, 1840, chez Bouchard-Huzard.

lent poétique est connu et apprécié bien autrement que par des traductions, que je ne veux pas même mentionner ici.

Mlle G. de Poligny vient de faire paraître un volume de vers intitulé : *Fleurs des buissons*, avec son fort joli portrait et une dédicace à M. Eugène de Solliers.

La baronne de Montaran, qui a publié plusieurs volumes de bonne prose et de bons vers, sous son nom, et dont j'ai eu l'occasion de parler dans plusieurs articles sous mes pseudonymes, va faire paraître sous peu *les Femmes normandes*. Je regrette de ne pouvoir citer ici, faute d'espace, ce que Mme de Montaran dit de notre chère Italie dans la pièce qui commence par :

Italie ! Italie ! que j'aime tes collines !

Il faut que vous sachiez que là encore vous trouverez un livre de Mme la vicomtesse d'Ag\*\*\*.

Et beaucoup d'ouvrages de la vicomtesse de S. M\*\*\*, dont le fécond esprit, sous le pseudonyme du King-Charles de la princesse Catherine Mestchersky, est connu et aimé de toutes les intelligences européennes.

Il y a là aussi de coquets et élégants volumes, fleuris, enluminés, antiqués, pimpants et empana-

chés comme les cactus de la Palazzina de Colle-Buono : c'est le symbole chrétien groupé par livres à la manière des Heures de Charles-Quint ou d'Anne de Bretagne. Il faut que vous connaissiez tous ces petits trésors de la vie élégante; allez chez Curmer, il vous les montrera, l'habile et élégant éditeur.

Si vos goûts vous portent vers les relations extérieures, voici les *Études diplomatiques*, par le vicomte Henri de Bonneval, fils de mon bien vieil ami.

Voilà d'un autre côté de la table un petit livre du comte de Soyecourt *Sur ce qui se passe*. Il y a du bon, mais une teinte trop foncée de talon rouge, et un cachet trop marqué des murmures de l'*Œil de bœuf*, et puis des *distractions* qui tiennent aux habitudes de l'aimable auteur. J'ai vu chez lui, il y a longtemps, le duc de Saulx-Tavannes dans des conditions identiques de distractions.

En fait de *distractions*, méfiez-vous de celles qui pourraient vous donner un ridicule, comme il arrive à M. L. de \*\*\*.

La Fontaine, vous le savez sans doute, était fort distrait, mais c'était racheté par tant de génie qu'on lui pardonnait. Il devint un jour amoureux de Mlle de Beaulieu<sup>1</sup>, qui était chez M. d'Hervart,

1. Elle avait quinze ans.



conseiller au parlement de Paris, alors chez lui à Bois-le-Vicomte. Quand La Fontaine voulut revenir à Paris, il lui tourna le dos et s'enfonça en Champagne, où il s'égara si bien qu'on fut obligé d'aller à sa recherche et de le ramener à Paris. Cette distraction lui valut ces vers de l'abbé Verger :

Il se lève un matin sans savoir pour quoi faire,  
 Il se promène, il va sans dessein, sans sujet,  
 Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire  
 Ce que dans le jour il a fait.

Il y a des distractions qui n'ont rien de commun avec celles que vous pourriez avoir, mais qui n'en méritent pas moins d'être citées ; en voici une cruelle :

Peter Moore avait débuté par monter derrière la voiture sous forme de *chasseur*. Plus tard, par des circonstances extraordinaires, trop longues à vous raconter, il acquit une immense fortune, tint table ouverte, eut des loges aux principaux théâtres.

Lorsque Peter Moore offrait la main aux dames pour les reconduire chez elles dans sa voiture, il ne manquait jamais de relever le marchepied et s'élançait machinalement sur le siège de derrière !...

Malgré la grande intimité qui règne dans ce sa-

lon, gardez-vous, en parlant ou en répondant à l'une des personnes présentes, de lui dire : « Oui, monsieur Pierre, » ou : « Non, monsieur Paul. » C'est du plus mauvais goût, c'est une sorte d'impertinence d'appeler quelqu'un par son nom dans la conversation, en le faisant précéder du mot monsieur ou madame. Autrefois les très-grands seigneurs marquaient ainsi leur supériorité vis-à-vis de leurs inférieurs. Vous entendrez quelques gens ordinaires, les ouvriers particulièrement, se servir de cette mauvaise locution avec leurs supérieurs, évidemment sans en connaître la portée. Évitez ces manières communes, puisqu'il n'y a plus d'assez grands seigneurs pour les relever.

Évitez aussi de vous passionner en politique. *L'esprit de parti*, qu'une de mes amies appelait *la bêtise de parti*, n'est pas admis dans la douce vie des salons de l'élégante bonne compagnie.

Je dois vous prévenir que, dans ces petites soirées très-intimes, le maître et la maîtresse de la maison autorisent quelquefois une mise qu'on appelle vulgairement sans façon, c'est-à-dire qu'on peut être en redingote, en gilet, pantalon et cravate de couleur, et porter des gants déjà mis.

Enfin, encore une recommandation, après tant de recommandations !... Ne faites pas trop de bruit, ne touchez pas à trop de choses, ne soyez d'aucune

coterie politique ni bachique, scientifique ni mystique : c'est de la prudence, c'est de la sagesse.

Quant au *demi-monde*, terre aux frontières vagues, avant Alexandre Dumas fils ; cette *chose* longtemps douteuse, équivoque, mal définie, et qui est enfin connue, classée, nommée ; vous le connaissez, ainsi évitez-le.





## CHAPITRE XI.

### SPECTACLES DE SALON.

Je vous assure que je ne tiens nullement à ne vous donner toujours que des conseils ; je voudrais pouvoir aussi vous donner du plaisir.

Hélas ! bien des gens que vous rencontrerez dans le monde vous diront : « Où est le plaisir?... »

Ils vous diront aussi : « Nous ne sommes plus les bonnes gens d'autrefois ; voyez plutôt ; nous trouvez-vous gais ? Regardez nos lèvres ; y voyez-vous le vrai rire du bon temps ? »

La joie franche, le plaisir vrai, ne sont plus que des mots faussés de leur sens..., dépouille sèche et stérile d'une chrysalide dont le papillon est envolé depuis longtemps!...

L'un vous dira : « Je viens du théâtre, je m'y

suis ennuyé; » l'autre : « Je viens du bal, je n'ai vu que des poupées. » Celui-ci : « Je viens du concert de Mme \*\*\*; j'y ai dormi. » Celui-là s'est sauvé d'un salon où l'esprit se montrait. C'est une manie de notre époque d'être *difficile à amuser*; c'est du vieux Louis XIV ou, si vous l'aimez mieux, du Louis XV vieux. Le mécontentement de tout *est bien porté*, dirait Arnal. Les jeunes gens d'aujourd'hui veulent, bon gré, mal gré, mener le deuil de tous les petits bonheurs de la vie d'autrefois, tout en assurant que nous ne pouvons plus y atteindre. Leur triste bonheur est de railler sur tout, de réduire tout, de se moquer de tout. Mais ne les croyez pas; ces dédains ne sont pas sincères. C'est une espèce de mépris de convention. Les prétendus esprits forts ont beau assurer que toutes les croyances sont en ruine, que la société polie, élégante, spirituelle d'autrefois est morte, qu'il n'y a plus de femme à aimer qu'à *Breda-Street*, de conversation charmante qu'avec les lorettes, de bonne compagnie qu'au concert Musard, chez Mabilles, ou au bal masqué de l'Opéra; ils ne sont écoutés, croyez-moi, que par les désœuvrés qui ne savent où jeter leur jeunesse et leur argent.

Non, la société française, ses élégantes habitudes, ses soirées resplendissantes, les gracieuses scènes de bonne comédie qu'elle introduit dans ses salons,

la distinction de ses manières et son esprit héréditaire ne peuvent périr. La vérité ne peut ainsi s'assouplir comme un frêle roseau.

Seulement, ce genre de légèreté a le fâcheux inconvénient de nous faire mal juger quelquefois par les étrangers.

Je lisais avec un chagrin réel dans une feuille étrangère, dont on devine facilement la nationalité, ce *jugement* que nous ne ratifierons pas :

« Les Français ont des imaginations fiévreuses, avides de nouveautés.

« Des esprits railleurs qui se moquent de tout.

« Des têtes folles qui s'exaltent au premier mot.

« Des cœurs faibles qui bondissent au premier choc.

« Des caractères légers qui oublient tout, surtout les bienfaits. »

Ayons pitié de cette vieille haine ou de cette nouvelle injustice.

Revenons aux lions de notre *fashion*.

Un spirituel littérateur, M. Marc Fournier, disait à une personne qui lui racontait toutes les misères, toute la pauvreté actuelle de la société française, considérée toujours au grave point de vue de nos fashionables :

« Rassurez-vous ; ceux qui parlent ainsi en frondeurs de notre situation, de nos jouissances élé-

gantes et des plaisirs de la bonne compagnie, ont plus d'esprit que de bottes.

— Non, non, reprit le narrateur, ce sont des gens qui sont très-répandus, fort riches, très-fashionables.

— Alors, reprit M. Marc Fournier, c'est qu'ils ont plus de bottes que d'esprit. »

Parisiens, peut-être un peu frivoles, mais toujours Français par la gaieté, par l'esprit, par l'imagination et par le cœur, n'écoutez pas ces *croque-morts* d'une nouvelle espèce. Non, encore une fois, la société française ne peut s'abrutir et périr. Soyez faciles à toutes les joies honnêtes, et le plaisir viendra tout naturellement à vous avec son sourire d'enfant, car il est bon de sa nature; sans âge, sans opinion, sans préjugés, s'accommodant de tout : du chaud comme du froid, de la richesse comme de la pauvreté, de la raison comme de la fantaisie; et se pliant à tous les goûts.

Celui du spectacle domine assez à Paris; voilà pourquoi on l'a introduit avec empressement dans les salons, et voilà pourquoi je vais m'en occuper ici.

La philosophie d'Épicure, que Gassendi enseignait à Armand de Bourbon, prince de Conti, à Chappelle<sup>1</sup>, à Poquelin, même à Ninon de l'Enclos qui en

1. Immortalisé par la moitié d'un volume in-12.



devint *le pontife en cornettes* (comme l'a dit Jules Janin dans ses pages étincelantes); la philosophie d'Épicure, donc, porta Poquelin à lire assidûment les anciens, particulièrement Aristophane, Plaute et Térence.

Lorsqu'il eut lu tous les maîtres de la comédie, il s'aperçut que la comédie manquait en France.

Louis XIII n'y pensait guère, et Richelieu n'était encore qu'à la hauteur de la tragédie : aussi fit-il *Mirame*, qu'il préférait naturellement au *Cid* du grand Corneille, qui lui-même ne voyait la tragédie que *romaine* ou *espagnole*; l'histoire de France et les mœurs parisiennes échappaient ainsi aux écrivains qui les avaient pourtant devant les yeux et sous la main.

Donc, en ce sens, il n'y avait réellement pas de théâtre. Des bateleurs couraient les foires, les villes, l'étranger, et jouaient, *alla meglio*, des pièces sans art, sans goût et sans décence, de maître Hardi, de Marie Chrétien et de Baltazar Baro.

C'était la grosse gaieté des tréteaux, la verve décolletée des contes de la reine de Navarre; des qui-proquo, des coups de bâton, des servantes égrillardes, et un nombre infini de maris trompés.

Voilà où en était la comédie quand Poquelin, sortant des mains des jésuites, ces grands maîtres dans l'art d'instruire ! encore tout imbu de la fine

plaisanterie et de l'atticisme de Térence, entreprit de créer la comédie en France.

Prenant alors le nom de Molière, il laissa Paris au milieu des barricades de la guerre civile, des luttes de M. de Retz, de Beaufort et de Mme de Longueville, et fut jouer en province avec quelques jeunes gens d'intelligence et d'aventure ses *Pro-verbes*; car il voulait amener graduellement à la bonne comédie.

Ce fut à Lyon, en 1653, que Molière fit jouer sa première comédie : *l'Étourdi*.

Louis XIV, à la prière de son frère, fit ensuite élever pour Molière et sa troupe un théâtre dans la salle des Gardes, au vieux Louvre.

Bientôt après, la salle que le cardinal de Richelieu avait construite au Palais-Royal, pour la représentation de sa tragédie de *Mirame*, fut donnée à Molière; c'est là qu'il s'immortalisa. Là, en moins de quinze années, il fit représenter *trente comédies*, dont la plupart furent des chefs-d'œuvre.

C'est dans une de ces pièces, *le Mariage forcé*, que Louis XIV dansa !

C'est à cette époque qu'on vit apparaître cet homme au pudique maintien, au sourire ineffable, aux saluts bienveillants, aux paroles mesurées, au regard fallacieux, ayant constamment le ciel dans la bouche et secrètement l'enfer dans le

cœur!... Tartufe, enfin, *puisque'il faut l'appeler par son nom.*

Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne contribua aussi au développement de l'art dramatique.

Les comédies qui se jouaient à Sceaux étendirent encore cet art. La duchesse du Maine chantait des opéras sur son joli théâtre, et son mari, tout en l'improuvant, ne pouvait pas se dispenser d'en faire les honneurs.

C'est ainsi, et par gradation, qu'en partant du point de départ de la comédie régulière, qu'il fallait bien vous esquisser, on est arrivé aux proverbes et aux comédies de salon, qui se jouent de nos jours.

Parmi les personnes qui se montrèrent splendides dans leur manière d'introduire chez elles le charmant délassement du spectacle, je citerai M. Demidoff père, qui a dû son immense fortune, comme chacun sait, à l'exploitation bien conduite de ses mines de fer, de cuivre, de houille et de malachite. M. Demidoff habitait tantôt Paris, tantôt Florence, deux pays d'indépendance, d'art et de liberté.

Il avait réellement à sa solde une bonne troupe de comédiens : on la nommait à Florence *la compagnie Demidoff*.

On jouait dans son beau palais, ou villa, de Florence, la comédie, le vaudeville et l'opéra-comique.

Un véritable hôtel séparé était réservé au logement des artistes.

M. Demidoff donnait également de brillants concerts et des bals somptueux.

Vieilli, hélas ! avant le temps, et impotent, il se faisait rouler dans un fauteuil, d'où il ne bougeait que pour retourner de bonne heure dans ses appartements ; car s'il prolongeait la vue, même du plaisir des autres, il tombait en syncope<sup>1</sup>. Pour lui, il y avait longtemps qu'il était sevré de toutes les jouissances.

Lorsque le malheureux *amphitryon* perdait connaissance, il était emporté dans sa chambre, sur son lit de douleur, où le sommeil ne venait presque jamais lui donner le repos, qui ramène souvent la santé.

Martyr de l'opulence, il eût donné pour un sommeil bon et réparateur une partie de ses richesses, et peut-être toutes pour avoir *la santé et la pauvreté* de l'homme qui cultivait son jardin.

Si vous allez à Florence, ne manquez pas d'aller visiter la belle *villa Demidoff*, que son fils, le prince Anatole Demidoff, embellit tous les jours.

On s'est beaucoup plaint de l'humeur du prince Demidoff ; je ne puis, quoi qu'on en puisse dire, join-

1. Voy. M. le docteur Véron.

dre mon mécontentement à celui de ceux qui l'attaquent : il a toujours été d'une parfaite politesse pour moi, et m'a même fait offrir dernièrement ses services, de Vienne (par son secrétaire qui était à Paris), pour un envoi de diamants que je devais faire à la princesse Marie G<sup>\*\*\*</sup>, amie de ma femme, et comme elle d'un cœur d'or et de vertus solides.

Ce que je viens de dire ici à propos d'un prince qui ne m'a fait ni bien ni mal, peut s'appliquer à bien des gens dont on parle au hasard. Je vous engage donc à ne pas croire trop facilement au mal qu'on dit aujourd'hui de tout le monde : les têtes couronnées, le saint-père, n'en sont point exempts.

S'arrêtera-t-on à la Providence?...

Peut-être !

Nous avons eu en France, depuis l'époque que j'ai signalée, des théâtres de château à la campagne, des théâtres de salon dans quelques hôtels, à Paris. Ces théâtres rentrent dans la catégorie des spectacles presque intimes. Je ne puis en indiquer qu'un certain nombre pour être sobre de nomenclature.

L'hôtel de Castellane<sup>1</sup>, dont je reparlerai, a ouvert les portes de son joli théâtre il y a plusieurs années, pour montrer les dispositions de Mlle d'O<sup>\*\*\*</sup>, qui de là est entrée hardiment au Gymnase. C'est ainsi que le théâtre Castellane a eu quelque res-

1. Faubourg Saint-Honoré.

semblance avec l'hôtel de Soyecourt<sup>1</sup>, où débuta Le Kain avant d'être le grand tragédien ! Ce fut à son admission dans le *théâtre de salon* de cet hôtel historique qu'il dut le mot de la princesse d'Hénin à la reine : « Je ne connais que deux hommes qui sachent bien parler aux femmes : Le Kain et M. de Vaudréuil. »

Collé avait fait des comédies-parades, folies burlesques qu'on jouait sur quelques petits théâtres particuliers. Il ne faut répudier ces joyeuses bagatelles ni au point de vue de l'art, ni à celui du plaisir.

Mme de Genlis considérait le *théâtre intime* de la même manière que Mme de Maintenon l'avait envisagé pour les demoiselles de Saint-Cyr : *comme un complément d'éducation* ; vous voyez le pédagogue dans sa spécialité.

Les fringants mousquetaires, les gardes du corps, les gardes d'Artois et les officiers des gardes françaises, étaient de charmants et spirituels acteurs de salon. On a raconté qu'un des gardes de la compagnie du prince d'Hénin, qui jouait avec la jeune comtesse de Marle, dans une jolie petite comédie où il l'épousait, l'épousa réellement et légitimement, à l'église, deux mois plus tard.

On a raconté aussi qu'au théâtre de l'hôtel de

1. Faubourg Saint-Germain.

Guéménée, la duchesse d'Aiguillon, cette piquante nièce du duc de Richelieu, jouait un soir avec tant d'entrain et de verve, qu'elle donna *un vrai soufflet* au maréchal de Soubise, le battu de Rosbach!

Je ne sais si par opposition je dois vous parler de ces *comédies-bergeries* de Mme Deshoulières et de Florian.... où l'on désirait quelques loups pour faire peur aux bergères.... Hélas! aujourd'hui ce sont les loups qui ont peur des bergères, tant beaucoup de nos jeunes filles sont accortes!

Je passe rapidement aussi les *comédies-pastorales* que Berquin faisait jouer par tous les *amis des cœurs ingénus*.... Voyez-vous ce Berquin si tendre, si épris des *têtes adolescentes*, faisant tout à coup sa fameuse *Adresse aux habitants des campagnes*?

Berquin devenu révolutionnaire!... Le berger se faisant loup!... C'est à confondre!...

Place à Marie-Antoinette : nous voilà au *théâtre-hameau du Petit-Trianon*, près des bosquets, au bord du lac, devant les prairies, à deux pas de la laiterie.... Belle églogue de Virgile ou d'André Chénier, qui vous parlerait là de Cérès la blonde et des brunes Napées.

La voilà, la jeune reine; elle joue *le Devin du village*, et reçoit les répliques du comte de Provence et du comte d'Artois.

Pendant qu'on jouait ainsi la comédie dans ce

hameau tapissé de lierre et de chèvrefeuille, hameau qui avait pour habitantes des princesses, et pour seigneur le roi de France; pendant que ces plaisirs moitié champêtres, moitié intellectuels, remplissaient la vie calme du Petit-Trianon : les châteaux imitaient ces jouissances tranquilles; on y jouait sous les charmilles, on y dressait de petits théâtres de toile et de carton, on y confectionnait des habits de bergers, on s'entourait de corbeilles de fleurs, on y chantait les airs de Rousseau ou de Sacchini, on y écoutait les fables de Florian ou les histoires du baron de Bezenval.

Quand vint tout à coup cette affreuse tourmente qui renversa trônes et bosquets, théâtres de châteaux et tréteaux de village.... Alors les habits de marquis ou de mousquetaires, de pères nobles ou de financiers, de Lisettes ou de Colombines, furent accrochés aux portemanteaux, où finit leur destinée.... avec celle de leurs maîtres!

L'Empire ne repoussa pas les traditions de l'esprit français; on fut joyeux et spirituel, même au milieu des batailles. Les pages de l'Empereur jouèrent quelquefois des scènes émouvantes ou plaisantes, devant ce redoutable spectateur.

La Restauration rouvrit ses bras à la comédie de société. Théodore Leclerc vint succéder un peu tardivement à Carmontelle.



Madame, duchesse de Berry, donna son nom au Gymnase.

Et M. de Castellane vint après montrer à l'élégante compagnie de Paris ses acteurs du meilleur air : Édouard Mennechet, le comte de Bordesoulle, le comte Grabowsky, la duchesse d'Abrantès, la comtesse de Forget, Mme Gay, etc., etc.

Plusieurs théâtres de salon ont aussi brillé dans ces dernières années.

Au château de Beaujon on en improvisa un charmant, où Levassor a été si plaisant!

Près de la Madeleine, j'ai vu Levassor, après avoir chanté les plus plaisantes chansonnettes, terminer, dans une chambre capitonnée de soie bleu clair, par une scène d'amour derrière un rideau que je ne puis soulever. Il faut laisser les rideaux fermés, surtout ceux des alcôves....

Chez la marquise de \*\*\*, l'on a joué très-bien  
*A deux pas du bonheur.*

Chez la princesse de \*\*\*, l'on a joué : *Un Clou chasse l'autre.*

Chez Mme Bas..., on a joué : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.*

Chez la marquise Des..., on a joué comme prologue : *la Tasse cassée*, et pour pièce : *le Caporal et la Payse*. Les hommes étaient très-bien, et les deux

femmes (la comtesse de T\*\*\* et la baronne de Saint\*\*\* ) étaient parfaites. Je prends tous les moyens, vous le voyez, pour que Florine et Artémise me soient favorables.

Je vous passe une nomenclature à initiales qui n'aurait d'autre intérêt pour vous que de vous montrer de plus en plus que les théâtres intimes sont de très-bonne compagnie. Si notre pauvre ami d'Arlincourt n'était pas mort, nous aurions chez lui un salon de plaisir.... Mais voilà déjà qu'on annonce que trois nouveaux hôtels des brillants champs Élysées sont disposés de manière à pouvoir faire jouer la comédie dans leur intérieur. Nous verrons bien.

On annonce aussi que deux jeunes femmes, qui logent dans ce nouvel Éden, près du duc de Brunswick, prennent des leçons de déclamation de M. Ricourt, fort capable en choses littéraires et artistiques.

Comtesses, que ne saurez-vous pas ?

Cela diffère en bien des points de ce qu'on racontait, un soir, chez Bussy-Rabutin, de la jeune et innocente duchesse de Lesdiguières.... Voulez-vous le savoir ? Le chevalier de Méré, homme d'esprit s'il en fut, lui disait un jour :

« Allons, duchesse, soyez moins timide dans le monde, et, pour vous forcer à montrer votre esprit

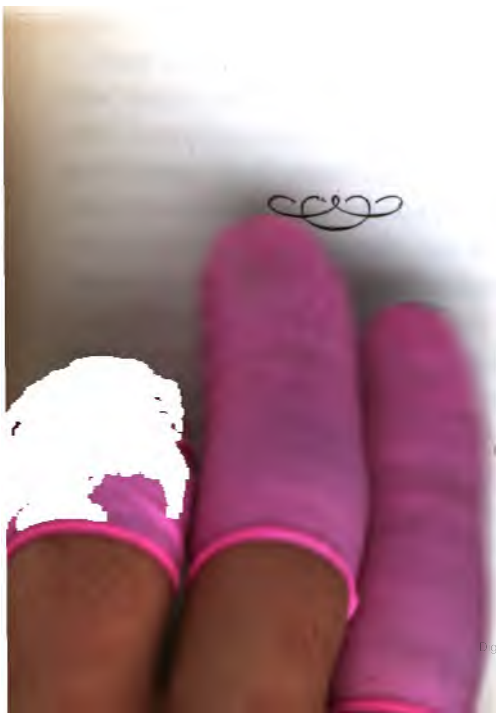
dans le salon, acceptez un rôle dans une petite comédie de ma façon.

— Mon Dieu, chevalier, je ne demanderais pas mieux que de briller dans le monde, mais pour cela il faudrait votre esprit, et je n'en ai pas : *voulez-vous m'en donner ?* »

Méré accepta, comme on le pense bien, et son mot est resté :

« Eh bien ! je vous en réponds, vous en aurez ! »

En effet, il lui apprit tout ce qu'elle ne savait pas, et la duchesse devint une femme complètement aimable et charmante. — *Avviso.*





## CHAPITRE XII.

### LE JOUR DE L'AN.

Vous savez comme moi que le jour de l'an est une époque importante. Il faut, dès la veille au soir, vous écrire chez tous les ministres et chez les personnages haut placés dont vous dépendez, ou dont vous attendez une spéciale protection. Si vous êtes entièrement indépendant des hauts fonctionnaires du gouvernement, vous ne faites cette politesse qu'à ceux avec lesquels vous êtes en rapports. On a vainement cherché à supprimer l'envoi des cartes chez toutes les connaissances, intimes ou non; on n'a pu déraciner cette habitude. L'affranchissement de cinq centimes pour une enveloppe ouverte qui contient quatre cartes de visite est si commode! On est si heureux souvent de se

. .

tirer d'ennuyeuses visites par cet envoi, qui vous dispense des vœux donnés ou reçus d'une manière si banale, et du bon mot de *bon jour*, *bon an*, aussi vieux que le *Dieu vous bénisse*, qui en est mort, usé jusqu'à la corde, comme les pendus de Black-wall.

Lorsque vous aurez rempli ces formes générales d'envoi de cartes de visite, il y a d'autres obligations, les unes plus douces, les autres plus pénibles : c'est de donner quelques marques de souvenir, quelques preuves d'attention à ceux que vous aimez, et de vous présenter aussi les mains pleines chez ceux près desquels vous préféreriez remplir, par carte, les devoirs du jour de l'an.

Indépendamment des *buona mano*, comme on dit en Italie, que vous devez à votre portière, à tous vos domestiques, à tous les ouvriers carrossiers, ouvriers ferreurs de vos chevaux, etc., il se présente ici une question qu'il ne faut résoudre qu'avec beaucoup de délicatesse. Il y a des pays où l'usage est de donner aux gens des amis intimes chez lesquels on dîne souvent; ce n'est point de règle en France. Mais c'est une obligation de donner aux gens quand on va passer quelques jours à la campagne, soit pour chasser, soit pour satisfaire à des devoirs de famille ou de position, soit enfin lorsqu'on y va pour faire la *vie de château*, ou pour

goûter le bonheur de vivre calme et heureux, loin du bruit et près de bons amis.

La question est à peu près de la même délicatesse pour les jouets ou autres cadeaux destinés aux enfants de vos connaissances. Voyez, pesez bien vos rapports dans les maisons que vous fréquentez, où il y a des enfants, et jugez si on ne peut pas mal augurer de vos rapports avec la mère; prenez garde que dans aucun cas on ne puisse former quelques injurieux soupçons sur une femme honnête que vous compromettriez sans le vouloir.

Vous avez vu passer le carnaval et arriver le carême comme un repos pour tout le monde.

Vous avez sans doute remarqué le mercredi des cendres avec ces figures pâles et défaites, ces yeux morts, ces visages tirés, et tous ces viveurs et viveuses de bas étage rapportant les costumes dans lesquels ils ont eu tant de satisfaction, et qui sont aussi fanés que leur personne. Vous les avez vus aussi reprenant chez le costumier l'argent qu'ils avaient déposé, et qui ne suffira pas pour payer les dettes de la toilette et des plaisirs de l'hiver.

Avez-vous remarqué également ceux qui s'en vont tristement retirer du Mont-de-Piété ce qu'ils avaient mis en gage... même la couverture de leur lit, pour aller s'amuser au bal masqué de l'Opéra ? *O stultas hominum mentes !*

N'ayant pas la puissance de vous montrer à nu tous les secrets, toutes les passions de la vie où vous allez entrer, je vous présente l'esquisse des principaux enseignements; c'est à votre observation et à votre jugement à faire le reste. Seulement ayez toujours à la pensée qu'il n'y a que les insensés qui convertissent Paris en tonneau des Danaïdes pour y jeter leur fortune, ou pour y répandre, étourdiment toutes les fleurs et les illusions de la jeunesse, tous les fruits de l'âge mûr et toutes les faiblesses de la caducité. Méfiez-vous des gens qui riront de votre retenue et de vos croyances, qui voudront ternir la chasteté de votre cœur et fausser votre intelligence; ne croyez pas, comme eux, que vivre, *c'est user la vie*.

Enfin, ne soyez pas trop habile, mais évitez d'être dupe. N'ayez jamais assez d'esprit pour manquer de cœur, mais ayez assez de cœur sans manquer d'esprit.

A propos de ce jour mémorable qui sépare deux années, je voudrais bien vous donner une naïve et charmante élégie de Tennyson, qui me laisse le regret de rendre par des à-peu-près une pièce si originale et si peu connue :

#### LA MORTE DU 31 DÉCEMBRE.

Minuit va bientôt frapper à l'horloge du village



désert. Au milieu du silence de la campagne, on marche lentement, car on enfonce jusqu'au genou dans la neige du triste hiver!... Les vents s'épuisent en longs soupirs.... Vieux sonneurs de l'église, apprêtez-vous à balancer la lugubre cloche de minuit.

Marchez sans bruit, parlez bas.... nous avons là une pauvre malade; c'est notre année qui se meurt!

Vieille année, vieille année!... ah! ne mourez pas!

Je m'en souviens, vous êtes venue bien vite, jeune et brillante, avec le soleil qui grandissait à pas lents.... Depuis, nous avons vécu comme frères, comme inséparables; ne vous en allez pas!

Elle paraît ne plus m'entendre, elle s'éteint et ne verra plus l'aube matinale. Pour elle, plus de lumière des cieux, plus d'harmonie de la terre, plus de verdure des forêts, plus de soupirs de la mer, plus de parfums des fleurs, plus de concerts des anges!... Quelle amie je vais perdre là!

Pourquoi partir, vieille année? N'avons-nous pas vécu ensemble! N'as-tu pas connu mes douleurs et mes joies? suivi mes peines et mes plaisirs, et partagé avec moi les mystères de la vie?... Ne pars pas, reste avec moi.

Vous ne savez pas assez que cette vieille année était une fée joyeuse pour moi. Que de fois par sa

riante figure elle a dissipé mes tristesses, comme pour d'autres elle les chassait par des rasades écumantes! Oh! le temps ne ramènera pas son égale!

Déjà chacun en prend son parti.... Les oublieux ressemblent aux ingrats!... Mais pour moi, voyez-vous, c'est encore une année amie.

Non, vieille année, tu ne mourras pas. Ensemble nous avons ri; ensemble nous avons pleuré! j'aurais presque envie de mourir avec toi, vieille année!

Qu'elle était brillante de saillies, de plaisirs et d'amours!... quand dans le sanctuaire de chaume.... Mais adieu toutes ces belles folies, adieu aussi tous nos grands rêves! Tenez, regardez, voilà sa fille, son héritière, qui court à travers l'espace, qui perce la voie éthérée pour venir la voir mourir et s'asseoir sur son trône.

Les étoiles brillent au ciel, la gelée est piquante; et des flammes inconnues traversent l'air comme des âmes fugitives.... Amis toujours joyeux, préparez-vous à saluer la nouvelle année, toute jeune, toute vivace, qui vient s'emparer de son droit et régner sur le monde!

La vieille année respire à peine, les ombres voltigent çà et là; le grillon chante avec inquiétude, la lampe affaiblit sa lueur.... Le coq s'éveille pour répéter trois fois *minuit!* l'heure va sonner....

Donne-moi ta main avant de mourir, vieille année.... Ah! que je te regrette! Que puis-je faire encore pour toi, vieille amie? parle avant de mourir.

Ses traits s'amaigrissent et s'effacent, ce n'est plus qu'une ombre!... L'horloge a sonné, le coq a chanté!... Hélas! elle vient de passer, notre amie, fermons-lui les yeux.... Adieu, chère!

Laissez entrer celle qui attend à la porte.

Amis, voici le nouveau visage que vous attendiez; elle paraît bien jeune, mais elle est souriante et nous tend la main; nouvelle année, bonjour; voilà ma main.... tâche, comme ta mère, d'avoir le cœur!





# TROISIÈME PARTIE

DE L'ÉLÉGANCE EN PUBLIC



## CHAPITRE PREMIER.

### CULTE.

Quelle que soit votre croyance sur la meilleure forme pour exprimer votre adoration et votre reconnaissance à Dieu, qui vous a donné une portion de ce souffle divin et vital accordé par sa largesse bienfaisante à tous les mondes, vous devez être respectueux, digne et silencieux, dans l'un des temples qui lui sont consacrés.

Si vous entrez dans une église catholique avec une personne à laquelle vous devez du respect ou des égards, ôtez votre gant de la main droite et présentez-lui l'eau bénite.

Préparez sans bruit deux chaises, les plus voisines, pour éviter de déranger ceux qui sont placés plus favorablement, et asseyez-vous en silence.

Si un vieillard, un prêtre ou une femme honnête, ce qui se connaît facilement, doit passer près de vous et que vous fassiez obstacle, levez-vous aussitôt, faites-lui place, et reprenez votre chaise après.

Il est inconvenant de se presser, de faire foule à l'église, même pour aller à l'offrande, pour prendre des cendres ou approcher du confessionnal. Il est bien entendu que, si vous prenez place à la sainte table, vous devez quitter gants, livre, sac, ombrelle, ou vos armes si vous êtes militaire.

Vous savez comme moi, comme tout le monde, que nos cérémonies de l'état civil et religieux sont au nombre de trois. Je vous dirai quelques mots rapides sur chacune, car votre notaire, l'officier de l'état civil et le curé vous instruiront à cet égard beaucoup mieux que moi.

#### DU BAPTÊME.

L'Eglise a toujours des caractères sacrés dans ses fonctions. C'est la naissance de l'homme qu'elle sanctifie, c'est son mariage qu'elle bénit, c'est sa mort qu'elle consacre.

Beaucoup d'hommes se refusent à être parrains ; c'est pourtant une noble fonction chrétienne. Ils invoquent plusieurs motifs : le premier, c'est l'ignorance de tout ce qu'ils auraient à faire à l'église



ou ailleurs ; les autres raisons se divisent : c'est principalement la dépense que ce titre entraîne pour le présent et les obligations qu'il trace en quelque sorte pour l'avenir.

Je vais tâcher de vous rendre palpables toutes ces charges, et vous verrez qu'elles sont fort légères.

Lorsque vous serez certain du choix de votre aimable *partner* (comme on dit quelquefois), qui, autant que possible, est déjà de votre connaissance, vous allez à l'église de la circonscription de la commune pour régler le jour et l'heure du baptême soit de l'enfant nouveau-né, soit de la personne adulte qui se convertit. Après la cérémonie, vous passez à la sacristie pour signer l'acte, et vous laissez une bagatelle sur la table pour le clergé. Vous donnez après au bedeau, aux enfants de chœur, au suisse et aux pauvres. Toutes ces charges sont de peu d'importance.

En rentrant chez votre *commère*, que vous devez accompagner jusque chez elle, vous la remerciez d'avoir bien voulu vous accepter pour son *compère*.

Les deux dénominations sont un peu surannées ; mais il n'y a pas moyen de ne pas s'en servir quelquefois, jusqu'à ce qu'on trouve mieux.

Là, me direz-vous, commencent les charges sé-

rieuses. Détrompez-vous. Voici comme la bonne compagnie entend aujourd'hui ces obligations pour le baptême, soit après la naissance, soit après une conversion.

Si l'enfant vient de naître, vous donnez à la nourrice et à l'accouchée, si cette dernière est une femme de condition inférieure à la vôtre.

Si la convertie est adulte, vous ne donnez qu'à la marraine, qui, comme toutes les femmes qui se respectent, a été, dès le premier jour, très-explicite sur les charges du parrain, et a été au-devant de l'histoire des gants qu'on donnait autrefois à sa commère. Une femme comme il faut achète ses gants et n'en reçoit pas d'un homme qui, une heure avant, lui était peut-être entièrement étranger. C'est surtout si votre commère occupe un rang dans la société, qu'il faut agir à cet égard avec beaucoup de réserve et de délicatesse.

En revenant donc, vous remercierez votre commère, et vous vous quitterez, suivant toutes les apparences, assez satisfaits l'un de l'autre.

Le lendemain, vous pouvez lui envoyer une jolie boîte de bonbons fins. Je dis fins à dessein, car vous envoyez à la nourrice ou aux gens de ces dragées qui n'ont pas de nom, dans ces boîtes qui n'ont pas de valeur.

Au jour de l'an suivant, vous devez une marque

d'attention, un souvenir élégant à la personne qui a bien voulu contracter avec vous cette espèce de lien religieux, qui vous charge moralement tous deux de veiller à la destinée plus ou moins heureuse de l'être que vous avez tenu sur les fonts baptismaux.

Voilà donc ce qu'on vous a dit être *une coquette corvée*, réduit à sa plus naturelle expression. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, si le filleul ou la filleule se conduisent bien dans leur jeunesse, vous avez le droit, presque le devoir de les suivre, de les aider dans les voies honnêtes qu'ils parcourent.

#### DU MARIAGE.

Les mariages sont presque toujours les produits du hasard. Ceux dont on parle avant les publications à la mairie sont des mariages manqués, du moins très-généralement. Un mauvais plaisant, ami du célibat, a dit : « Les mariages les plus complètement heureux sont ceux qui ne se font pas. »

Passons au sérieux pratique des premières formalités et de la conclusion. Lorsque tout est convenu, le contrat rédigé et adopté par les parties, les publications habituelles terminées, on fixe le jour pour la cérémonie, qu'on a soin maintenant

de faire à une heure très-matinale pour éviter l'affluence des curieux, des désœuvrés, et aussi des coupeurs de bourses qui se glissent et font foule dans l'église et la sacristie, malgré la surveillance active des sergents de ville.

Pendant la cérémonie religieuse, où vous paraissez, soit comme acteur, soit comme témoin, ou comme spectateur, vous devez être attentif, silencieux, pénétré et respectueux. Vous êtes dans la maison de Dieu, soyez humble en toute chose.

Le règlement pour tous les frais de la cérémonie est fait d'avance entre le clergé et le futur ou celui qui le représente. Quant aux largesses aux pauvres, on se réserve ordinairement de les faire soi-même, à la porte, en sortant de l'église.

Gardez-vous, n'importe où vous serez, avant, pendant, ou après la cérémonie, de faire la moindre allusion maligne, la moindre plaisanterie sur les mariés; c'est du plus mauvais ton.

Tout le martyre qu'on faisait endurer aux futurs, soit en prenant une heure publique pour la célébration, soit en donnant un grand dîner ou un grand souper et un bal après la cérémonie religieuse du mariage, a été réformé avec beaucoup d'autres gênes. On se lève de très-bonne heure, à dix heures on revient de l'église, à onze heures on déjeune en famille et avec les témoins. A deux

heures tout le monde se retire, et le mari emmène sa femme en Chine ou à Saint-Cloud ; personne ne s'en mêle et ne s'en occupe. Seulement les jeunes mariés profitent souvent de l'occasion pour aller voir le beau ciel d'Italie, et goûter là, bien réellement, la *lune de miel*. A leur retour, quelques mois après, ils vont ensemble faire visite à toutes leurs connaissances anciennes et nouvelles ; visites qu'on doit leur rendre dans la huitaine. Puis on ouvre sa maison, si on le veut et si on le peut.

Je ne traite pas, comme vous le voyez, la question de l'*exposition universelle* des nippes de la mariée. C'est aujourd'hui relégué dans le domaine des vanités puériles. Le spirituel baron Denon en avait déjà fait justice, en racontant un soir qu'il avait trouvé l'exhibition du trousseau de Mlle \*\*\* fort élégante, mais ses guimpes à la vierge trop décolletées, et ses chemises trop courtes.

Cependant, comme la vanité des gens riches aime les mises en scène, vous assisterez encore à bien des exhibitions de ce genre.

Il y a deux sortes de lettres de faire part pour le mariage. La première, qui s'adresse la veille ou l'avant-veille, comprend l'invitation d'assister à la cérémonie religieuse. Elle est destinée aux amis et aux connaissances les plus intimes.

La seconde est l'avertissement banal du mariage

contracté. On l'envoie quelques jours après la célébration, et pendant que les mariés gagnent, à tire-d'aile, le pays des amours !...

Ceux qui reçoivent ces deux genres de lettres doivent toujours envoyer des cartes dans la huitaine au domicile des nouveaux mariés ou chez leurs parents.

#### DE LA MORT.

La mort arrive incessamment, puisque nous mourons un peu tous les jours ; mais je n'ai pas à vous entretenir de ce sujet peu récréatif.

Je vous dirai seulement qu'il y a plus que du dédain à ne pas se rendre à la maison mortuaire, ou au moins à l'église, lorsque l'on a reçu une lettre spéciale pour assister à cette dernière et triste cérémonie ; je vous rappellerai aussi que votre toilette doit être *complète* et sans par-dessus de couleur. C'est manquer de convenance que d'en agir autrement, comme ce serait une impertinence que de suivre le convoi avec une figure souriante ou en faisant quelques plaisanteries.

Si vous avez été à la maison mortuaire, vous suivrez le corps à pied et tête nue jusqu'à l'église ; et, au départ du temple pour le cimetière, vous suivrez en voiture.

Préservez-vous (et préservez les autres) du discours sur la tombe!...

La Bruyère a écrit, peut-être trop philosophiquement : « Il faut *rire* avant d'être heureux, de peur de mourir *sans avoir ri*. » Je crois, moi, qu'au point de vue de la religion, il faut remplacer le mot *rire* par celui *aimer*. Être bon et aimer, sont des qualités que le monde en général ne se croit pas toujours obligé d'avoir ou d'admirer chez les autres. Il semble que toute qualité doive attirer un reproche et toute vertu un ridicule.

Fénelon a dit : « Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. » Ne faites trophée de rien, ni de l'amour, ni du dévouement, ni de l'abnégation. Celui qui se dévoue pour un autre doit le faire sans ostentation. Il doit être comme le matelot dans la tempête : ni l'un ni l'autre n'appelle le péril.... tous deux le bravent quand il arrive.

En matière de religion, croyez qu'il y a plus d'ignorants que d'incrédules.

Mme de Maintenon désirait faire catholique un fils naturel de son frère, M. d'Aubigné ; elle lui écrivait un jour : « Charles est un original, *il ne sait pas croire*. »

Que dirait-elle de nous, aujourd'hui que le hasard, le peut-être, la fortune, sont nos seuls dieux, *parce que nous ne savons pas croire*?

Trois besoins urgents se dressent devant notre société moderne : l'un, de donner constamment un travail lucratif au peuple ; l'autre, d'augmenter les produits alimentaires du pays ; le troisième, de trouver un contre-poids aux appétits matériels qui dépravent la société. Il faut opposer à l'or les idées généreuses ; aux mauvaises pensées, le travail ; aux mauvaises actions, les vertus chrétiennes.

Enfin prions Dieu qu'il protège la France, et qu'il nous donne à tous, et en toutes choses, la croyance, cette grande tranquillité du cœur et de l'esprit !





## CHAPITRE II.

### LES PROMENADES DE PARIS ET DES ENVIRONS.

Il y a à Paris une foule de promeneurs oisifs, classe heureuse aux yeux de tous ceux qui les voient passer dans leur rapide voiture ou sur leur cheval pur sang. Depuis les *fashionables demi-monde* des boulevards jusqu'aux *fashionables sérieux* des champs Élysées et du bois de Boulogne, il semble à la multitude que certains êtres privilégiés n'ont d'autre occupation que celle de se montrer assis le long des contre-allées des champs Élysées, ou à cheval au bois, ou dans de bonnes voitures, fumant de blonds cigares de la Havane.

On se tromperait si on prenait au pied de la lettre tous ces airs vainqueurs, tous ces sourires de la *fashion* qui pose et qui passe.

Tous ces saluts de la main, qui remplacent nos

..

anciens saluts plus polis, tous ces airs importants, toutes ces supériorités affectées, toutes ces façons de calife de Bagdad, sont encore de convention, comme les dédains dont je vous parlais dans l'un des précédents chapitres.

Cela ne frappe, cela ne cause l'admiration que de quelques provinciaux, ou de quelques innocents étrangers aux habitudes de ce monde de la fashion, qui aimerait mieux ne pas se montrer que de ne pas paraître avec un ridicule.

Sachez donc, pour votre gouverne, qu'il y a de certaines heures et de certains lieux où les fashionables doivent être vus, mais vus sous forme de pachas d'Opéra; car, si c'était comme le commun des martyrs, cela serait pitoyable, et *leurs amis* diraient qu'ils ne sont pas *chics*.

Si vous me demandez le motif qui conduit la bonne compagnie aux champs Élysées et au bois, je vous répondrai qu'il y a plusieurs raisons : 1° l'hygiène, 2° la curiosité, 3° le plaisir de voir, 4° le plaisir de montrer sa toilette, et puis enfin la réelle et magique beauté du bois de Boulogne, dont les champs Élysées pourraient devenir une magnifique préface, un délicieux avant-goût, si l'idée encroûtée de la ville de Paris ne persistait pas à maintenir les quinconces dans les parties latérales de la grande avenue.

On s'est moqué des petits *corso* italiens, d'où l'on

ne peut s'écarter sans manquer à l'usage de la *signoria*. Mais nos champs Élysées, l'avenue de l'Impératrice, le bois de Boulogne, c'est le *corso parisien*; seulement il est en rapport avec la splendeur actuelle de Paris et prouve une fois de plus que la volonté d'un seul homme en France a une puissance créatrice immense! Elle devient un bienfait quand elle est comme aujourd'hui civilisatrice, quand *tout* concourt au bien, à l'aisance, au confort et aux plaisirs de *tous*.

On me dira peut-être que ces plaisirs qui semblent privilégiés ne sont pas pour une *classe privilégiée* : c'est bien ainsi que je l'entends.

Les boulevards, les champs Élysées, le bois de Boulogne, Saint-Cloud, Châville, Ville-d'Avray, Saint-Germain, Asnières, etc., toutes nos promenades, enfin, sont à tout le monde.

Thierry écrivait un jour : « Le tiers état n'est pas une nouvelle classe aristocratique, comme quelques-uns l'ont pensé; le tiers état actuel, c'est *tout le monde*. »

Cela rappelle cet ancien dialogue de Siéyès, sous forme de questions :

« Qu'est-ce que le tiers état ?

— Tout.

— Qu'a-t-il été jusqu'à présent, dans l'ordre politique ?

— Rien.

— Que demande-t-il ?

— A être quelque chose. »

Cette place au soleil, il l'a prise, et, dans la transformation de la société française, il est devenu ce qu'il est aujourd'hui, *tout le monde*, puisqu'il n'y a plus de classe privilégiée.

Autrefois les promenades des grands seigneurs et des gens très-riches s'étendaient plus loin et s'éparpillaient à Marly, à Lucienne, à Bellevue, dans les larges carrefours du bois de Meudon, au milieu des bruyères roses de Fleury. On allait aussi à Versailles, aux deux Trianons, etc.

Un jour Louis XV, qui voulait rapprocher le duc de Choiseul et ses amis de Mme du Barry, invita à une grande promenade qui devait se terminer par une fête à Bellevue.

On se promena par une magnifique journée dans les bois de Meudon ; mais les partisans de M. de Choiseul étaient d'un côté et ceux de la comtesse de l'autre, stratégie digne d'une scène de Molière.

La politesse française forçait à être convenable ; aussi, lorsqu'on se rencontrait, on se saluait, on parlait de la beauté du temps, du charme de la campagne, on ramassait même quelques petites fleurs des bois, on dissertait poliment sur la préférence à donner aux produits spontanés de la nature, et non aux

fleurs façonnées par la main de l'homme, sur les premiers sourires du printemps, sur toutes ces bandes joyeuses qui venaient là courir sur les pelouses ou s'éparpiller dans les allées silencieuses pour voir le gazon pousser, la feuille s'étendre, les fleurs s'épanouir !

M. de Choiseul disait en riant que les pentes et contre-pentes de Meudon et de Fleury avaient la physionomie hypocrite d'une petite Suisse.... de contrebande.

La comtesse disait en soupirant :

O primavera, gioventù dell' anno ,  
Gioventù , primavera della vita !

Puis on se séparait en ayant l'air d'ajouter comme post-scriptum : « La suite à la première violette. »

Le cérémonial cessait là.

Le soir arriva ; Louis XV conservait encore quelques espérances d'union ; il réunit dans un splendide souper les parties belligérantes. On y fut d'une grâce et d'une politesse charmantes, mais ce rapprochement d'une journée et d'une nuit ne fut point un traité de paix.

Choiseul resta le lendemain ce qu'il avait été, inflexible dans son éloignement pour Mme du Barry.

Pour la consoler, le roi lui donna quelques jours après le pavillon de Lucienne.... La magnifique ten-

dresse de Louis XIV pour Mlle de La Vallière put créer Versailles; l'amour fané et mesquin de Louis XV éleva le pavillon de Lucienne. « Versailles, dit avec son parfait esprit M. Paulin Li-mayrac, est grand comme un sentiment, Lucienne petit comme un caprice. »

Aujourd'hui, tout le monde a le parc de Versailles, la terrasse et la forêt de Saint-Germain, les bois de Meudon à sa disposition. Aujourd'hui, chacun veut vivre à l'aise, indépendant, libre et égal à tout le monde devant le plaisir, parce qu'il l'est devant la loi; aussi chacun marche dans sa voie vers les destinées qu'il préfère : les uns vers les plaisirs matériels, d'autres vers les jouissances de l'amour-propre, un bon nombre vers la gloire; les plus sages vers le bonheur. Il y a foule partout; c'est à vous à prendre le chemin où vous rencontrerez le moins d'obstacles, et toujours où vous trouverez la meilleure compagnie.

Les visites faites à Paris par les têtes couronnées, et récemment par la reine d'Angleterre, le grand-duc Constantin et S. M. le roi de Bavière, qui a particulièrement l'aptitude et le goût le plus s.r pour les grandes et belles choses, ont démontré que les étrangers illustres ou de distinction qui passent ou qui séjournent quelque temps à Paris ont le désir de connaître non-seulement les principaux

établissements, les monuments, les curiosités, les fabriques des Gobelins, des porcelaines de Sèvres, le palais des Beaux-Arts, etc., etc., mais aussi les palais, les châteaux, les promenades élégantes et aristocratiques des environs de Paris.

Quand ces excursions pittoresques et historiques sont arrêtées, on choisit de beaux jours et l'on se dirige alors vers Ermenonville, où j'ai passé de si bons moments avec la famille du comte Stanislas de Girardin, l'ancien préfet de la Seine-Inférieure, l'aimable propriétaire et l'excellent ami.... Là on va voir l'île des Peupliers, le tombeau de Jean-Jacques, la tour de Gabrielle, le Désert, que ne dédaignèrent point de visiter le roi de Suède et Joseph II.

Puis Mortefontaine, créé par Le Pelletier de Mortefontaine; où la paix de *l'autre monde* fut signée, où je passai de longues et douces heures avec la reine douairière de Suède, sa sœur, et sa nièce Juliette, morte, hélas! trop jeune pour ses amis!.... Là on visite la vallée des Tombeaux, les tourelles, de la sommité desquelles on voit le clocher de Senlis! Puis les ruines, les rochers, et l'on est saisi (en débouchant de la maison du garde) de l'aspect grandiose et majestueux du Lac, que nous avons tant de fois sillonné, en chantant

le soir, par une lune à demi voilée, notre air vénitien : « *O pescator del' onda.* »

Puis on va aux courses de la Marche et de Chantilly.... C'est à Chantilly qu'on voit *la maison de la reine Blanche*, vis-à-vis les quatre étangs de *Commele*.... Royale solitude où la mère de saint Louis a peut-être commencé un rêve poétique avec l'intelligent comte Thiébault de Champagne!...

Allez-y avec le tumulte des courses; moi, j'y suis allé seul, par une journée de printemps.... à l'époque où il y avait encore des printemps! Je me suis assis sur la verdure devant ce château royal, devenu un rendez-vous de course.... J'y ai vécu tout le jour de vrai lait et de pain bis.... et j'ai songé à cette ancienne splendeur de Chantilly *enviée par Louis XIV!*... Tous ces rois, toutes ces reines, toutes ces gloires, toutes ces pompes, tous ces bonheurs, où sont-ils?... Et ce splendide tombeau de Montmorency sculpté par Jean Goujon, et apporté ici d'Écouen, où le voit-on?... Et le dernier des Condé, l'héritier du vainqueur de Rocroy, suspendu à l'espagnolette de sa chambre de Saint-Leu.... qui pense à lui?... Et les pagodes, les ponts chinois, les grottes, les arbres centenaires.... et les pompes des grandes chasses royales?... Et le palais de marbre où Louis XVI, après son mariage, vint souper au son de cent instruments, et à la clarté



de dix mille bougies ! où tout cela est-il ?... Tout est muet ; tout est poussière, tout est mort !... Ah retournons à Paris, à la vie !...

Si vous allez à Chambord où sont aussi les grands souvenirs du passé, ce château de François I<sup>er</sup> donné au maréchal de Saxe, le vainqueur de Fontenoy, vous verrez les plafonds dorés dignes des Tuileries, de l'hôtel de ville, de Versailles, de Saint-Cloud, de Fontainebleau et de Compiègne. Rappelez-vous que c'est à Chambord que François I<sup>er</sup> reçut Charles-Quint.

A tous ces chefs-d'œuvre de Primatice, ajoutez les dômes, les donjons, les tourelles, les terrasses, les galeries, les colonnes sculptées, les cariatides bizarres, et vous aurez une idée de tous ces miracles d'invention et d'exécution de Jean Cousin, de Jean Goujon et de Pierre Bontemps ; puis vous monterez sur la grande tour qui domine là en reine et paraît défier les flèches hardies du château de Blois.... Là enfin vous direz : *Sic transit gloria mundi !*

Mais revenez, studieux étrangers, ou Français, qui ignoriez tant de belles choses, revenez à cette grande artère du monde entier. Paris souriant vous attend, vous ouvre les bras. Venez vous reposer de vos admirations pour en éprouver de nouvelles, et, dans chacune des voies où votre pensée,

vosre intérêt, vos goûts ou votre cœur vous conduiront, songez à rechercher toujours la bonne compagnie, et particulièrement les gens de cœur et d'intelligence; d'autres vous diraient peut-être *les gens à argent*; je ne vous en empêche pas, mais je n'ai jamais rencontré *le bonheur* se faisant peser et acheter.... La Californie et l'Australie n'y suffiraient pas....

On raconte que Le Nôtre, ce génie créateur qui embellit les Tuileries, qui fit la terrasse de Saint-Germain, les boulingrins du grand Trianon, les portiques de Marly, les promenades de Meudon, les parterres de Versailles et le bijou rêveur du Petit-Trianon, fit aussi son voyage en Italie. Innocent XI voulut le voir et lui demander quelques avis pour ses palais et jardins. Après une longue audience, où il fut beaucoup parlé de Louis XIV, le pape demanda à Le Nôtre ce qu'il pourrait lui donner pour lui être agréable.

« Donnez-moi des passions, lui dit le naïf vieillard; c'est le stimulant sans lequel on ne peut faire de grandes choses! »

Je ne demande pas pour mon compte cette flamme qui éclaire le génie; mais s'il était au pouvoir d'un être humain de me donner du temps, je le payerais au poids de l'or : car tout ce qui nous arrive, tout ce que nous faisons à Paris, plaisirs,

peines, travail, tout ce qui advient enfin, s'expédie en courant!... Vous devez en savoir quelque chose par la précipitation de ce livre, fait aussi en courant et au milieu de bien d'autres préoccupations! Au reste, le temps manque à tout ce qui agit, à tout ce qui pense, à tous ceux qui l'emploient; il manque même à ceux qui le perdent! Ce demain, auquel on remet tant de choses, passe inaperçu et exerce sur nous ses ravages comme sur les sociétés humaines. Ce demain amènera une journée sur une autre, jusqu'à la dernière qui est fixée pour nous!... Alors seulement nous nous apercevrons qu'il nous restait encore bien des choses à faire!... Mais nous saurons aussi, comme consolation, que c'est le moment où l'envie, la jalousie, les inimitiés cessent.

Aussi, croyez-moi, tout en jouissant des avantages de votre fortune, des plaisirs que le monde vous présente, faites peu de bruit, parlez bas, et ne dites pas : « Je suis heureux!... » Le destin en prend de l'humeur et s'en venge.





## CHAPITRE III.

### THÉÂTRES PUBLICS.

Je pourrais dire, en commençant ce chapitre, ce que Stainhurst disait à Plumket, en lui adressant son *Histoire légendaire de l'Irlande* : « Une des raisons qui me font écrire sur l'Irlande, c'est que je suis Irlandais. »

Membre du comité de lecture d'un des théâtres impériaux, j'ai une prédilection toute particulière pour l'art dramatique en général, et pour les poèmes lyriques en particulier. On ne trouvera donc pas étrange que, dans ces éléments d'études mondaines, je parle un peu de quelques théâtres publics, aux gens qui veulent être bien partout. J'aime à me persuader, à tort ou à raison, que la tâche que je me suis donnée, dans mes loisirs,

est plus facile qu'on ne pourrait le penser d'abord, puisque je ne m'adresse qu'à des intelligences déjà viriles, puisque je ne parle qu'à ceux qui voudront joindre la science de la vie élégante aux précieux avantages que la fortune leur a déjà donnés. Gens qui savent aussi bien que moi que *rien ne ressemble moins à l'homme que l'homme*, et qui, tout en ayant commencé par vouer toutes les forces de leur esprit à la conquête de la richesse, pensent avec raison qu'il ne suffit pas de devenir riche pour posséder les avantages de la vie du monde et de la bonne compagnie. On n'obtient en effet les qualités si gracieuses, la bonhomie si élevée, les manières si simples et pourtant si distinguées, des gens comme il faut, qu'en les fréquentant, en les étudiant et en les imitant habilement.

Je crois aussi que tout ce qui tend à faire aimer la politesse, la bienveillance, les douces manières, tout ce qui peut vulgariser le goût des lettres et des arts, est une bonne action, puisque c'est faire acte de civilisation.

Quoique je sois un vieux soldat que ses graves blessures pourraient faire qualifier d'*invalidé*, je dois reconnaître qu'Euripide et Sophocle tiennent autant de place dans la mémoire des hommes que Miltiade et Thémistocle.

Ne vous effrayez pas de m'entendre parler des Grecs; je n'entends pas vous faire ici l'histoire des théâtres grecs ou romains, ni même du nôtre, je vous trace seulement quelques esquisses dont votre mémoire tirera profit dans le monde, et dans les loges où vous irez faire une visite pendant les entr'actes; habitude italienne très-reçue aujourd'hui, à tous les grands théâtres.

Il faut d'abord que je vous dise en peu de mots que Rome n'avait pas d'*Opéra*; elle avait le cirque, comme Byzance avait l'hippodrome.

Au théâtre, le chef-d'œuvre grec, c'était la réunion de la sagesse, de l'harmonie et de la grâce érotique. La tragédie dominait la scène, le chant lyrique amenait la musique, qui amenait à son tour la danse : voilà le théâtre grec au complet; en un mot, *la trilogie*.

Les Romains, tout en imitant le théâtre hellénique, n'entrèrent pas dans ces voies, leur nature s'y opposait : le cirque rempli de bêtes féroces, des gladiateurs mourants, Néron planant sur Rome en feu, prenant sa lyre et chantant l'incendie de Troie, voilà les spectacles dignes de leurs émotions *sauvages* ou désordonnées <sup>1</sup>.

1. La note que voici est uniquement pour votre instruction; vous ne ferez cette citation qu'avec mesure.

Caton se trouvant aux *jeux de Flore*, donnés par l'édile *Mes-*

Les spectacles de Florence des **xv<sup>e</sup>** et **xvi<sup>e</sup>** siècles eurent plutôt de l'analogie avec les pompes grecques.

Sous le règne des Médicis, toutes les richesses semblèrent se donner rendez-vous aux grandes fêtes théâtrales.

Amphithéâtre tapissé de fleurs naturelles, étincelant de lumières, de marbres, de cristaux, de lustres, de miroirs de Venise à mille facettes et d'arabesques du meilleur goût; statues d'albâtre de Volterra, damas cramoisis de Lucques, velours et moires de Florence, or, diamants, portés par de belles patriciennes, toute cette pompe rendait ces fêtes splendides et féeriques. Aussi Le Tasse, Politien, Vinci, Bramante, y avaient mis la main.

Vers le milieu du **xvii<sup>e</sup>** siècle, Mazarin et Anne d'Autriche introduisirent en France l'opéra.

Il fallut au ministre du temps et beaucoup d'argent pour attirer les musiciens de Florence et de l'Italie.

Enfin on joua d'abord devant la reine, rue du

*sîus*, on n'osa pas faire déshabiller les danseuses pour la *danse nue* (usage de ces jeux). Caton s'apercevant mal du mouvement que cela occasionnait dans l'assemblée, Savonius, son voisin, lui en dit le motif. Caton se leva aussitôt et sortit.... Le peuple applaudit Caton; mais il demanda la *danse nue*. (54 ans avant J. C.)



Petit-Bourbon, la *Finta Pazza*<sup>1</sup>, musique de Strozzi. Deux années après, le cardinal fit monter une pièce à machines : *Orfeo e Euridice*.

En 1650, le vieux Corneille se soumit à écrire *Andromède*<sup>2</sup>; mais l'habileté du machiniste captiva toutes les admirations, et le poëme disparut devant le magnifique monstre qui remuait les mâchoires mieux que ne le fait le crocodile vivant. L'opéra est donc bien reconnu émaner de l'Italie, et trois siècles d'applaudissements prouvent qu'il est adopté par le monde entier.

C'est, vous dira-t-on, le pays des mensonges : on y aime en dansant, on y danse en chantant, on y chante en tuant, tous les faits se transforment en impossibilités; mais l'impossible, le rêve, le songe dans la vie, voilà ce qu'il faut au monde des théâtres, espèce de vieillard blasé qui demande des émotions et non des raisonnements.

La cour de l'hôtel de Bourgogne et celle du Louvre eurent aussi des variantes de l'opéra; c'étaient des satyres qui poursuivaient une nymphe chantant les louanges d'Apollon; les satyres l'assaillaient.... mais Apollon descendait du ciel pour sauver sa vertu.

1. La *Fausse folle*. — 2. Il fit plus tard la *Toison d'Or* pour le marquis de Sourdeac, qui se ruina en folies théâtrales.

C'était un groupe de chasseurs éthiopiens barbouillés de jus de réglisse, ayant à leur tête Mgr le duc d'Anjou, rencontrant *par hasard* un groupe de nymphes dont l'une représentait la *Vérité*, l'autre la *Chasteté*, une troisième la *Foi catholique* : toutes vêtues en amazones, avec le maillot le plus fin.

Cependant les chasseurs, pour les séduire, leur dansaient *un pas de guerre*.

Mais la *Vérité*, la *Chasteté* et la *Foi* remportaient un triomphe éclatant!

J'ose à peine indiquer en passant les représentations de ce genre du temps d'Isabeau de Bavière; ces représentations théâtrales étaient devenues d'effroyables bacchanales....

Je n'ai pas dû parler non plus du décolleté des jeunes sirènes de *la place du Ponceau*, sous Louis XI. Les fêtes de ce genre s'étendirent partout, dans les rues, sur les routes mêmes. Lorsque, sous Louis XIII, Buckingham vint chercher la jeune Henriette de France, que Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre prenait pour femme, il trouva la route de Paris à Amiens jonchée de fleurs, de musiciens, de danseuses, de bateleurs et de bohémiennes plus ou moins vêtues.

Louis XIV, protecteur de la troupe italienne, après avoir commandé à son poète Benserade un

ballèt épique et mythologique intitulé *Cassandra*, y dansa en personne au Palais-Cardinal<sup>1</sup>.

Dès ce moment, la fortune de la troupe italienne, et par conséquent de l'opéra, fut faite.

Si vous voulez des détails sur les mœurs et coutumes de l'Opéra, vous demanderez à votre libraire les Mémoires de l'Italien Gozzi et de Marcello, ceux d'Iffland et d'Hoffman, ceux de Cibber et de Garrick; et vous en saurez plus que vous ne voudriez peut-être en savoir pour conserver encore le charme des illusions.

Je ne cherche pas à apprécier la question d'art; mais il serait bien pourtant que vous pussiez en avoir quelques teintes, car, si l'on venait à traiter ce sujet, il ne faut pas que vous paraissiez ignorant en quoi que ce soit.

Donc, rappelez-vous que chez nous l'art dramatique dépouilla sa première imperfection, d'autres diraient sa première grossièreté, à l'hôtel de Bourgogne, mais qu'il fut remplacé par une espèce de psalmodie monotone.... Cette poétique fut consacrée par près de trente années de vogue de la Champmeslé.

Louis XIV eut le singulier avantage d'entendre aussi scander la tragédie par des espèces de mata-

1. En 1621.

mores qui récitaient comme ses soldats marchaient au pas cadencé.

La Régence eut, pour héritière des larmoyantes traditions de la Champmeslé, la Duclos, qui oubliait encore la mélodie française du temps ; ce qui fit dire à Voltaire :

. . . . . Ses sons affectés,  
Écho des fades vers que Lambert a notés.

Il ne faudrait pas, pour détruire ces faits, que vous prissiez en main ce bon La Fontaine, qui, en 1676, accablait d'éloges cette même Champmeslé. « Parler si bien que vous, lui disait-il, c'est chose impossible. »

Ces exagérations s'expliquent par les fines coquettries de cette actrice.

M. le docteur Véron, homme d'esprit et d'observation, nous dit que la mélodie traditionnelle, appliquée à la tragédie française, reçut, en 1717, de grandes modifications par le talent novateur d'Adrienne Lecouvreur. A l'âge de vingt-sept ans, elle joua la tragédie autrement que Champmeslé et Duclos.

A dix-sept ans (en 1838), Rachel eut la même bonne fortune : elle joua autrement que Duchesnois et Georges <sup>1</sup>.

1. Rachel commença par l'école de chant de Choron. Plus

Toutes ces choses sont bonnes à savoir pour que vous puissiez vous en servir au besoin ; mais , comme je vous en ai prévenu , je suis obligé d'effleurier tout : votre intelligence fera le reste.

Cette Champmeslé, qui *parlait si bien*, agissait souvent assez mal : témoin ce trait contre Mme de La Sablière.

La liaison de cette femme d'esprit avec M. de La Fare dura si longtemps, qu'elle fut admirée et respectée. L'exagération de l'époque alla même jusqu'à leur donner une réputation de vertu. Il n'en fallut pas tant pour exciter la Champmeslé. Elle attira chez elle le marquis de La Fare, le séduisit.... et Mme de La Sablière, blessée dans sa constante tendresse, se jeta sans bruit, sans éclat, dans les bras de la religion.... Elle finit par se retirer aux Incurables pour y soigner les malades<sup>2</sup>!

tard elle entra à l'école déclamatoire de Saint-Aulaire, ancien acteur du Théâtre-Français.

2. Lorsque l'on sut au foyer du Théâtre-Français que la Champmeslé venait de quitter Racine pour le comte de Clermont-Tonnerre, on fit cet impromptu qui, quoique assez mauvais, courut partout.

#### LA CHAMPMESLÉ.

A la plus tendre amour elle fut destinée,  
Qui prit longtemps racine dans son cœur ;  
Mais par un indigne malheur  
Le tonnerre est venu qui l'a déracinée !

J'ai remarqué, comme tout le monde, qu'à toutes les époques les littérateurs, les poètes, les hommes d'État, les grands seigneurs, ont eu un faible pour les grandes actrices. L'admiration pour leur talent, les émotions causées par leur expansive intelligence, les ont souvent captivés.

Voltaire écrivait, en 1773, à Mlle Raucourt :

« L'art d'attendrir et de charmer  
A paré ta brillante aurore.

« Je suis le vieil *Éson*, et vous êtes l'enchanteresse *Médée*. Il me reste à peine des yeux pour vous voir, une âme pour vous admirer, et une main pour vous l'écrire. »

Il avait alors quatre-vingts ans ! Mais chaque auteur tour à tour, jeune ou vieux, a élevé des autels pour les actrices en renom.

Mme Favard fut aussi une espèce de souveraine par la volonté du maréchal de Saxe, comme Mlle Arnould le fut par la volonté du parterre.

Je vous apprendrai, si vous ne le savez déjà, que beaucoup d'actrices, devinrent de réelles grandes dames.

La duchesse de Saint-Alban racontait elle-même qu'à l'âge de cinq ou six ans elle errait abandonnée et mourant de froid et de faim, lorsqu'elle fut trouvée par une troupe de bohémiens, qu'elle déserta

plus tard pour suivre une troupe de comédiens ambulants. Elle obtint du succès dans cette profession par un extérieur agréable, de la gaieté et une certaine originalité qui lui valurent de riches protecteurs. Ayant débuté à Londres, elle y vécut longtemps avec le riche banquier Coutts, qui l'épousa enfin, et lui laissa en mourant une fortune de 200 000 francs de rente. C'est grâce à cet héritage qu'elle est devenue duchesse de Saint-Alban (troisième duc de la pairie anglaise). Ce qu'il y a de singulier, c'est que le duc descend lui-même de la fameuse comédienne Nell Swyn, maîtresse de Charles II, aux charmes de laquelle il doit le titre qu'il a donné à sa femme cent ans plus tard.

Il y aurait un gros livre à faire de toutes les actrices devenues grandes dames ou qui ont joué un rôle dans le monde. En général, l'habitude de la scène, l'esprit de leur emploi, quand elles s'en pénétrèrent bien, leur donnent une pénétration qui les sert dans bien des circonstances de la vie.

Ce n'est pas sans habileté que cette miss Mellon devint duchesse de Saint-Alban, et que miss Fenton épousa le duc de Boston.

Miss Faren devint comtesse de Derby.

Miss Foote, lady Harrington.

Miss Burton, comtesse de Csærven.

Mlle Wenzel, comtesse Orloff.

Mlle Naldi, comtesse de Sparre.

Mlle Taglioni, comtesse Gilbert des Voisins.

Mlle Sontag, comtesse Rossi.

Mlle Sala, comtesse de Fuentès.

Mlle Leclerc, baronne de La Ferté.

Mlle Sophie Cruvelli, baronne Vigier.

Mlle Alboni, comtesse Pepoli.

Enfin Mme Ristori, dont tout Paris s'est empressé d'accueillir le magnifique talent dramatique, a épousé le marquis Capranica dei duchi del Grillo<sup>1</sup>.

Ce n'est pas non plus sans mérite que miss O'Neil est devenue l'opulente mistress Belchir ;

Et que miss Monaudote est devenue la femme de M. Ball, si riche qu'à Londres on l'appelle *Golden Ball* (la Boule d'or).

Ma nomenclature deviendrait monotone ; je me borne à rappeler que l'impératrice Théodora, avant de devenir la femme de l'empereur Justinien, était comédienne, et que tout récemment le feld-maréchal prince Charles de Bavière, frère du roi Louis, a contracté un mariage morganatique dans son château de Tegernsee, avec une actrice, veuve

1. Le docteur Castle, phrénologue de beaucoup de mérite, avait à l'une de ses séances les enfants de la marquise Capranica ; il leur a reconnu les principes d'une intelligence très-développée.



de l'auteur Molken. Elle a reçu le titre de comtesse de *Tegernsee*. La première femme du prince appartenait aussi à la scène; elle fut créée comtesse de *Bacersdorf*<sup>1</sup>.

Il est certain que Mlles Clairon, Sophie Arnould<sup>2</sup>, Contat<sup>3</sup>, Vadé<sup>4</sup>, et cent autres qu'il serait facile de citer, auraient pu aspirer à de semblables destinées. Les unes savaient comprendre et rendre les grandes passions peintes par Corneille et Racine; les autres, les faiblesses de l'humanité et les ridicules du temps, traduits par Molière. Mais il ne suffit pas de savoir bien jouer toutes les cartes de ce monde, il faut encore du bonheur, et une sage conduite.

Puisque j'ai nommé Mlle Contat, voici un mot d'elle, rappelé par une femme d'esprit<sup>5</sup>.

Après l'étonnant succès du *Mariage de Figaro*, le comte d'Artois la félicita du talent qu'elle y avait montré dans le rôle de Suzanne qu'elle avait créé,

1. Voyez l'article Munich, *Constitutionnel* du 27 mai 1857.

2. Celle-ci avait un esprit implacable dans sa gaieté moqueuse.

3. Elle joua le rôle de Suzanne à la première représentation du *Mariage de Figaro*, et fit la vogue de cette pièce, qui eut cent représentations presque continues, ce qui valut 240 000 livres à Beaumarchais.

4. Fille naturelle du poète Vadé.

5. Mme Acloque.

et lui demanda, dans la conversation, ce qu'elle pensait de Beaumarchais : « Il sera pendu , répondit-elle, mais la corde cassera. »

Le comte de Vaudreuil , qui était présent, ajouta : « Cet homme est comme une pierre à fusil ; plus on le frappe , plus il en sort d'étincelles. »

Préville fut tellement enchanté de *Suzanne-Contat*, qu'il lui dit : « Mademoiselle, voilà la première infidélité que je fais à Mlle Dangeville ; vous êtes admirable. » Il fallait bien du talent pour diminuer ainsi l'impression profonde qu'avait laissée cette excellente actrice.

Ce fut vers cette époque que quelques débauchés de la cour demandèrent à Cagliostro, qui faisait des merveilles, de leur donner à souper , moyennant mille louis, avec les *grandes filles*<sup>1</sup> de l'antiquité. L'un demanda Laïs ; l'autre, Phryné ; celui-ci, Aspasia ; le duc de \*\*\* demanda la mère des Gracques!...

Le souper eut lieu.... et chacun voulut voir après le magicien ; il montra, entre autres choses curieuses , à Mlle Contat, les événements de sa vie, les hommes qu'elle avait aimés, l'avenir de sa gloire et sa mort ! Du moins elle l'assura.

Je crois ne vous avoir pas dit qu'en 1667 les spec-

1. Mot de M. de Vaudreuil.

tacles commençaient généralement à deux heures et finissaient à quatre heures et demie. Voulez-vous aussi savoir le prix des places? Elles se payaient *quinze sols* au théâtre du Palais-Royal, occupé alors par la troupe de Molière. A la deuxième représentation des *Précieuses ridicules*, le prix fut doublé.

En 1716, les stalles d'orchestre et les premières furent portées à *quatre livres*, l'amphithéâtre et les secondes à deux livres, et le parterre à vingt sols.

En parlant du Théâtre-Français, on ne doit pas oublier les noms qui brillèrent en même temps que Mlle Contat ou qui la suivirent : c'étaient Mlles Clairon, Arnould, Duthé, Gulmard, Dugazon, Olivier, etc. Mlles Mars, Dupuis, Fix, Brohan.... Rachel, sont de nos jours<sup>1</sup>. En hommes, Préville, Fleury, Talma, Armand, Samson....

1. Je crois qu'on ne sera pas fâché d'avoir dans sa mémoire ou dans sa poche les noms des tragédiennes du Théâtre-Français, depuis 1658 jusqu'à Mlle Rachel.

Desœillet, 1658. — Champmeslé, 1670. — Duclos, 1696. — Desmares, 1699. — Lecouvreur, 1717. — Deseine, 1724. — Balicourt, 1727. — Gaussin, 1732. — Dumesnil, 1737. — Clairon, 1743. — Dubois, 1759. — Sainval, 1760. — Vestris (Mme), 1768. — Sainval cadette, 1772. — Raucourt, 1772. — Thénard, 1777. — Talma (Mme), 1785. — Fleury, 1786. — Desgarcins, 1788. — Volnay, 1800 (à Versailles). — Bourgoin, 1801. — Georges, 1802. — Duchesnois, 1801 à Versailles, 1802 à Paris. — Maillard, 1808. — Paradol, 1819. — Valmonzey, 1821. — Rachel a débuté le 12 juin 1838.

On pourrait recueillir et citer une foule de bons mots des actrices d'élite. En voici un d'une femme qui ne s'en faisait pas faute.

Lorsque, après la fameuse aventure du *Siège de Calais*<sup>1</sup>, Mlle Clairon quitta le théâtre pour avoir été mise au *For-l'Évêque*, et qu'elle dit, avec une certaine emphase, que le roi était le maître de sa vie et de sa fortune, mais qu'il ne l'était pas de son honneur, Sophie Arnould lui répondit : « Vous avez raison, mademoiselle ; où il n'y a rien, le roi perd ses droits<sup>2</sup>. »

Quelques-unes eurent des ovations presque royales. On connaît les extravagances faites il y a quelques années par les Américains pour Jenny Lind. Les Marseillais ont au moins l'antériorité, s'ils n'ont la supériorité, par la manière dont ils reçurent la Saint-Huberti. On lui prodigua les vers, les fêtes, les couronnes, dont plusieurs étaient d'un très-grand prix. Elle en emporta plus de cent sur sa voiture.

Elle arriva par mer sur une très-belle gondole portant *pavillon de Marseille*, escortée de deux cents chaloupes. Elle débarqua sur le rivage au bruit des décharges de boîtes et des acclamations du peuple !

1. Par de Belloy. — 2. Grimm.

Le peuple dansa autour d'elle, au son des *galoubets* et *tambourins*, tandis que, couchée à la turque sur un divan, elle recevait en souveraine les hommages des spectateurs *des deux sexes*<sup>1</sup>, etc., etc.

C'était l'époque où l'on avait des enthousiasmes pour les arlequins et des tendresses pour les carlins.

Le théâtre de Naples du célèbre Pulcinella, la scène de Briguella, etc., enfin quelques spirituelles pantalonades italiennes, avaient fourni de piquants modèles, qui, à la manière du *Pasquino* de Rome, disaient de bonnes vérités en riant<sup>2</sup>.

Une anecdote a couru en France sur le compte d'*Arlequino Biancolelli*; mais il y a quelques années à *la Mira-Vecchia*<sup>3</sup>, chez le vicomte de Blangy, un aimable docteur de Venise vint dîner et nous raconta le même fait, qu'il assura devoir être attribué au comédien *Velutti*.

1. Voy. Grimm, *Correspondance littéraire*.

2. Le fanatisme napolitain ne connaît pas de bornes à l'endroit del signor Pulcinella, qui se moque de tout, et se bat contre tous. Aussi le peuple ne manque pas la *chiaja*, il y court en chantant :

Andiam, andiam in fretta  
A veder Pulcinella,  
Quel' gobbo frenetico  
Che pugnerà col' Diavolo!

3. Près de Venise, au bord d'un des bras de *la Brenta*.

Quel que soit le héros de l'histoire, ce qui importe peu, la voici mot à mot, comme le docteur la raconta dans le plus pur idiome italien, ce qui n'est pas commun en Italie, si ce n'est chez les gens bien élevés et un peu littéraires<sup>1</sup>.

Le docteur B\*\*\*, un des meilleurs médecins de Venise, voit un jour entrer chez lui un homme fort bien mis, s'exprimant en bons termes, mais d'une physionomie languissante.

Ce personnage vient se plaindre d'un mal que rien ne peut dissiper.

« Qu'éprouvez-vous ? lui dit le docteur.

— Une profonde mélancolie. »

Après avoir disserté fort savamment sur l'origine et la nature des mélancolies, misanthropies et hypocondries diverses, sur la suite de ces affections et les moyens de les combattre, le docteur termina en lui disant qu'à son air abattu et aux diagnostics qu'il présentait, il croyait bien connaître son mal et le moyen de s'en rendre maître.

« Cependant, dit le médecin, je dois vous faire quelques observations : la mélancolie naît quelquefois de passions contrariées ?... »

Et le médecin attend un mot du malade.

1. L'arlequin Biancolelli, par ses gambades et ses lazzi, n'en amusait pas moins tout Paris au théâtre de la foire Saint-Germain.

« Monsieur, dit Velutti, ce n'est pas mon fait.

— De déceptions du cœur ? » reprend le docteur.

Le malade fait un signe négatif et ajoute :

« J'ai en moi un vague ennui.

— En ce cas, il faut faire venir le meilleur vin et en user, mais avec modération.

— Monsieur le docteur, j'ai dans ma cave les meilleurs vins ; ils sont sans effet contre mon mal.

— Alors il faut voyager.

— J'ai parcouru tous les pays inutilement ; l'ennui me suit partout.

— Diable ! le cas est grave ! il faut entendre de la bonne musique.

— J'en entends tous les jours ; mon mal reste et augmente la nuit.

— Alors je ne vois plus qu'un moyen : c'est d'aller le soir au théâtre entendre le célèbre chanteur Velutti, dont la verve et la charmante gaieté se communiquent à tous.

— Hélas ! monsieur, dit le pauvre malade, c'est un masque, rien de plus ; car c'est moi qui suis Velutti. »

Puisque nous parlons théâtre, il est bien que vous sachiez comment la cour allait au spectacle dans le siècle dernier.

16 juin 1773. « Mme la Dauphine et M. le Dauphin<sup>1</sup> sont venus à l'Opéra aujourd'hui, ainsi qu'ils y étaient attendus. On juge aisément de l'affluence qu'ils ont attirée à ce spectacle, *désert depuis longtemps*. Mme la duchesse de Chartres a eu soin de se rendre à sa loge avant l'arrivée de ce couple auguste. M. le Dauphin est entré le premier et n'a pas représenté avec la même dignité que le jour de son entrée dans Paris. Il a fait deux petites révérences assez mal tournées; il a eu l'air très-décontenancé, et s'est bien vite rangé pour laisser paraître Mme la Dauphine, qui a occupé tout le devant de la loge. Les dames de la suite garnissaient les loges de son côté. M. le maréchal de Biron<sup>2</sup> avait retenu les balcons. Dans celui opposé à la princesse, il a mis les femmes les plus aimables de sa connaissance et en a formé un coup d'œil délicieux pour le public. Il avait placé dans l'autre balcon les seigneurs les plus distingués de la cour.

« Il est d'usage, lorsque les princes et princesses de la famille royale viennent au spectacle, de former une enceinte au-dessous de leur loge, qui est surmontée d'un dais. Cette enceinte est garnie de *cent-suisses* de leur garde. La loge des secondes, au-dessus

1. Depuis Louis XVI.

2. Le maréchal duc de Biron, colonel des gardes françaises, etc.



de leur tête, reste également vide ; il n'y a qu'un seul garde du corps en sentinelle. Deux gardes du corps sont placés en faction sur le théâtre, *ainsi qu'il est d'étiquette aux spectacles de la cour*, et sont relevés d'acte en acte. M. le Dauphin et Mme la Dauphine ont éprouvé la joie du public par les battements de mains du parterre et des loges.

« La demoiselle Heinel, qui heureusement était revenue la veille de l'Angleterre, a eu l'avantage de recommencer l'usage de ses talents à Paris devant le couple auguste. Elle était brouillée depuis longtemps avec Vestris, et cette fête a été le sujet d'un raccommodement. Ils ont exécuté ensemble *la chaconne* de Lebreton, toujours très-bien reçue des spectateurs. Le sieur Gardel, qui a eu l'honneur d'être le maître à danser de Mme la Dauphine, a eu des rôles de distinction à remplir dans la chorégraphie et s'est évertué de son mieux, ainsi que tous les autres coryphées de la danse. Cependant on convient assez généralement que M. le Dauphin et Mme la Dauphine n'ont pas témoigné une grande satisfaction du spectacle. On sait qu'en général la princesse, *accoutumée à ceux de Vienne, n'aime pas notre musique*.

« Il est d'*étiquette* de ne point applaudir aux spectacles de la cour, par une sorte de respect qui est toujours un sentiment triste et froid. Les gens du

parterre, peu au fait de cette règle, ont voulu se livrer à leurs transports ordinaires; mais des murmures sourds des gardes ont contenu l'admiration et l'ont empêchée d'éclater en battements de mains; ce signal de la joie publique vis-à-vis des augustes époux et consacré pour eux, ne pouvait plus se prodiguer à des histrions au même instant. Cependant la demoiselle Heinel ayant paru, et Mme la Dauphine ayant invité une dame à côté d'elle de battre des mains, le public a regardé ce signal comme une permission de le faire, et cette danseuse a eu l'honneur d'être la seule qui ait reçu cette marque de satisfaction générale<sup>1</sup>. »

C'est ainsi qu'écrivait l'historiographe de France!...

Un jour qu'il était chez Mme d'Épinay et qu'il parlait, en s'écoutant, des charmes du paradis, cette femme, d'un esprit charmant et un peu caustique, l'interrompit ainsi : « Il y a des choses, mon cher Duclos, dont vous ne devriez jamais parler : car, pour vous, du pain rassis, du fromage passé, et la première venue, voilà votre paradis. »

De nos jours, vous avez pu voir l'empereur et

1. DUCLOS, *Mémoires secrets*.

l'impératrice à tous les théâtres. La différence des libertés réelles de notre époque a dû vous frapper. Vous avez sans doute remarqué également que nos souverains actuels donnent souvent eux-mêmes l'exemple des applaudissements. En observant, vous pourrez voir ainsi la manière dont on s'y comporte.

Quant à la vie intime des actrices actuelles, vous n'attendez pas que je vous en parle. La vie intérieure doit être murée pour tous.

Pour ce qui concerne le mérite ou le but moral des pièces des nouveaux répertoires, vous n'êtes pas de cette classe, restreinte heureusement, de vieux bourgeois à vêtements larges, à vues étroites, à esprit borné; plantes rabougries que le soleil de l'intelligence n'a jamais pu atteindre et vivifier; invalides moraux qui existent à peine, quoique leur temps se soit employé à conjuguer le verbe *être*. Vous êtes de la génération intelligente, occupée, qui a contribué dans sa sphère à pousser sagement le monde en avant.

Donc, voyez et jugez.

M. Véron, homme de beaucoup d'observation, comme je l'ai déjà dit, nous a conservé sur Mlle Rachel une anecdote qui doit trouver sa place ici, car c'est de l'histoire théâtrale contemporaine. D'ailleurs, ce n'est point un jugement que je porte : c'est un fait que je rapporte.

Il faut se rappeler, avant de lire ce qui suit, que Provost dit un jour à l'*enfant* qui voulait se destiner à la scène : « Allez vendre des bouquets. »

Un soir que Mlle Rachel jouait Hermione, elle fut applaudie avec frénésie et couverte de bouquets jetés de toutes les parties de la salle. La toile baissée, elle réunit toutes ces fleurs dans sa tunique grecque et courut près de celui qui l'avait si mal jugée; puis se mettant à genoux avec coquetterie : « Monsieur Provost, lui dit-elle, j'ai suivi votre conseil; je vends des bouquets : voulez-vous m'en acheter?... » Le savant professeur la releva en souriant et lui témoigna sa joie de s'être si complètement trompé.

Les grands théâtres sont, comme vous savez, les Français, l'Opéra, l'Opéra-Comique, les Italiens et l'Odéon.

L'empereur Napoléon I<sup>er</sup> venait rarement à l'Opéra. Soit son peu de penchant pour le sérieux du genre, soit une certaine fatigue qui prend généralement avant la fin des grandes pièces, soit son goût secret pour une musique plus intime, il aimait peu l'Opéra, mais le subventionnait largement, car il y a là une splendeur nationale, une supériorité qu'il faut maintenir aux yeux de l'étranger.

Le Théâtre-Français a aussi cette gloire à soutenir,

à un autre point de vue : celui de la pureté de notre langue et des traditions de la société française.

L'Opéra-Comique est d'une nature à être constamment suivi; il parle à toutes les intelligences, à toutes les conditions, à tous les goûts.

Loève-Weimar disait du Théâtre-Italien : *Il n'a pas de clique, mais une clique.*

Je ne comprends que le jeu de mots; mais je ne vois pas pourquoi ce théâtre, qui ouvre ses portes aux sommités des gens instruits de tous les rangs et de toutes les nationalités, aurait *une clique* plutôt que tout autre théâtre.

Le Théâtre-Italien, pour lequel la bonne compagnie a un penchant marqué, puisé sans doute dans le charme de la musique et de la langue italiennes, est un théâtre d'une nature particulière. Là, presque tous les assistants ont un secret sentiment de l'art, et cette exquise sensibilité d'organes propre à saisir et à apprécier les beautés de la musique italienne; espèce de divination pour tout ce qui touche à l'art en général; subtile et haute intelligence qui a sa source dans l'âme; sentiment qui, indépendamment de ce que lui fait éprouver la suavité de la musique, saisit avidement et rapidement le beau idéal qui se présente presque à chaque pas sur la terre bénie d'Italie, soit sur une toile, soit

sur un marbre, soit dans les œuvres du Créateur<sup>1</sup> ! »

L'Odéon est si éloigné de la vie élégante du monde parisien qu'on y va rarement; on y joue pourtant des œuvres remarquables qui méritent d'être vues.

Il y a vingt autres théâtres où vous trouverez des plaisirs faciles, des mots heureux, des pièces pleines d'esprit et souvent de grandes moralités.

Allez partout et, si vous prenez votre part d'une loge, tâchez toujours que ce soit avec des gens de bonne compagnie.

Rappelez-vous, soit au théâtre, soit dans un salon, ce qu'a dit dernièrement la spirituelle Mme de Chaume : « On n'a jamais tout son esprit à côté d'un sot; toute sa bonté à côté d'un méchant; toute sa politesse à côté d'un butor; tout son cœur à côté d'un égoïste. »

Je n'ai sans doute pas besoin de vous prévenir

1. Je sais bien qu'il y a des gens dont la portée musicale ne dépasse pas ces chants lyriques :

Charmente femme de l'alcade

Digue, digue, da !

Ah ! parais sur ta balustrade

Digue, digue, da !

Ceux-là iront au théâtre de Montmartre.

qu'à l'Opéra et au Théâtre-Italien vous devez être en habit, comme dans une réunion du soir.

Les places qu'un homme doit occuper dans une loge, le langage qu'il doit y tenir, sont toujours réglés par la politesse dont je vous ai parlé au premier chapitre de ce livre.







## CHAPITRE IV.

### LES CHASSES.

Je ne sais si c'est parce que j'ai toujours été assez médiocre chasseur ; mais, dans cette lutte des forts contre les faibles , je suis un peu de l'avis de la spirituelle et bonne comtesse de Marle, ma grand'-mère , qui disait : « Je suis pour les perdreaux contre les chasseurs. »

Les chasses royales ou impériales ont toujours eu un grand charme pour les souverains , pour les courtisans , et pour les dames qui ont eu le droit ou la faveur d'y assister.

Charlemagne et toute la dynastie carlovingienne en étaient passionnés. Tous nos anciens rois en faisaient un agréable délassement ; quelques-uns la considéraient comme leur affaire la plus importante.

Louis XI, qui fut chasseur remarquable à courre, voulut qu'on le représentât sur son tombeau en costume de chasseur avec un cornet (espèce de trompe du temps) pendu à son côté.

Henri IV prit le prétexte d'une grande chasse aux environs de Dieppe pour étudier son champ de bataille d'Arques, où il voulait attirer particulièrement la cavalerie du duc de Mayenne avant le flux.... ce qui arriva<sup>1</sup>.

Henri n'était pas encore grand chasseur ; mais il le devint depuis. Ce fut à cette première grande chasse qu'il se servit des *greffiers blancs et noirs*, d'origine, disait-on, de M. de Saint-Hubert. Il se servit également des chiens gris de saint Louis, des Anglais et des Normands.

Vous savez qu'un bon veneur a connaissance d'un cerf *par le pied, par les allures, par les fumées*. Les cerfs des pays sablonneux ont les pieds courts, les pinces aiguës et tranchantes ; on les appelle *trace de sanglier*. Dans les pays humides et marécageux, le pied est plat. C'était un de ces derniers que poursuivaient le roi Henri et ses compagnons que je vais vous nommer : c'étaient le maréchal de Biron, le duc de Bellegarde, qui portait si bien ses armes et

1. Le désordre fut tel que des compagnies entières périrent dans les eaux, et que les autres furent trop heureuses de se rendre.

plaisait si fort aux femmes<sup>1</sup>; le comte d'Auvergne<sup>2</sup>, Châtillon<sup>3</sup>, Gontaut, fils du maréchal de Biron; Delorge, Rambure, Montgomery, Royer de Saint-Lory, etc.

Le cerf, après avoir *méandré* dans la plaine, et avoir ainsi montré au roi ce qu'il désirait connaître, fut *barré* partout, et les fanfares sonnèrent aussitôt pour préparer à l'*hallali*, lorsque le roi donna l'ordre tout à coup de sonner la *retraite*,... « Vive Dieu! dit-il, il serait mal au roi de France de laisser ainsi périr *son conseiller*. Messieurs, dit Henri en se tournant vers Biron et d'Auvergne qui le suivaient, *notre bataille sera gagnée*. »

Louis XIII, qui s'adonnait à beaucoup de choses, et qui en négligeait des plus importantes<sup>4</sup>, avait inventé un ton de chasse pour sonner le renard.

*Les tons de chasse*, suivant les meilleures auto-

1. Et entre autres à la duchesse de Beaufort.

2. C'est lui qui disait à M. de Chevreuse : « Combien donnez-vous à vos secrétaires? — Cent écus. — Ce n'est guère! Je donne deux cents écus aux miens; il est vrai que je ne les paye pas. »

3. Dont la bravoure contribuait, trois jours après cette chasse, à gagner la bataille d'Arques.

4. Louis XIII faisait des canons de cuir, des lacets, des filets, des arquebuses de chasse; il était bon *confiturier*, bon jardinier. Enfin il apprit à larder; l'écuyer Georges venait le trouver avec de belles lardoires en argent et de grandes longues de veau. On l'attendait un jour au conseil; on vint avertir que *Sa Majesté lardait*. Force fut de remettre au lendemain les affaires sérieuses. (Talleyrand.)

rités<sup>1</sup>, sont, vous le savez peut-être, au nombre de trente et un.

Pour celui qui veut bien connaître les diverses parties qui composent la vie élégante, il faut qu'il sache qu'il y a trois divisions des *airs de chasse*.

- 1° Les *tons de chasse* dont j'ai parlé plus haut;
- 2° les *fanfares obligées*;
- 3° les *fanfares ad libitum*<sup>2</sup>.

Louis XIII, tout en ayant aimé Mlle d'Hautefort, et après elle Mlle de La Fayette, aimait beaucoup plus la chasse au faucon. Lorsque l'élégant duc de Buckingham<sup>3</sup> vint à Paris pour épouser, au nom du roi d'Angleterre, la sœur du roi de France, le roi crut ne pouvoir donner un divertissement plus agréable, plus complet au duc, que de lui offrir une chasse au faucon et une chasse au renard, à

1. *Manuel du veneur*.

2. Les fanfares sont appropriées à chaque animal : il y a celle du cerf, du daim, du chevreuil, du sanglier, du loup, du renard, etc., etc.

3. Georges Villiers, duc de Buckingham, donna une telle impulsion à son arrivée à Paris, que, malgré le roi maladif, malgré l'ombrageux Richelieu, ce ne furent que fêtes, chevauchées, chasses, bals, collations, goûters et soupers. Dès le troisième jour de son séjour, il avait paru au grand bal de la cour, paré d'un manteau brodé de perles fines qui se détachaient et tombaient sur le parquet à chacun de ses mouvements. Quand on les lui rapportait, il refusait de les reprendre.

laquelle il était aussi fort habile. Le duc de Montbazon était absent. Ce fut le roi qui dirigea tout, car il savait *faire le bois* et juger un animal, quelque mauvais *revoir* qu'il fût.

Il y eut donc un *vol-royal* où les dames assistèrent, chevauchant le fouet en main, portant leurs cheveux frisés en rond et poudrés, avec plume couchée sur la toque brodée d'or.

Les cavaliers étaient, suivant l'usage du temps, en *bouracan* rouge, avec le couteau droit à la ceinture de cuir galonné; le chapeau en feutre noir, bas, avec une torsade façonnée et tressée de cheveux et de soie *aux couleurs de leurs belles*. Ce talisman, ou gage d'amour, courait autour de la coiffe et venait se lier avec les cordes de l'*anguichure* de la trompe que le gentilhomme portait en sautoir. Des gants en peau de cerf enveloppaient la main et le bras jusqu'au coude, et les bottes en cuir flexible et moelleux étaient courtes, pour ne pas embarrasser la marche; la genouillère haute était un peu *largette*, afin de pouvoir parer les branches avec sûreté.

Le roi portait un chapeau orné d'une gerbe de plumes *aux trois couleurs*, bleue, blanche et rouge, enroulées aux bords du chapeau<sup>1</sup>.

Louis XIV n'aimait pas la chasse, mais le faste

1. Le bleu était la couleur du roi; le blanc, celle de la nation française; on y joignait le rouge, parce que les rois de France

auquel elle pouvait donner lieu. Il accrût considérablement les charges et emplois de la vénerie; il fallait que tout fût en harmonie dans une maison comme jamais prince n'en posséda. Ce fut, dit l'auteur des *Chasses princières*<sup>1</sup>, au retour de l'une de ses chasses que le roi rencontra un grand équipage de deuil dans lequel était le marquis de Montespan<sup>2</sup>.

Sous Louis XV, les fanfares devinrent élégantes et compliquées; les meilleures sont dues à M. de Dampierre, gentilhomme des chasses du roi.

Louis XV, au reste, n'aimait pas la chasse pour elle-même, mais pour se distraire ou pour plaire à l'une de ses maîtresses.

Sous Louis XVI, c'était le comte d'Artois qui montrait son entraînement pour la chasse.

En 1778, Duval et Fanfare, ses *valets de limier* favoris, lui *détournaient* fréquemment de vieux sangliers, suivant la méthode de M. d'Yanville, commandant de la vénerie du roi.

Le roi Charles X aimait encore la chasse après 1815, mais ce n'était plus comme avant 1789.

tenant cour plénière étaient vêtus d'une grande soutane rouge, sur un grand manteau bleu semé de fleurs de lis.

1. Page 66.

2. Non-seulement il prit le deuil de sa femme vivante, mais il commanda à sa paroisse un service funèbre pour le repos de l'âme de la marquise de Montespan.

Ce n'était pas non plus le même éclat. Les aimables compagnons du comte d'Artois étaient les ducs de Chartres et de Bourbon, le prince d'Hénin, le duc de Fitz-James, les marquis de Conflans, de Guéménée, le baron de Bezenval, etc.

De nobles et belles dames, à la tête desquelles était la duchesse de Bourbon, suivaient les chasses et en augmentaient le charme.

Ce plaisir devint plus sérieux sous Charles X.

Quant au costume officiel des chasses, c'était l'habit bleu, à col et parements de velours de même couleur; gilet blanc, culotte longue et guêtres de peau à boutons montant sur les genoux, chapeau noir rond, sans agréments.

Lorsque la pluie arrivait, on demandait le *chapeau du roi*, qui faisait toujours partie de l'équipage de S. M., et qu'elle avait coutume d'échanger contre le sien; c'était un vieux chapeau gris, assez mal tourné; mais le roi le voulait ainsi.

Personne ne tirait, bien entendu, quand les faisans partaient; mais quand c'était une pièce hors ligne, on criait : « Coq au roi ! »

Les princes de la maison d'Orléans aimaient assez la chasse. C'est en 1841 qu'ils firent les plus complètes.

Il y avait une élégance de grand goût dans cette réunion de jeunes princes partant pour la chasse.

C'étaient Leurs Altesses Royales les ducs d'Orléans, de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale (l'héritier des Condé), le prince de Saxe-Cobourg, le duc de Beaufremont, MM. de l'Aigle, de Greffulthe, de Plaisance, d'Hédonville, de La Ville-Gontier, de Montguyon (de la maison du comte de Paris); puis le fils de lord Cantorbéry, et d'autres brillants jeunes gens revêtant tous le nouvel uniforme officiel de la vénerie (l'habit rouge).

Les vieux veneurs de la Restauration assuraient que ce costume trop éclatant par sa couleur manquait de solide élégance; ils trouvaient aussi que c'était une copie de *l'habit anglais*. Ceux qui ne voulaient que l'effet pittoresque trouvaient que la perspective de ces vêtements rouges traversant rapidement les bois était assez émouvante.

Les goûts anglais, importés en France par le duc de Chartres<sup>1</sup>, se répandirent sous Louis XV. Un jour qu'il chassait dans la forêt de Saint-Germain, le duc d'Aumont, étant à cheval à la droite de la voiture du roi, l'éclaboussait à chaque instant.

« Duc d'Aumont, dit le roi, vous me crottez.

— Oui, sire, à l'anglaise. »

Le duc avait entendu : « Vous trottez. »

1. Depuis le Régent.



Arrivons aux chasses impériales. Je tâcherai de continuer cette revue avec la brièveté de ce qui précède.

Napoléon I<sup>er</sup>, qui ne voulait laisser échapper aucun des attributs d'une grande autorité, fit une belle place à la vénerie. Le prince de Neuchâtel et de Wagram, vice-connétable de France et major général des armées de l'Empereur, fut nommé grand veneur.

Après Essling et Wagram, l'Empereur se reposa dans la paix en chassant.

Il disait : « François I<sup>er</sup> et Henri IV ont été nommés les pères de la vénerie, Louis XIII le dieu de la fauconnerie, et Louis XIV le fastueux protecteur des chasses. Je ne veux pas ressembler à ce dernier souverain ; je veux chasser pour moi, pour mon plaisir, sans étiquette et sans faste inutile. » En effet, il chassait sans suite, sans appareil ; ses ordres arrivaient à l'improviste, et, tandis qu'on demandait une audience à l'Empereur qu'on croyait à Saint-Cloud, il chassait dans la forêt de Fontainebleau.

Le comte Alexandre de Girardin, secrétaire général de la vénerie et aide de camp du prince de Neuchâtel, était alors capitaine commandant des chasses à tir et dirigeait l'équipage en l'absence du grand veneur.

Napoléon III, qui a continué sous bien des rapports le règne de Napoléon I<sup>er</sup>, aime assez la chasse, et, comme il est très-bon écuyer, cet exercice lui est facile et agréable.

Si vous allez dans le monde officiel ou à la cour, vous obtiendrez peut-être une faveur qui est très-recherchée, c'est celle de recevoir de l'Empereur *le bouton d'or*, qui ne donne pas, comme en Chine, une vertu nobiliaire ou un rang dans l'État, mais qui produit un grand plaisir à celui qui le reçoit. Dès le jour où vous recevrez cette faveur, vous êtes apte à suivre les chasses impériales et à voir constamment le souverain et la souveraine; il est bien entendu que vous êtes l'hôte de Leurs Majestés dans celui des châteaux où les chasses sont ordonnées.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, lorsque vous êtes dans les appartements, vous ne devez parler à l'Empereur ni à l'Impératrice qu'autant qu'ils vous adresseraient les premiers la parole. Vous n'oublierez pas aussi, si vous avez la vue basse; de ne point les regarder avec votre lorgnon, pas plus qu'au spectacle avec votre jumelle.

Vous verrez, pendant la chasse, l'Impératrice porter à cheval le costume adopté. Le tricorné lui sied très-bien, et lui donne un petit air mutin qui anime ses traits et la rend plus charmante encore. Vous remarquerez que son chapeau est orné

d'une plume noire qui monte sur la passe, et tombe de l'autre côté de l'épaule.

Les dames invitées aux chasses impériales sont tenues de porter aussi l'uniforme vert galonné d'or. En calèche, on tolère l'habit de ville ; mais les femmes bien apprises, et qui savent que le coup d'œil général est plus harmonieux, le portent même en calèche : la gracieuse lady Cowley en est un noble exemple.

Vous êtes trop instruit pour ne pas savoir que tout ce brillant, tous ces costumes surtout, ne sont pas des fantaisies d'aujourd'hui. Ces vêtements qui plaisent aux femmes élégantes, qui donnent du pittoresque aux chasses, vous avez pu en voir du même genre dans les galeries du musée de Versailles, et, si vous êtes homme d'art, vous avez dû remarquer et apprécier le beau portrait de Mlle de La Vallière par Mignard. Elle est en habit de drap gris orné de velours cramoisi ; le chapeau a quelque ressemblance avec celui des anciens puritains, la plume est de la couleur du velours. Elle tient en laisse une meute de chiens couchants appartenant au roi, ceux qu'il affectionnait particulièrement.

Jusqu'à présent (je dois vous faire cette observation, surtout pour les chasses, où cela se renouvelle souvent), une poignée de main à un ami avait sa

signification ; aujourd'hui c'est un bonjour sans autre portée.

Dès l'instant que c'est reçu entre hommes, je ne vois pas d'inconvénients à adopter et à naturaliser cet usage ; mais quand je vois une Anglaise ou une Américaine secouer, avec une vigueur que tout le monde signale, une main masculine ; quand je vois ce mouvement brusque et saccadé d'une petite main blanche, et que je songe à la destinée de cette jolie main, s'unissant si cavalièrement à la main de ce qu'on pourrait appeler quelquefois *le premier venu*, je dis que cet usage d'outre-mer est à bannir de la politesse française et de la délicatesse de nos manières. Je dis que, pour une femme, c'est *inélégant*.

C'est surtout à l'espèce d'intimité qui règne aux chasses princières ou autres, aux rencontres qui surviennent soit dehors, soit aux repos, soit dans les salons des jeux du soir, qu'on remarque ce *sans-façon* qui deviendra une habitude trop commune, si l'on n'y met ordre en choisissant un peu son monde pour cette familiarité.

Un de nos critiques a dit : « *Le club*, c'est la société moins les femmes, moins l'élégance, la délicatesse, les bonnes manières, le doux langage, le respect des autres et par conséquent de soi-même. » Il en est souvent de même des chasses intimes qui se font

entre hommes. Pour être bien partout, il faut certainement être toujours indulgent ; mais croyez-moi, soit aux grandes chasses dont les femmes font l'ornement, soit aux chasses familières, conservez les formes de la bonne compagnie : il n'est que trop facile de s'en relâcher.

Il y a aussi un inconvénient dans le laisser aller des chasses en général : c'est de prendre part aux petites indiscretions, aux médisances, quelquefois aux calomnies voyageuses de la ville. Un de mes amis, qui suivait de grandes chasses au château de \*\*\*, était à cheval à côté d'un de ses amis, silencieux comme lui. Entre autres dialogues qu'ils entendirent au milieu du groupe des chasseurs qui avaient fort bien déjeuné, ils retinrent de petites légèretés, telles que celles-ci :

« Eh bien, que dit-on de la duchesse \*\*\* ?

— Que c'est du coton imbibé de chloroforme.

— Et de la vicomtesse \*\*\* ?

— Que c'est une éponge d'hôpital.

— Et de Mme \*\*\*, que le prince de \*\*\* appelait la médaille grecque ?

— Oh ! le prince est bon là ; la médaille n'a plus d'empreinte, elle s'est usée par le frottement.

— A propos, dit un autre, on ne parle plus de Mme d'\*\*\*.

— Parbleu, répond le donneur de réplique, on en a tant parlé !

— Messieurs, dit un nouveau causeur en avançant son cheval, vous avez nommé le prince de \*\*\*, si je ne me trompe ?

— Oui ; est-ce que vous êtes son ami ?

— Certainement, et il y a longtemps ! Je l'ai bien étudié, et j'ai trouvé que c'était le plus parfait modèle de l'égoïsme : c'est *je* multiplié par *moi*.

— Messieurs, dit un nouveau venu, savez-vous que Mlle de \*\*\*, de fort bonne maison, mais sans fortune, vient de s'unir avec un riche marchand de vin de Champagne ?

— Non, dit le grand narrateur.

— Eh bien, je vous l'apprends ; mais le plaisant, c'est qu'elle a mis pour condition que chaque année elle ira prendre les eaux.... Sa meilleure amie, la baronne de B\*\*\*, dit que c'est pour se dégriser. »

Je vous passe les propos contre l'honneur de femmes que nous respectons tous. On a dit : *Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose*. En effet, il n'y a que les esprits supérieurs, que les caractères forts, qui résistent à ces vulgaires entraînements. Rappelez-vous que, pour être respecté vous-même, vous devez respecter les autres.

Dans la vie facile des chasses, on est aussi disposé entre hommes à se tutoyer ; il ne faut pas vous pré-

ter à ces manières, elles sont de mauvais goût. Ne tutoyez jamais que vos amis les plus intimes; laissez cette habitude à quelques viveurs; à quelques artistes de petits théâtres, ou à ceux qui visent à la république en France, laquelle serait la plus belle chose du monde si elle était une chose possible.

Frédéric Soulié, à propos de ce banal tutoiement, dit : « C'est un faux-semblant d'amitié qui n'empêche pas de s'envier, de se haïr, de se mépriser<sup>1</sup>. »

En Italie, c'est autre chose; tous les gens qui vous servent, tous les paysans qui cultivent vos terres<sup>2</sup>, se croiraient peu dans votre affection si vous leur disiez *vous*.

Évitez, après vos retours de chasse, de vous jeter sans réflexion dans des salons trop faciles où vos nouveaux amis de chasse vous conduiront; et d'y ouvrir surtout votre bon cœur, qu'il faut garder pour mieux. L'*abnégation* est fort maltraitée par Frédéric Soulié. Il a dit à ce propos : « Tant qu'on est jeune, on est, disent les autres, un *bon enfant*, plus tard un *brave homme*, dans la vieillesse un *bonhomme*.... Tout cela, ajoute-t-il, a pour synonyme le mot *dupe*. »

1. Mémoires, etc., t. I<sup>er</sup>, p. 4.

2. Les terres se cultivent à moitié par le *mezzaiuolo*, nommé communément *contadino*.

J'allais oublier de vous citer le célèbre proverbe des piqueurs : *Ventre plein sonne bien.*

Sachez aussi que la meute intelligente perçoit étonnamment le sens des sons; elle s'élance avec passion à la suite de l'ennemi. S'il faut s'arrêter, elle s'arrête; changer de direction, elle en change : le tout avec la ponctualité et la prestesse de soldats disciplinés.

En somme, je ne vous donne pas le plaisir de suivre les chasses royales ou impériales *comme le suprême bonheur*, pas plus que je ne vous ai signalé l'étiquette des cours *comme la félicité universelle*. Je ne veux pas faire de vous une sorte de Prométhée, rivé sur un rocher de diamant avec des clous de rubis; je vous indique les profils de la vie élégante et mondaine de *la capitale de l'univers*; c'est à vous à les regarder sans répulsion comme sans entraînement, et à choisir les voies les plus simples et les plus courtes pour arriver à tout connaître, à tout apprécier.

Quant à l'application, vous en userez suivant vos penchants, mais surtout suivant votre raison, qu'il faudra appeler souvent à votre aide dans ce monde, et l'appeler encore si elle fait la sourde oreille.

C'est en terminant ce chapitre que je dois parler d'une habitude plus fréquente aux chasses que partout ailleurs. J'entends l'habitude du cigare.



Quoique je sois fumeur *comme tout le monde*, je crois qu'il y a quelques recommandations à faire à ce sujet.

On a abusé de la permission que le beau sexe a donnée ; mais il faut entrer dans le vif de la question, se poser carrément, au risque de laisser à ce chapitre un parfum de tabagie.

Il faut d'abord, comme en toute chose, être sobre de ce plaisir, quoiqu'il remplisse bien souvent le vide de la pensée et du temps.

Le cigare, de même que le feu clair de l'hiver, est une compagnie. Il fait comprendre aussi le far-niente d'Italie, la rêverie du Nord et le repos extatique de l'Orient. Si vous avez de l'agitation, de l'inquiétude, le cigare vous calme doucement ; si c'est une préoccupation, il devient un lent et sage conseiller ; si vous avez un chagrin, c'est un consolateur !

Les reines des harems, les imans des mosquées, les osmanlis de tout rang, de tout âge, de tout sexe, m'offriraient vainement leurs pipes de jasmin, leur tabac jaune à l'essence de rose ; les Mantchoux leur *Gunga* ; les Arabes leur *Hokhas* ; les cadines du sérail leur *tchibouk* ; je les refuserais. Je ne connais rien au-dessus des cigares blonds de la Havane que m'a donnés le magnifique M. Alphonso ! cigares qu'il fait venir de ses vastes domaines de

Cuba, où sept à huit cents *noirs* de Guinée ou *jaunes* de l'Archipel indien tâchent de plaire à cet aimable et bon maître.

Ceci posé, ne fumez pas dans un salon, ne fumez pas dans une voiture où il y a des femmes comme il faut. Ne fumez dans aucun lieu où le respect interdit toutes les légèretés, toutes les inconvenances. Si, à la campagne, en calèche découverte, les femmes vous le permettent, fumez. Si vous faites le matin une promenade hygiénique, fumez votre premier cigare. Si vous sortez après le dîner pour dissiper la vapeur des vins et des mets, fumez le deuxième. Si vous revenez le soir à pied du spectacle, pour respirer, ce qui est souvent bien nécessaire, fumez votre troisième cigare; voilà le nombre permis par la Faculté.



## CHAPITRE V.

### LE TURF.

*Turf* est un mot anglais qui signifie littéralement gazon, herbe courte. On l'a appliqué aux hippodromes sur lesquels ont lieu les courses de chevaux. On s'en est donc servi abusivement en le donnant au champ de Mars, qui n'est qu'un terrain de manœuvre; mais il deviendra vrai cette année (1857), où les courses seront transportées dans la belle prairie de Longchamp; au bois de Boulogne.

Le goût des chevaux s'étant très-développé en France depuis quelques années, il est utile qu'un homme bien élevé ait quelques notions sur ce qui se rattache, non à leur éducation et à leur dressage (ceci regarde les maquignons), mais à l'origine des courses de chevaux, qui sont devenues un plaisir du monde élégant.

L'antiquité a eu ses jeux olympiques, qui, vous le savez, ont obtenu une immense célébrité; les courses de la Grèce surtout étaient tellement en honneur, que Philippe, roi de Macédoine, s'enorgueillissait de son titre de jockey, et que le fameux tyran de Syracuse, Hiéron, fit composer à Pindare une ode pour célébrer la victoire de son cheval *Phérénice*. Néron lui-même passait pour le meilleur cocher de Rome, et Caligula, vous vous le rappelez, poussa l'enthousiasme jusqu'à créer consul son fameux cheval *Incitatus*.

Pour nous en tenir à la France, les chroniques équestres de ce pays remontent jusqu'au siècle de Charlemagne. Ce grand empereur, qu'Éginhard appelle *l'écuyer par excellence*, dressait lui-même ses chevaux de chasse et de bataille, et conservait précieusement dans ses écuries une race sortie d'un étalon d'Asie.

Les croisades entretinrent le goût des chevaux barbes, qu'on réservait pour le service des châtelaines. L'histoire de Bayard, les fabliaux bretons, les chroniques du Limousin et de Normandie, nous ont conservé le récit des courses de chevaux, des courses de bague et des carrousels qui ont rempli le moyen âge.

Pendant le règne de Louis XIV, la passion des luttes hippiques prit un tel développement, sous

l'impulsion du roi, que Racine crut pouvoir en faire la censure dans ces vers allégoriques :

. . . . . Pour vertu singulière,  
Il excelle à conduire un char dans la carrière,  
A disputer un prix indigne de ses mains,  
A se donner lui-même en spectacle aux Romains!

La Révolution mit un temps d'arrêt au développement de ce goût, qui sentait trop son gentilhomme; mais sous la Restauration il reprit son empire, et l'on se rappelle les succès de M. le duc de Guiche, représentant Mgr le duc d'Angoulême, et ceux de MM. de La Bastide, Rieussec, de Kergariou et de Royères.

Les événements de 1830 n'altérèrent en rien ce mouvement progressif; seulement le sceptre changea de main sur le turf comme sur le trône. En 1834, lord Henri Seymour était à l'apogée de sa célébrité : c'est l'époque des succès irrésistibles de *Miss Annette* et de *Fra-Diavolo*. Deux ans plus tard, M. le comte de Cambis, représentant M. le duc d'Orléans, détrônait lord Seymour.

Si vous n'avez pas encore vu de courses de chevaux, voici comment les choses se passent :

Vous prenez un billet d'enceinte du pesage, du prix de vingt francs, pour assister à tous les préparatifs de la lutte qui va s'engager, préparatifs qui

ne manquent pas d'intérêt. Vous voyez promener sous vos yeux les chevaux enveloppés de leurs camails, de leurs couvertures, et de leurs jambières en flanelle, lacées comme des brodequins. Bientôt on les débarrasse de tout cet attirail, on leur fait boire le quart d'une bouteille d'eau mélangée d'eau-de-vie, et on les amène près du pesage, où se tient le jockey avec le surfaix, la selle, la bride et la cravache sur les bras. On pèse tout, homme et choses, et, si le tout est plus léger que le poids fixé, on le complète par du plomb que le jockey porte dans une ceinture. Quand le poids est obtenu, le jockey sort de la balance, selle et bride son cheval, monte dessus, sort de l'enceinte et entre dans la lice. Il prend contre la corde la place qui lui a été désignée par le sort, et s'élance au signal de *Go on* (partez)! que le juge prononce d'une voix forte.

Il peut vous paraître singulier que, sur un champ de course français, le signal du départ soit donné en anglais; mais cela se passe ainsi. On n'a pas encore imposé aux jockeys d'Angleterre la condition d'entendre le français.

Quand la course est finie, on repèse le jockey vainqueur, pour s'assurer qu'il n'a rien perdu de son poids en route, et les grooms rhabillent le cheval, après lui avoir passé toutefois le *couteau de cha leur* sur les flancs, pour étancher sa sueur.

Il est un autre genre de course qui s'est introduit en France pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe : c'est le *steeple-chase*. Ce mot anglais (toujours de l'anglais!) signifie littéralement *chasse au clocher*. En voici l'origine.

Des chasseurs de renard, ayant manqué leur bête, aperçurent un jour le clocher d'un village qui pointait à l'horizon. Des paris s'engagèrent entre les chasseurs à qui l'atteindrait le premier. On partit en franchissant haies, fossés et rivière, et l'on arriva.... si l'on put.

Voilà comment naquit le *steeple-chase* en Angleterre. Il s'intronisa en France à la Croix de Berny, puis dans le parc de la Marche, où il fleurit avec le plus grand succès depuis plusieurs années. C'est là, vous le savez, que M. le comte de Tournon, montant son cheval Pilot, fit cette effroyable chute qui impressionna si vivement le monde élégant.

Je ne vous conseille point de courir le *steeple-chase*, lors même que vous seriez dans les conditions de poids et de talent pour le faire. On peut appliquer à ce divertissement de casse-cou le mot qui fut fait pour les tournois : « Si c'est une bataille, ce n'est pas assez ; si c'est un jeu, c'est trop. »

Avez-vous une grande fortune et le goût des courses ? eh bien, si vous voulez obtenir des succès, ne lésinez pas, et faites les choses grandement.

M. Alex. Aumont, qui a gagné de deux à trois cent mille francs par an sur le turf, pendant ces dernières années, avait une écurie de course de cinquante chevaux. Ici, comme à la guerre, la victoire est aux gros bataillons.

Je viens de vous faire connaître l'origine des courses, j'ajouterai quelques mots sur le cheval.

A ce sujet, vous entendrez beaucoup parler du sang anglais. « Qu'est-ce que le sang anglais? me direz-vous. — Ce n'est pas autre chose que le sang arabe. » Oui, quelque étrange que cela vous paraisse, le cheval anglais est un cheval arabe modifié par la nourriture et le climat. C'est à la reine Anne que remonte l'origine du cheval arabe en Angleterre. *Darley Arabian* était un étalon d'Alep.

Ce chapitre serait incomplet si je ne vous parlais du rôle que vous pouvez être appelé à jouer aux courses en prenant part à des paris.

Règle générale : ne pariez jamais. Si vous êtes avec des femmes qui aiment le jeu, pariez *une discrétion*. La discrétion commence au sac de bonbons, et peut aller jusqu'au bracelet de mille écus. Si vous pariez avec des hommes, faites *une poule*.

Voici en quoi consiste l'opération.

Vous convenez avec vos amis d'une mise de fonds à laquelle chaque joueur contribue dans une proportion égale. On met dans un chapeau les noms



ou les numéros de tous les chevaux engagés dans une course, on tire ces noms, et le sort décide du cheval qui échoit à chacun des joueurs.

Vous pouvez risquer ainsi quelques louis par politesse. La politesse, ici encore, est un sacrifice. Si vous perdez votre pari, vous pouvez vous dispenser de continuer; si vous gagnez, il est de bon goût d'offrir une revanche.

Méfiez-vous des paris de proportion et de tout ce qui est basé sur des calculs de probabilité. Le turf est plus changeant que la mer.

Il existe en Angleterre une spécialité de maquignons qui possède l'art fabuleux de gagner à chaque course, quel que soit le cheval vainqueur. On appelle cela *faire son book*. Lord Aba.... essaya un jour de m'expliquer par quelle suite de combinaisons on arrivait à cet incroyable résultat; mais je vous avoue que ces calculs furent aussi intelligibles pour moi que ceux du casse-tête chinois. Ces calculs sont d'ailleurs une occupation de tous les jours, suivant la *hausse* ou la *baisse* du cheval. Vous pouvez mieux employer votre temps.

Aujourd'hui le goût des courses s'est popularisé; il a quitté les hautes sphères aristocratiques où les grandes fortunes seules pouvaient le développer, et la bourgeoisie en prend sa part.

Les écuries les plus célèbres en ce moment sont

celles de Mme Latache de Fayes et de MM. de Beauvau, Lupin, d'Hédouville, de Lagrange, de Morny, de Lamotte, Talon et Reizet.

Le jockey-club est le lieu où ces messieurs se réunissent. Il a été fondé à Paris en 1833, à l'instar de celui de New-Market en Angleterre.

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES.

DÉDICACE.....	Page	1
---------------	------	---

## INTRODUCTION,

LE MONDE EN GÉNÉRAL.....	3
--------------------------	---

## PREMIÈRE PARTIE.

### DE L'ÉLÉGANCE PERSONNELLE.

I. De la politesse.....	17
II. Des costumes, de la toilette et du maintien.....	31
III. Les gants.....	49
IV. Les locutions.....	53
V. L'homme élégant.....	65
VI. L'habitation élégante et confortable.....	87

## DEUXIÈME PARTIE.

### DE L'ÉLÉGANCE DANS LE MONDE.

I. L'étiquette.....	95
II. Présentations.....	114
III. Les repas.....	123
IV. Un dîner manqué.....	153

V.	Le jeu.....	159
VI.	Les lectures de salons.....	173
VII.	Salons où l'on cause.....	203
VIII.	Les grandes assemblées.....	235
IX.	Soirées intimes.....	253
X.	Une tasse de thé.....	267
XI.	Spectacles de salon.....	281
XII.	Le jour de l'an.....	297

## TROISIÈME PARTIE.

## DE L'ÉLÉGANCE EN PUBLIC.

I.	Culte.....	307
II.	Les promenades de Paris et des environs.....	317
III.	Théâtres publics.....	329
IV.	Les chasses.....	357
V.	Le turf.....	375

## FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

---

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,  
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.







